

DAD A
CCIÓN C



BX1158

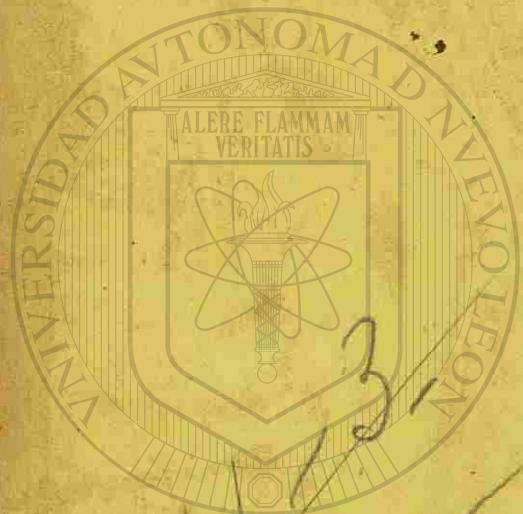
C5

C.1



1080075740

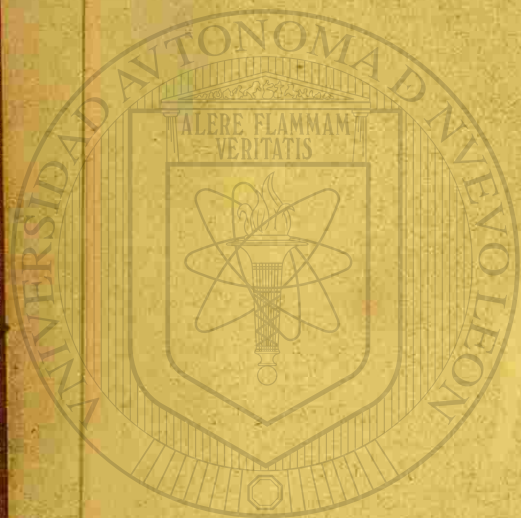
846.64140



U A N L 3

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



BIBLIOTHEQUE MORALE

DE

LA JEUNESSE

PUBLIÉE

AVEC APPROBATION

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

®

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LES PREMIÈRES ANNÉES

D'UN

GRAND HOMME

PAR

J.-B.-J. CHAMPAGNAC

Auteur de *Sagesse et Bonheur, Devoir et Récompense*, etc., etc.



ROUEN

MÉGARD ET C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1867



Mégarde et C^e

1^{re} années Ch.VII.

Un cri perçant vint retentir dans la vallée.

29646

BX 1159
C5

Propriété des Éditeurs,

Migard et Cie



Biblioteca Central Mañana
UANL
FONDO
A. B. PÚBLICA DEL ESTADO
75740

Les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont été revus et **ADMIS** par un Comité d'Écclésiastiques nommé par SON ÉMINENCE MONSIEUR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

L'Ouvrage ayant pour titre : **Les Premières Années d'un Grand Homme**, a été lu et admis.

Le Président du Comité,

Licard J.
Archip. de la Métrop.

®

Avis des Editeurs.

Les Éditeurs de la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont pris tout à fait au sérieux le titre qu'ils ont choisi pour le donner à cette collection de bons livres. Ils regardent comme une obligation rigoureuse de ne rien négliger pour le justifier dans toute sa signification et toute son étendue.

Aucun livre ne sortira de leurs presses, pour entrer dans cette collection, qu'il n'ait été au préalable lu et examiné attentivement, non-seulement par les Éditeurs, mais encore par les personnes les plus compétentes et les plus éclairées. Pour cet examen, ils auront recours particulièrement à des Ecclésiastiques. C'est à eux, avant tout, qu'est confié le salut de l'Enfance, et, plus que qui que ce soit, ils sont capables de découvrir ce qui, le moins du monde, pourrait offrir quelque danger dans les publications destinées spécialement à la Jeunesse chrétienne.

Aussi tous les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** sont-ils revus et approuvés par un Comité d'Ecclésiastiques nommé à cet effet par SON ÉMINENCE MONSIEUR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE ROUEN. C'est assez dire que les écoles et les familles chrétiennes trouveront dans notre collection toutes les garanties désirables, et que nous ferons tout pour justifier et accrottre la confiance dont elle est déjà l'objet.

LES

PREMIÈRES ANNÉES

D'UN

GRAND HOMME.

I.

EXPOSITION DU SUJET.

Les pâtres des montagnes d'Auvergne ont, pour remplir les longues heures où ils sont obligés de garder des troupeaux, un jeu qui leur plaît infiniment, et qui s'est transmis, par la tradition, de siècle en siècle.

Avis des Editeurs.

Les Éditeurs de la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont pris tout à fait au sérieux le titre qu'ils ont choisi pour le donner à cette collection de bons livres. Ils regardent comme une obligation rigoureuse de ne rien négliger pour le justifier dans toute sa signification et toute son étendue.

Aucun livre ne sortira de leurs presses, pour entrer dans cette collection, qu'il n'ait été au préalable lu et examiné attentivement, non-seulement par les Éditeurs, mais encore par les personnes les plus compétentes et les plus éclairées. Pour cet examen, ils auront recours particulièrement à des Ecclésiastiques. C'est à eux, avant tout, qu'est confié le salut de l'Enfance, et, plus que qui que ce soit, ils sont capables de découvrir ce qui, le moins du monde, pourrait offrir quelque danger dans les publications destinées spécialement à la Jeunesse chrétienne.

Aussi tous les Ouvrages composant la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** sont-ils revus et approuvés par un Comité d'Ecclésiastiques nommé à cet effet par SON ÉMINENCE MONSIEUR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE ROUEN. C'est assez dire que les écoles et les familles chrétiennes trouveront dans notre collection toutes les garanties désirables, et que nous ferons tout pour justifier et accrottre la confiance dont elle est déjà l'objet.

LES

PREMIÈRES ANNÉES

D'UN

GRAND HOMME.

I.

EXPOSITION DU SUJET.

Les pâtres des montagnes d'Auvergne ont, pour remplir les longues heures où ils sont obligés de garder des troupeaux, un jeu qui leur plaît infiniment, et qui s'est transmis, par la tradition, de siècle en siècle.

Ce jeu, d'une extrême simplicité, ne laisse pas que de beaucoup les amuser. Il demande un peu d'adresse; ce jeu s'appelle en patois auvergnat le jeu de la *cabre*, c'est-à-dire de la chèvre. Ce nom lui vient de la forme de la branche d'arbre qu'on choisit pour cet amusement, et qui présente deux cornes comme une chèvre. N'exigeant pas un grand déplacement comme nos jeux de barres et de cligne-musette, le jeu de la cabre convient parfaitement aux petits bergers, qui, tout en se livrant à la distraction du jeu, peuvent encore veiller sur leurs vaches et sur leurs brebis, afin qu'elles ne s'oublient pas jusqu'à aller brouter dans le champ du voisin, ou, ce qui est plus grave encore, dans les bois communaux qui couvrent le flanc de ces montagnes.

C'était vers le milieu du x^e siècle, époque encore plongée dans les ténèbres de l'ignorance, et où le vulgaire, très-nombreux alors, était en proie à la plus grossière superstition.

De jeunes pâtres, campés dans des parages situés dans le voisinage d'Aurillac, avaient organisé entre eux une partie au jeu de la cabre. L'un d'eux, avec un mauvais couteau, avait façonné la branche

cornue qui devait servir à ce jeu paisible, et l'avait fichée en terre comme cela se pratique. De temps en temps, il jetait un regard du côté d'un petit bois qui s'élevait au-dessus de l'endroit où il se trouvait; il semblait craindre de voir venir quelqu'un de ce côté-là, et il avait l'air d'être aux écoutes.

— Qu'as-tu donc, Pierre? lui dit un de ses camarades. On dirait que tu crains de voir arriver le garde-champêtre. Est-ce que nous ne sommes pas dans notre droit? De tout temps, à ce qu'on dit du moins, les pâtres ont joué à la cabre, et....

— Sans doute, répondit Pierre, on ne peut nous en empêcher, pourvu que nous ayons toujours l'œil ouvert sur nos bestiaux.

— Eh bien! donc, reprit Jean, qui peut t'inquiéter?

— Tu ne le devines pas, Jean? dit Pierre, en fixant toujours son regard anxieux sur les sapins du monticule. C'est l'autre....

— Qui, l'autre? interrompit Jean.

— Le sorcier! dit en tremblant le pâtre Pierre, tout blême de son émotion.

— Quoi! quoi! dirent les autres à ce mot de

sorcier et en se rapprochant instinctivement les uns des autres, est-ce que nous sommes menacés d'un pareil fléau? Oh! bien, alors, nous allons voir la clavelée fondre sur nos brebis, la morve attaquer nos chevaux. Nous ne sommes point au bout de nos peines!

— Déjà, dit Antoine, voilà plusieurs de nos vaches qui toussent et ne veulent pas manger.... C'est le commencement, mais ce n'est pas la fin, voyez-vous.

— Ce n'est pas ça que je veux dire, reprit Pierre en se redressant, mais il peut y avoir quelque chose de vrai là-dedans. Je n'affirmerais pas sur le saint Evangile que le petit Gerbert ait fait un pacte avec le démon. Mais il faut l'avoir vu comme moi....

— L'avoir vu! dit Jean en se signant; tu l'as vu?

— Oui, je l'ai vu la nuit suivre la marche des astres, et leur adresser la parole comme s'il eût parlé à des personnes naturelles. Et puis il traçait sur la terre, avec une baquette de coudrier, des caractères inconnus, des signes tout à fait singuliers, des lignes comme ci, des lignes comme ça, les unes droites, les autres courbes. J'avais beau

le regarder en silence, je n'y pouvais rien comprendre; je regardais cet enfant qui ne me voyait pas, qui ne m'entendait pas, et qui continuait à faire son petit commerce avec une application sans exemple....

— Mais s'il était sorcier, Pierre, dit Jean, il aurait bien su que tu étais là à l'espionner, crois-le bien.

— C'est possible, dit Pierre en paraissant un peu rassuré; mais je ne comprends rien à tout cela.

— Qu'as-tu besoin d'y comprendre quelque chose? répondit Jean. Allons, viens jouer à la cabre; cela vaudra mieux, je crois.

En ce moment parut entre les pins un jeune enfant couvert d'un petit manteau de laine grise. Il était petit et grêle, et n'annonçait pas plus de huit ans. Sa marche était grave; il paraissait en proie à une profonde méditation, et ne faisait aucune attention aux petits pâtres de son voisinage.

— Le voilà, dit Jean, le voilà l'épouvantail de Pierre. Nous allons voir s'il nous parlera.

Le petit Gerbert cherchait une de ses chèvres, qui avait profité des méditations de son gardien et s'était, comme on dit, donné de l'air.

— Petit, lui dit Jean, veux-tu jouer avec nous à la cabre, au lieu de songer à toutes sortes de choses qui ne nous regardent pas ?

— Comment pourrais-tu savoir que ces choses ne nous regardent pas ? Je cherche une de mes chèvres qui fait sans doute curée à quelques pas d'ici.... Je voudrais la faire rentrer.... L'auriez-vous aperçue ?

Les pâtres se regardaient en se faisant des signes d'intelligence.

— Est-ce que tu ne sais pas où elle est, ta chèvre ? reprit Jean en souriant.

— Si je le savais, est-ce que je viendrais vous le demander ? dit le petit Gerbert d'un ton sec et ferme.

— C'est vrai, répondit Jean ; vois-tu, c'est que, d'après ce que vient de me dire l'ami Pierre, il paraît que tu sais bien des choses, et il est étonnant que tu ne saches pas celle-là.

— Bastiole ! dit Gerbert d'un air dédaigneux, je sais.... je sais que je ne sais rien ; j'ai seulement le désir d'apprendre ; mais cela ne me met pas sur la voie de ma chèvre. Il faut que je la cherche....

— Cherche, camarade.

Alors le petit chevrier fit entendre un son guttural, semblable au bêlement de la chèvre. A cet appel, auquel elle était accoutumée, la chèvre égarée, qui se trouvait alors suspendue sur une roche éloignée de là, leva la tête et répondit aussitôt par un bêlement intelligent.

— Allons, voilà donc notre vagabonde retrouvée, dit le petit chevrier ; je vais la ramener.

— Gerbert, dit Jean, est-ce que tu ne viendras pas jouer avec nous à la cabre ? Nous nous amusons bien.

— Je ne le puis, dit Gerbert ; amusez-vous sans moi.

— Comme toujours, dit Pierre.

— Oui, reprit le petit chevrier ; il faut que je cherche quelque chose que je me suis promis de trouver.

— Mais ce n'est donc pas la chèvre ? dit Pierre d'un air inquiet.

— Oh ! bien oui, la chèvre ! dit Gerbert ; je savais à peu près où la retrouver, elle ne pouvait qu'être dans les environs ; mais ce que je cherche, oh ! c'est bien autre chose.

Et, en disant ces paroles, il mit la main sur son

large front, et il s'éloigna de ses camarades, qui se regardèrent tous d'abord sans se parler, puis enfin rompirent le silence.

— Avez-vous remarqué cet air mystérieux à nous parler de la chose qu'il cherche? Oh! c'est vraiment extraordinaire!

— Oui, dit en riant le gros Jean; n'y a-t-il pas du sorcier là-dedans? Tiens, j'ai oublié de regarder à ses pieds; on dit que ces gens-là ont tous les pieds fourchus.

— Et n'avez-vous pas senti une odeur de soufre, dit Pierre, quand cet orgueilleux s'est approché de nous?

— Oh! pour cela, c'est une idée, reprit Jean; j'ai entendu des personnes raisonnables parler des sorciers. On s'accorde à dire que ce sont des gens qui, avec le secours des puissances infernales, peuvent opérer des choses surnaturelles, en conséquence d'un pacte fait avec le démon. Mais quelle apparence y a-t-il qu'il en soit ainsi de la part d'un enfant de huit ans?

— Qui sait? dit Pierre; on voit tant de choses étonnantes....

— On sait qu'en général tous ceux qu'on appelle

sorciers sont des imposteurs, des charlatans, des fourbes, des fous, ou des vauriens qui, désespérant de se donner quelque importance par leur mérite, veulent se faire remarquer par les terreurs qu'ils inspirent. Voilà ce que dit monsieur le curé, dit Jean, très-content de sa tirade, et j'avoue que j'aime assez à être du même avis que lui. Chez tous les peuples d'ailleurs on trouve des sorciers: on les appelle magiciens lorsqu'ils opèrent des prodiges, et devins lorsqu'ils ont la prétention de deviner les choses cachées. Je n'en sais pas davantage.

— Très-bien! très-bien! reprit Pierre; mais me diras-tu que tu trouves bien naturel tout ce qu'on dit de ce petit Gerbert? Trouves-tu bien naturel qu'on passe la nuit à contempler la lune et les étoiles du firmament? Trouves-tu aussi bien naturel qu'un enfant de huit ans, au lieu de jouer avec ses camarades, préfère tracer des lignes dans tous les sens et faire du grimoire?...

— D'accord, mon cher Pierre, dit Jean; aussi ne faisons pas comme lui, et reprenons notre partie.

Pierre fut aussi de cet avis ainsi que les autres

pâtres, et la cabre alla son train avec un certain degré d'animation.

Au plus fort du jeu, un orage, qui s'était formé depuis le matin, vint à éclater. Tous les animaux ont plus ou moins de frayeur de l'orage. Les vaches se serrèrent les unes contre les autres avec terreur. Les moutons s'enfuirent, et les pâtres eurent bien de la peine à les retenir. Quant aux bergers, ils crurent bien s'abriter en se plaçant sous un grand arbre touffu.

Cependant Gerbert, le studieux Gerbert était retourné à son poste, faisant marcher sa chèvre devant lui. Il considérait avec un grand intérêt le fluide circulant à travers les nuages. Quand il aperçut les pâtres sous le grand arbre, il poussa un grand cri, en leur faisant des signes, pour qu'ils eussent à s'éloigner. Mais ceux-ci, entendant le tonnerre rouler avec fracas au-dessus de leurs têtes, se croyaient bien en sûreté sous ce grand arbre bien garni de feuilles et dont le tronc leur paraissait si robuste; ils se tenaient tout tremblants dans l'asile qu'ils s'étaient choisi.

Cependant le petit chevrier, à la vue du péril dont il les croit menacés, élève la voix et, d'un ton plein d'autorité, il leur dit :

— Imprudent ! fuyez, quittez vite cette retraite où la mort saurait bien vous atteindre. Les arbres attirent le tonnerre. Il vaut mieux pour vous être en rase campagne et recevoir la pluie sur le dos. Croyez en mes paroles.

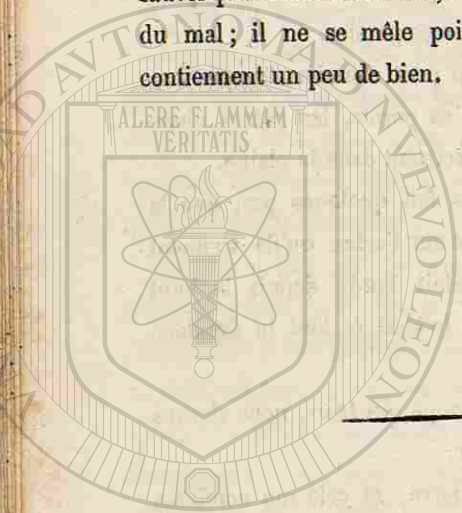
Frappés de l'avis du petit chevrier, frappés surtout de l'autorité de sa parole, les pâtres abandonnent l'arbre et se retirent dans la plaine.

Mais à peine ont-ils fait quelques pas, que la foudre éclate et tombe sur l'arbre qu'ils viennent de quitter. L'arbre était fendu depuis le haut jusqu'en bas; la cime brûlait et tout le feuillage avait disparu.

— Il n'était que temps, dit Jean, nous devons la vie au petit chevrier.

— C'est vrai, dit Pierre, et cela me confirme dans l'idée que je m'étais formée de lui. Il faut bien qu'il ait des relations avec les puissances surnaturelles; car comment aurait-il pu savoir que nous étions en péril sous ce grand arbre? Ah! monsieur le chevrier, je vous suis bien reconnaissant. Mais vous sentez terriblement le roussi. On brûle ces coquins de sorciers, et vous devriez bien le savoir.

— On brûle ceux qui font du mal, reprit Jean, c'est de toute justice; mais on ne pourrait condamner au feu un jeune enfant qui vient d'en sauver plusieurs. D'ailleurs, le diable est le génie du mal; il ne se mêle point des choses qui contiennent un peu de bien.



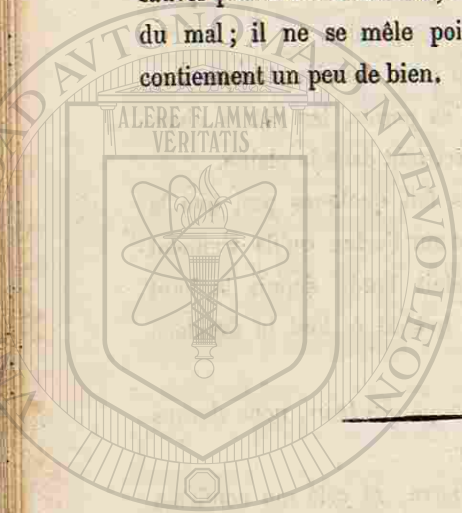
II.

L'Auvergne au x^e siècle.

On vient d'entendre les réflexions de quelques jeunes pâtres du x^e siècle. Ces réflexions, empreintes d'ignorance et de préjugés, où se fait jour à grand'peine un peu de bon sens, semblent être un écho de cette époque bien lointaine.

Mais nous croyons, pour l'instruction de nos jeunes lecteurs, devoir donner ici une esquisse morale de ce x^e siècle. Nous reviendrons ensuite à nos petits personnages.

— On brûle ceux qui font du mal, reprit Jean, c'est de toute justice ; mais on ne pourrait condamner au feu un jeune enfant qui vient d'en sauver plusieurs. D'ailleurs, le diable est le génie du mal ; il ne se mêle point des choses qui contiennent un peu de bien.



II.

L'Auvergne au x^e siècle.

On vient d'entendre les réflexions de quelques jeunes pâtres du x^e siècle. Ces réflexions, empreintes d'ignorance et de préjugés, où se fait jour à grand'peine un peu de bon sens, semblent être un écho de cette époque bien lointaine.

Mais nous croyons, pour l'instruction de nos jeunes lecteurs, devoir donner ici une esquisse morale de ce x^e siècle. Nous reviendrons ensuite à nos petits personnages.

La société d'alors avait une physionomie chagrine ; on eût dit qu'elle versait des larmes, et semblait pousser un cri douloureux qui donnait un aspect triste et désolé à toute cette génération. Il n'y avait rien de franc et de libre dans ce qu'on appelle le peuple ; la servitude était le caractère général.

Partout on voit les hommes suivre la condition de la terre, s'y rattacher comme en faisant partie. Quand un baron, un simple possesseur de fiefs faisait don de ses propriétés à une église, à un monastère, dans sa donation étaient compris ses moulins, ses fours banaux, les serfs, les hommes des champs, en un mot les vilains, c'est-à-dire les hommes attachés aussi fortement au sol que la tour et les murailles de la châtellenie.

Cela fait voir que le principe du droit romain, proclamé par les chartes de cette époque, était universellement reconnu : le serf est la chose du maître.

Il ne faut point attribuer aux vieilles coutumes cet usage, qui paraît aujourd'hui d'une tyrannie révoltante. Il y avait dans la multitude quelque chose de si laid, de si hideux, de si faible, de si

lâche, qu'elle méritait la chaîne qui pesait sur elle de tout son poids. Quand on contemple les monuments de cette époque, on s'explique aisément ce caractère général de servage, on se rend compte de la distinction qui séparait l'homme d'armes de l'homme de la terre.

Une notable différence se révèle entre le Franc à la tête belle, au front élevé, aux formes élancées, et ces serfs petits de corps, difformes, contournés affreusement, aux yeux ronds et hébétés.

La nature hideuse est pour l'ordinaire mauvaise et pusillanime ; les tourbes de serfs qui s'abaisaient sous les coups de fouet du majordome n'avaient pas le cœur assez haut pour prendre le glaive et courir sur les Hongrois et les Normands, qui dévastaient alors le territoire de notre France.

Les serfs se réfugiaient, tremblants de peur, dans les vastes souterrains des châteaux, et c'était le baron, le possesseur, le propriétaire du fief qui défendait leur vie. L'esclave allait s'accroupir dans l'étable des chevaux de bataille, nobles coursiers qui, au moins, couraient braver en hennissant les traits de l'arbalète de l'ennemi envahisseur. Le chevalier, le baron ne devaient-ils pas traiter avec

plus d'affection ce fier animal, compagnon fidèle de leurs exploits, que le serf sans courage qui se cachait sous le fumier de l'écurie ou cherchait un refuge dans le souterrain ?

Le caractère général du x^e siècle fut donc la servitude, parce qu'à côté des hommes forts qui osaient défendre les propriétés et les personnes, il y avait des lâches qui n'avaient pas le cœur aux batailles ; de là les grandes habitudes de recommandations personnelles que l'on rencontre souvent dans les chartes ; on éprouve partout le besoin de protection et de suzeraineté.

Presque toute la classe intermédiaire, ce qu'on appelle bourgeoisie, disparaît dans le x^e siècle ; vous cherchiez en vain dans cette époque des municipes, des bourgeois paisibles, de pacifiques commerçants ; ce n'est que dans les temps calmes que ces classes-là grandissent.

Aux époques de sang et d'héroïsme belliqueux, il n'y a que les combattants et les serfs de ceux qui combattent. Que voulez-vous que fassent les hommes qui n'ont pas assez de courage et de force pour se défendre ? Il n'y a pas de milieu, il faut être homme d'armes ou serf. Ce n'est pas à dire

qu'on ne puisse jamais sortir de ce servage ; car du sein de ces esclaves il s'élève quelquefois des hommes d'énergie et de courage ; eh bien ! ceux-là deviennent puissants et sires eux-mêmes, comme l'histoire en offre de nombreux exemples. Ces hommes, qu'on pourrait appeler des hommes de proie, en les comparant aux aigles, aux vautours, aux faucons, avaient souvent pour ancêtre un serf de corps ou de terre ; mais ils avaient senti leur sang bouillonner dans leurs veines, ils avaient pris les armes et s'étaient mis en campagne ; se sentant l'énergie suffisante pour combattre, ils étaient bientôt devenus seigneurs et maîtres. Ici une vieille tour de construction romaine était devenue leur repaire ; là, c'était la cité tout entière dont ils avaient expulsé l'évêque. Ils étaient dominateurs parce qu'ils étaient forts ; le serf ne restait serf que parce qu'il était lâche : dans les temps d'énergie, il n'y a point de milieu, on est vainqueur ou vaincu.

La condition de la terre, sous les Carlovingiens, était la même que celle de l'homme ; il y avait beaucoup de manoirs libres. Mais, à l'époque de l'invasion des Hongrois, des Sarrasins et des Nor-

mands, une même révolution s'opéra pour la propriété et pour les personnes. Ici on donnait en servage sa personne pour obtenir protection ; là on cédait sa terre pour la sauver ; on réclamait appui parce qu'on manquait d'énergie pour se protéger soi-même : la faiblesse et la lâcheté, voilà les deux sources de servage pour les personnes et pour les terres. Avait-on besoin de se vouer à un supérieur, si l'on avait assez de fermeté au cœur pour courir à la face des barbares ? Le x^e siècle est l'apogée du double système du servage de l'homme et de la propriété ; tout se place sous la hiérarchie des forts ; il n'y a plus de terres, plus d'hommes libres ; l'isolement est la faiblesse ; la féodalité est la force, le contrat d'union qui lie les hommes à la propriété.

Le père du petit chevrier, nommé Bernard, était serf du sire d'Arpajon, et se trouvait dans la position que nous venons d'expliquer. Bernard et sa femme Marguerite étaient de bons et loyaux serviteurs ; gens craignant Dieu, ils professaient une naïve et sincère piété, et élevaient dans les mêmes sentiments leur fils unique Gerbert, qu'ils aimaient de tout leur cœur.

Ces bonnes gens étaient heureux de voir leurs soins récompensés par les douces et aimables vertus qu'ils voyaient se développer en leur cher fils, et faisaient sur son avenir des rêves qu'ils trouvaient parfois trop ambitieux ; ils auraient aimé à le voir s'adonner comme eux aux travaux des champs, qui procurent aux âmes simples et modestes, aux cœurs laborieux, une si douce existence. Mais Dieu en avait décidé tout autrement.

Le petit Gerbert gardait les chèvres de la maison paternelle, ainsi que nous l'avons vu au début de ce récit. Mais déjà, dans l'isolement de la solitude, il préludait en silence aux études qui devaient par la suite lui ouvrir une brillante carrière. Il était incessamment occupé à chercher les sciences dont notre siècle se montre si vain ; je veux parler des sciences mathématiques, que son jeune génie entrevoyait déjà vaguement.

Le sire d'Arpajon, guerrier au front rude et sévère, à la mine hautaine, était par goût un intrépide chasseur. Les montagnes, les vallées, les ravins, les précipices étaient ses lieux de plaisance, alors qu'il ne guerroyait pas, selon l'habitude de ces temps de combats. Il avait plusieurs fois déjà

remarqué Gerbert et sa physionomie fine et intelligente.

— Quel dommage, avait-il dit à Bernard, quel dommage que ton enfant soit si délicat, d'une si frêle apparence ! Il me conviendrait bien d'en faire plus tard un de mes pages, et, par la suite, il deviendrait facilement un homme d'armes. Je suis sûr qu'il remplacerait par de l'adresse la force qui lui manquerait.

— Seigneur, avait répondu Bernard, ce serait sans doute un grand honneur pour notre fils de servir dans votre maison. Vous savez que ce sont les sentiments de sa famille, qui vous est fidèle et dévouée depuis bien longtemps. Mais....

— Mais.... que veux-tu dire, Bernard ?

— Sire, la vérité, que vous aimez par-dessus tout, et que je vous dois à tous égards.

— Voyons, Bernard.

— Sire, excusez votre féal serviteur.... M'est avis que le dessein de Dieu est différent du vôtre, et qu'il veut que Gerbert....

— Ah bah ! fit le baron.

— Et qu'il veut que notre Gerbert devienne clerc ou moine, tant il montre de goût pour les études.

— Notre intention n'est point de résister à la volonté de Dieu, qui peut tout, dit le sire d'Arpajon en s'inclinant ; nous aurons peut-être occasion d'éclaircir la chose, et nous aviserons, s'il y a lieu ; car j'avais aussi des projets sur votre fils.

Cette conversation avait eu lieu le jour même du grand orage, et le baron, le faucon au poing, s'était enfoncé dans les montagnes pour se livrer à son goût pour la chasse.

En parcourant le canton où Gerbert se tenait avec ses chèvres, il s'approche d'une ravine profonde dans laquelle l'orage venait de former un torrent. Il pousse son cheval dans l'eau tourbillonnante et furieuse ; mais l'animal recule avec un mouvement d'effroi. Le baron se sert de ses éperons d'acier ; même résistance de la part du coursier ; il se cabre et menace de se renverser sur le dos. Le seigneur, bon cavalier pourtant, est désarçonné, et va tomber à un pied de la ravine. Débarrassé de sa charge et heureux de pouvoir marcher à sa volonté, le cheval indocile se met à brouter les feuilles d'arbres dans les bois. Le baron sonne du cor qu'il porte suspendu à son épaule.

Les échos répètent seuls son appel. Il ne s'était fait accompagner par aucun de ses gens.

Mais bientôt il voit reparaître son cheval, qu'un jeune enfant conduisait par la bride. Froissé de la chute, qui aurait pu être plus fâcheuse encore, il se tenait appuyé contre un arbre pour se remettre de la secousse.

— Eh bien ! petit, tu as donc pu rattraper ce mauvais sujet ? Je voulais franchir avec lui le ravin que voilà ; il n'a jamais voulu, ce damné Raimbaud !

— Monseigneur, repartit Gerbert, Raimbaud a très-bien fait ; il s'agissait de sa vie et de la vôtre.... Qui pourrait lui en faire un reproche ? Il y a là un précipice dans lequel vous auriez péri tous deux, par ce temps d'orage, qui grossit incessamment le torrent.

— Tu crois, Gerbert ?

— Monseigneur, j'en suis sûr, répondit Gerbert, parce que c'est là que viennent se joindre plusieurs ruisseaux assez forts ordinairement, et qui ont été tout à coup gonflés par les eaux de la pluie. Mais, monseigneur, si vous voulez passer absolument, je connais, un peu plus haut, un gué très-praticable.

— Je le veux bien ; allons.

— Suivez-moi, monseigneur, si vous le voulez bien.

En même temps Gerbert, d'un pas lesté et exercé, remontait le cours du torrent. Le sire d'Arpajon avait pris la bride de son cheval et le suivait.

— Dis-moi, Gerbert, dit-il tout en marchant, j'ai vu ton père ce matin et je lui ai parlé du projet que j'ai formé de t'avoir parmi mes pages....

— Grand merci, monseigneur, dit résolument le petit chevalier en s'arrêtant tout court devant le sire d'Arpajon.

— Comment ! grand merci ! reprit le seigneur en fronçant le sourcil ; je croyais....

— Sans doute, c'est me faire plus d'honneur que je ne le vaudrais, je le sais, monseigneur ; mais daignez me regarder : que feriez-vous à votre service d'un petit être chétif comme moi ? On se moquerait d'un pareil homme d'armes, et vous vous fâcheriez de ces moqueries, qui finiraient par retomber sur moi.

— Je t'entends très-bien, reprit le baron ; mais il me semble que tu ne me réponds qu'après

un parti pris. Voyons : parle-moi à cœur ouvert. Je t'aiderai si je puis. Quelle carrière veux-tu suivre ?

— Monseigneur, d'abord je suis encore bien jeune, et je deviendrai ce qu'il plaira au bon Dieu.

— C'est très-bien, mon enfant, reprit le sire d'Arpajon; mais encore tu as bien quelque idée confuse de ce que tu voudras être dans le monde ?

— Monseigneur, avec votre permission, répondit Gerbert, je serai tout autre chose que page ou varlet. Cela n'est pas du tout mon fait. Dieu m'appelle plutôt, si je ne me trompe, dans la solitude d'un monastère.

— Prends garde avant de rejeter mes offres, dit le seigneur, d'un ton un peu piqué.

— Je ne rejette rien, monseigneur; je sais le respect que je vous dois. Seulement je cherche à expliquer mon refus du mieux qu'il m'est possible.

— Dame! c'est qu'il s'agissait pour toi d'entrer plus tard au service de mon suzerain, l'illustre Raymond, le comte d'Auvergne, qui t'aurait fait avancer, j'en suis bien sûr, à ma recommandation.

— Monseigneur, je vous renouvelle mes remerciements, reprit le petit chevrier; je suis indigne de tant d'honneur, et je me reconnais incapable. Mais voici le gué que je voulais vous indiquer; vous pouvez le franchir sans danger. Je vois d'ici une de mes chèvres qui écoute trop son humeur vagabonde et qui va plus loin qu'il ne faut : avec votre permission, je vais la ramener à son légitime pâturage, à celui qui nous appartient.

Et en disant ces dernières paroles, l'enfant salua le seigneur d'Arpajon, et d'un bond eut rejoint sa chèvre au haut d'une roche couverte de mousse.

Le seigneur d'Arpajon admirait en silence tant de sagacité dans un âge aussi tendre, et en même temps une telle prestesse dans les mouvements. Il n'en regrettait que davantage d'être obligé de renoncer à ses desseins.

— Ce petit drôle-là, se disait-il, aurait été précieux pour la conduite des affaires. Il a un coup d'œil perçant, qui lui aurait fait lire dans les cœurs des hommes. Assurément il aurait fait son chemin à la cour. Mais respectons la volonté de Dieu qui se déclare pour une autre destinée. Nous verrons

peut-être plus tard les suites de cette vocation. Que la volonté de Dieu soit faite en toutes choses !

Le seigneur d'Arpajon, qui avait passé le gué du torrent, piqua des deux et lança son coursier sur des lièvres qui se régalaient de thym et de serpolet sur la lisière d'un épais taillis.

Cependant notre jeune chevrier, après avoir rejoint la chèvre et l'avoir remise dans la bonne voie, s'était retiré à l'écart pour se livrer à ses méditations habituelles ; mais il en fut bientôt distrait par la rencontre d'un religieux du monastère de Saint-Gérauld qui venait quelquefois s'entretenir avec lui.

— Eh bien ! l'orage, comment l'as-tu trouvé, mon enfant ? dit-il en l'abordant.

— Magnifique ! magnifique ! répondit Gerbert ; c'est dommage que ce phénomène occasionne tant de malheurs, surtout dans les campagnes. La foudre a frappé un arbre superbe à deux pas d'ici, et peu s'en est fallu qu'il ne tuât deux de mes camarades qui se croyaient bien en sûreté sous son vaste ombrage. Il y aurait peut-être quelque moyen de détourner la foudre ? Qu'en pensez-vous, messire ?

— Il existe peut-être, ce moyen, mais il n'a pas encore été découvert, que je sache. C'est là un des mystérieux secrets de la nature.

— Eh bien ! moi, je le chercherai, et, si Dieu veut m'en faire la grâce, je parviendrai à le découvrir. Celui qui cherche trouve, dit l'Évangile.

— Mon enfant, reprit le religieux, il y a toujours témérité à vouloir surprendre les secrets de Dieu, et cette témérité est presque toujours punie, en cette vie ou dans l'autre. Il vaut mieux s'incliner avec respect devant les choses qui surpassent notre intelligence.

— Oui, mon père ; mais quand notre intelligence les a saisies, n'est-elle pas à leur niveau ? reprit Gerbert avec vivacité. Alors ces choses deviennent de notre domaine....

— Mon enfant, méfiez-vous de la subtilité de ce raisonnement ; elle pourrait vous amener à justifier une foule de choses non justifiables. Souvenez-vous de ce que dit le psaume : La crainte du Seigneur....

— Est le commencement de la sagesse, s'empressa d'ajouter le jeune chevrier.

— C'est cela même, dit le religieux ; mainte-

nez-vous dans ces pieux sentiments, et tout ira bien. Mais, à propos, je suis venu aujourd'hui à Arpajon pour célébrer demain le saint sacrifice de la messe dans l'église paroissiale. J'ai compté sur vous pour me servir la messe. Serez-vous libre à huit heures du matin ?

— O mon père ! vous me comblez de joie et de bonheur ! Soyez persuadé que je serai exact au rendez-vous. Huit heures ! à l'église paroissiale !

— Mon enfant, je ne voudrais pas priver vos parents des services que vous leur rendez. Auront-ils besoin de vous ?

— Non, mon père ; je ne dois aller au pacage qu'à midi ; ainsi je suis parfaitement disponible.

— Bien. Je compte donc sur vous. Adieu.

Puis, le religieux se retira en se promenant, comme il était venu. Gerbert le suivait des yeux, regardant sa robe d'un œil d'envie.

III.

HEUREUSES DISPOSITIONS DU PETIT CHEVRIER.

Le lendemain, Gerbert, non plus avec son manteau de pâtre, mais avec son vêtement du dimanche et des jours de fêtes, s'acheminait de son hameau vers le bourg d'Arpajon. Il marchait entre son père et sa mère, d'un pas ferme et résolu. On ne l'eût pas reconnu facilement sous son costume des grands jours. C'était une petite soutanelle de laine brune, qui lui prenait la taille admirablement, et qui lui donnait l'air d'un petit moine. Ses cheveux blonds, bien peignés et bouclant naturellement, retombaient

nez-vous dans ces pieux sentiments, et tout ira bien. Mais, à propos, je suis venu aujourd'hui à Arpajon pour célébrer demain le saint sacrifice de la messe dans l'église paroissiale. J'ai compté sur vous pour me servir la messe. Serez-vous libre à huit heures du matin ?

— O mon père ! vous me comblez de joie et de bonheur ! Soyez persuadé que je serai exact au rendez-vous. Huit heures ! à l'église paroissiale !

— Mon enfant, je ne voudrais pas priver vos parents des services que vous leur rendez. Auront-ils besoin de vous ?

— Non, mon père ; je ne dois aller au pacage qu'à midi ; ainsi je suis parfaitement disponible.

— Bien. Je compte donc sur vous. Adieu.

Puis, le religieux se retira en se promenant, comme il était venu. Gerbert le suivait des yeux, regardant sa robe d'un œil d'envie.

III.

HEUREUSES DISPOSITIONS DU PETIT CHEVRIER.

Le lendemain, Gerbert, non plus avec son manteau de pâtre, mais avec son vêtement du dimanche et des jours de fêtes, s'acheminait de son hameau vers le bourg d'Arpajon. Il marchait entre son père et sa mère, d'un pas ferme et résolu. On ne l'eût pas reconnu facilement sous son costume des grands jours. C'était une petite soutanelle de laine brune, qui lui prenait la taille admirablement, et qui lui donnait l'air d'un petit moine. Ses cheveux blonds, bien peignés et bouclant naturellement, retombaient

sur ses épaules. Un large chapeau de paille lui servait de coiffure. Telle était la simple toilette de notre petit religieux.

De temps en temps il cueillait sur son chemin des fleurs de l'aubépine, qui étalait alors ses touffes parfumées du mois de juin. C'était un charme de le voir s'arrêter, cueillir des fleurs, et en former un joli bouquet qu'il voulait déposer sur l'autel de la sainte Vierge. Ses parents, qui le chérissaient, le considéraient avec admiration, et suivaient avec amour tous ses mouvements.

Arpajon est un bourg situé à une lieue un quart d'Aurillac. C'est un très-beau site, qu'on ne s'attendrait pas à trouver au pied des hautes et sévères montagnes du Cantal. Il s'étend dans un magnifique vallon, arrosé par les rivières de Cère et de Jordanne, qui y entretiennent la fertilité.

Non loin de là, on aperçoit l'antique château de Conros, qui, selon les anciennes chroniques, fut pendant quelque temps la retraite du roi Clotaire, sous la première race, à cette époque qui fut ensanglantée par les fureurs de Frédégonde et de Brunehaut, si fameuses dans l'histoire par leurs crimes et leurs scélératesses.

L'église du bourg, dédiée à saint Vincent, s'élevait au milieu d'une place, où le dimanche se réunissaient tous les serfs des environs, pour s'y entretenir de leurs affaires, en attendant que la cloche de l'église annonçât que le service divin allait commencer. Un peu sur la gauche, les hautes tours crénelées du château gothique de Conros projetaient pittoresquement leur ombre sur la contrée, et semblaient dire qu'elles la prenaient sous leur protection.

En effet, ce château, qui appartenait aux fiers comtes d'Auvergne, renfermait habituellement une forte garnison d'archers et d'hommes d'armes, qui donnait une grande sécurité aux manants des environs. Ce château, comme la plupart des anciens châteaux de ce temps-là, se dressait sur un roc taillé à pic, et qui avait la forme d'un pain de sucre ou d'un cône assis sur sa base. Ses tours solides et à l'épreuve des machines de guerre, ses murailles, ses remparts, derrière lesquels on pouvait se défendre avec avantage ; ses machicoulis et barbicanes, ouvertures pratiquées dans la saillie des galeries des anciennes fortifications, pour lancer sur l'ennemi de grosses pierres ou une grêle de flèches ;

ses fossés profonds, remplis d'une eau bourbeuse, faisaient de ce lieu un château fort presque imprenable, qui soutenait encore l'âme hautaine et batailleuse des comtes d'Auvergne.

Gerbert, accompagné de ses parents, entra dans l'église, y fit d'abord sa prière; puis il alla déposer dévotement son bouquet fleuri et odoriférant sur l'autel de Marie, la douce reine des anges. Cependant le moine de Saint-Gérauld, le père Ambroise, quand il aperçut son petit serviteur de messe, vint au-devant de lui, et lui prit affectueusement la main.

— Je vous attendais, mon enfant; je commençais à craindre quelque empêchement imprévu, dit-il à l'enfant avec douceur.

— Nous ne sommes pas en retard, je crois, monsieur l'abbé, répondit Marguerite d'un ton timide.

— Non, sans doute, reprit le moine; mais je voulais dire que je suis arrivé avant l'heure convenue, et....

— Nous l'ignorions, mon révérend père, répondit le petit Gerbert.

— Voyez-vous, mon révérend père, dit Bernard, notre petit s'est amusé tout le long du chemin à cueillir un bouquet d'aubépine pour orner l'autel de la sainte Vierge. Dame! c'est que nous n'aurions pas voulu le priver de ce plaisir-là. C'est un bonheur pour lui de songer à Marie, la sainte mère de Dieu. Voilà ce qui nous a retardés dans notre course.

— C'est un louable motif, reprit le religieux. Marie a une grande puissance au ciel et sur la terre. Ses principaux dons de grâce sont énumérés dans les saintes litanies. Après Dieu, il n'est pas de puissance plus secourable que celle de Marie; c'est-à-dire qu'elle est une source intarissable de faveurs et de grâces, qu'elle obtient incessamment pour nous de la miséricorde de Dieu.

— Ah! oui, mon père, dit le petit Gerbert. Quand je l'invoque, et je ne manque jamais de le faire, dans ce que j'appelle mes études, je suis toujours bien certain d'obtenir ce que je demande.

Le moine considérait avec attention cet enfant si grêle, si faible en apparence, et ne pouvait concevoir comment, dans un si petit être, pouvait se rencontrer une si grande force de volonté pour le

bien. Il félicita les parents d'avoir un aussi excellent enfant.

— Ce n'est pas tout, mon père, interrompit Marguerite; il n'est pas seulement bon pour ses études, comme il dit, le pauvre enfant; mais il faut le voir encore dans le ménage, comme il se tremousse pour que j'aie moins de fatigue. Je le dis devant lui, sans crainte de porter atteinte à sa modestie. C'est un charmant enfant à l'égard de ses parents, et, j'ose le dire, à l'égard de tout le monde; car je ne connais personne qui soit capable de remuer la langue contre le petit chevrier.

— Personne, Marguerite, n'est à l'abri de la calomnie, reprit le père Ambroise; ce sont des épreuves que Dieu a voulu nous faire subir, de même que l'orfèvre éprouve l'or qu'il veut employer. L'or pur, appliqué sur la pierre de touche, n'en fait que mieux connaître sa nature et son prix; de même la vertu ne se montre jamais ni plus pure ni plus belle qu'au milieu des épreuves.

— Ce que vous dites là, mon père, est bien beau et bien vrai, dit Marguerite; mais je n'en rabats rien de l'opinion que j'ai de mon cher Gerbert; il faudrait bien avoir le diable au corps pour....

— Le diable se mêle souvent de ces choses, reprit le religieux; il s'appelle alors l'envie, la jalousie, et il vomit sa bave sur les meilleures réputations, ainsi que le ver s'attaque aux plus excellents fruits.

— Dieu nous préserve de ces fléaux! dit Marguerite; d'ailleurs, en quoi Gerbert pourrait-il exciter l'envie? Ce n'est, à coup sûr, ni sa force, ni sa beauté, ni sa richesse....

— La calomnie trouve toujours à mordre, quand elle le veut, répartit le moine; mais enfin, pour le moment, nous n'avons pas à craindre ce fléau. Allons offrir à Dieu le saint sacrifice, et prions-le ardemment de nous faire la grâce de nous préserver de cet ennemi de notre repos.

Le religieux prit alors le chemin de la modeste sacristie de l'église Saint-Vincent; le petit Gerbert, tout entier aux fonctions qu'il allait remplir dans la cérémonie, le suivit en silence. Mais il reparait bientôt, la sonnette à la main, et, s'agenouillant devant l'autel, il tinte les premiers coups, qui annoncent le commencement de la messe. En un mot, il s'acquitte de toutes les parties de son petit mi-

nistère avec une aisance, une grâce, une convenance qui ne laissent rien à désirer.

Après le saint sacrifice, quand le père Ambroise eut achevé toutes ses oraisons, il se tourna du côté de son petit servent et lui dit :

— Mon enfant, seriez-vous charmé de venir, avec l'assentiment de vos parents, toutefois, m'accompagner aujourd'hui jusqu'au château de Pierrofort, où j'ai une mission à remplir ?

— Bien volontiers, mon révérend père, répondit l'enfant ; car j'ai bien du plaisir à me trouver avec les personnes de votre robe et de votre état.

— Vraiment ? répondit le père Ambroise.

— Oui, mon père, dit Gerbert avec un profond soupir, et ce bonheur ne m'arrive que trop rarement.

— Eh bien ! mon enfant, reprit le moine, je vais demander la permission à vos parents, et, si je l'obtiens, je vous emmène en croupe sur ma mule.

— Du moment, mon père, que vous voudrez bien demander la permission pour moi, je suis sûr du succès.

— Allons sur-le-champ voir s'il y a des obstacles légitimes.

Le moine trouva encore en prières le père et la mère du petit Gerbert ; à sa vue, ils se relevèrent. Il leur fit sa requête le plus courtoisement qu'il lui fut possible, et ces bonnes gens, enchantés, le remercièrent avec toute l'effusion de leur cœur.

— Petit, dit le père Ambroise, nous partirons dans une heure. Nous passerons ce temps-là ensemble, si vous le désirez. Dans tout autre cas, je vous attendrai ici.

— Vous ne m'attendrez pas, mon père ; car je ne vous quitte pas. Je ne désire rien plus sincèrement que de passer ma vie auprès de vous. Cent fois j'ai rêvé que j'entrais religieux à Saint-Gérauld. Oh ! que j'étais heureux ! voyez-vous : c'est le bonheur suprême sur cette terre !

— Gerbert, vous en parlez avec bien de l'enthousiasme, bien de la chaleur, dit le religieux.

— C'est de la conviction que vous pourriez dire, mon père. Oui, je crois qu'il n'y a pas de vie plus heureuse que celle du cloître, parce que là, au moins, on est éloigné de tous les vains bruits du

monde, et l'on peut se livrer à peu près entièrement à l'étude des sciences.

— Vous avez donc bien soif des sciences, mon cher enfant ? reprit le religieux.

— Oui ; mais des sciences utiles, reprit Gerbert ; je voudrais connaître bien des choses, deviner le temps qu'il doit faire, mesurer les distances, prendre les hauteurs des tours et des montagnes élevées, et puis bien d'autres choses encore ; mais, à notre école, on n'apprend pas autre chose qu'à lire et à écrire.

— Qu'est-il besoin d'en savoir davantage, dit le moine, pour faire un honnête cultivateur ?

— Vous avez raison, mon père, dit l'enfant en frappant son front avec la paume de la main ; mais quand on se sent quelque chose là qui vous tourmente sans cesse, qui vous dit incessamment de chercher à deviner le grand mot de la nature, peut-on se contenter d'un pareil enseignement ?

— Je serai obligé de vous taxer d'ambition, mon cher enfant, et l'ambition est assez souvent compagne de l'orgueil, l'affreux péché qui a fait le malheur des hommes en ce monde, et qui perd tant d'âmes pour l'éternité.

— Détrompez-vous à mon sujet, mon père ; il n'y a ni orgueil, ni ambition dans ce que je désire. Il n'y a que le désir d'être utile, de faire du bien aux autres. La faiblesse de ma personne ne me permettra jamais d'être un robuste cultivateur. Eh bien ! je pourrai me rendre serviable d'une autre manière, en faisant usage de la mécanique, qui centuple les forces de l'homme. Voilà toute mon ambition. Tout mon orgueil est là. Qui pourrait m'en blâmer ?

Le père Ambroise, frappé de ces paroles sorties de la bouche d'un enfant, baissa la tête ; mais il n'était point convaincu ; on avait à cette époque des idées souvent erronées sur la science. Après avoir médité quelque temps en silence, il reprit, comme un homme qui se parle à lui-même :

— Eh bien ! nous verrons, nous verrons ! Je présenterai cet enfant à notre père prieur, je lui parlerai de ses facultés, de son goût pour l'étude, et il sera probablement de mon avis. Il recevra Gerbert dans nos écoles....

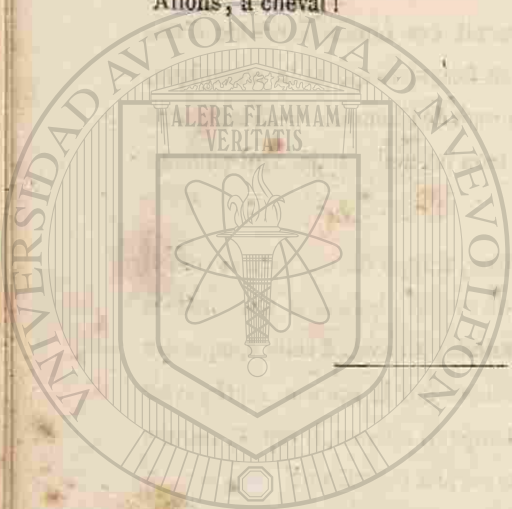
— Que dites-vous, mon père ? je serai reçu dans les écoles de votre monastère ? Quel bonheur !

46 LES PREMIÈRES ANNÉES D'UN GRAND HOMME.

dit Gerbert en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Patience ! patience ! reprit le moine ; il nous faut auparavant aller au château de Pierrefort.

Allons, à cheval !



IV.

PREMIÈRES ÉPREUVES.

Il y avait en ce moment beaucoup d'agitation dans le château féodal de Pierrefort.

Cet ancien château, dont on voit encore les ruines assises sur un rocher, dominait les maisons qui formaient un bourg autour de lui. Près du château et comme s'appuyant sur des décombres, s'élève une église fort ancienne ; des piliers en soutiennent la voûte, et l'on remarque encore des

caveaux autour de la nef. Ces caveaux étaient probablement le lieu de sépulture réservé aux seigneurs et hauts dignitaires de la contrée.

Gerbert contemplait avec étonnement ces murailles élancées dans les airs, ces créneaux en ruines où croissait une herbe vivace qui rampe sur la pierre comme la salamandre grisâtre. L'oiseau seul pouvait s'élever jusqu'au rocher à tire d'aile.

Que pouvaient faire contre ces épaisses murailles les béliers, mangonneaux et autres machines de siège de cette époque ? La flèche que lançait un bras nerveux venait expirer au pied de la montagne ; les enceintes, dures comme l'acier, étaient enduites de l'antique ciment romain. Là se trouvaient des souterrains impénétrables, des tours noires entourées de fossés et de précipices.

Il y avait là des barons et des comtes, dont le visage était caché sous la visièrre de fer, qui, par conséquent, étaient armés de pied en cap.

C'était d'abord Raymond, le comte d'Auvergne, dont il a été déjà question, qui était entouré de ses vassaux et feudataires.

Raymond était bon et humain, mais il avait un

abord rude. Brave et loyal, il était prêt à tirer l'épée contre les méchants, lorsqu'il en rencontrait. Il avait donné rendez-vous à Pierrefort à ceux des barons dont il connaissait le zèle et la loyauté. La plupart avaient répondu à son appel ; il s'agissait, pour le moment, de réprimer les empiètements et l'insolence du duc de Guyenne, qui regardait les comtes d'Auvergne comme ses vassaux et les traitait en conséquence. Il connaissait bien les gens du monastère et était connu d'eux. Quand il aperçut le moine sur sa mule et un enfant derrière lui :

— Père Ambroise, lui cria-t-il d'une voix de tonnerre, nous amenez-vous du renfort ? Nous en avons besoin pour châtier l'insolence du duc de Guyenne.

— Monseigneur, répondit le moine en ôtant son grand chapeau à larges bords, le supérieur du monastère ne m'a point chargé de cela. Il savait que vous aviez réunion aujourd'hui dans ce château ; il m'a donné mission de venir quêter des aumônes en faveur de pauvres gens qui sont bien malheureux, et j'espère...

— Très-bien ! reprit le comte ; mais alors quel

est donc le compagnon qui figure si bien sur la croupe de votre mule ?

— Monseigneur, répondit le moine, c'est un de vos jeunes vassaux, que je prends la liberté de recommander à votre seigneurie.

— Quoi ! veut-il être admis au nombre de mes pages ? Par ma foi, avec la taille qu'il a, il aura encore longtemps à attendre.

— Non, monseigneur, reprit Ambroise, il n'aspire point à être homme d'épée, il ne prétend qu'aux honneurs de la science.

— Ceci n'est point de ma compétence. Tout ce que je puis faire en faveur de votre protégé, c'est d'en parler à Mgr l'évêque, quoique, en ce moment, nous ne soyons pas au mieux ensemble, depuis qu'il a demandé, je ne sais pourquoi, assistance et protection au duc de Guyenne contre moi.

Le religieux, en entendant ces paroles, dans lesquelles perçait de la mauvaise humeur, s'inclina profondément, en disant :

— Monseigneur, cette affaire ne touche point aux affaires d'Etat, auxquelles nous autres moines sommes complètement étrangers — Je prie votre seigneurie de penser à ce jeune enfant en temps

opportun. J'ai lieu de croire qu'il sera un jour l'honneur de votre comté, et que les Auvergnats seront fiers de le compter parmi leurs compatriotes.

En disant ces mots, le père Ambroise mettait pied à terre ainsi que son compagnon.

— Par ma barbe, dit le comte, cet enfant serait bon pour amuser les miens, qui sont encore au maillot, Petit, veux-tu venir à mon manoir d'Aurillac et te décider à apprendre à parler à mes marmots ?

— Monseigneur, sauf le respect que je dois à votre seigneurie, répondit Gerbert d'un ton ferme, j'aime mieux rester à garder mes chèvres, qui, du moins, me comprennent et répondent à ma voix, au lieu que....

— Il est décidé le petit bonhomme, dit en riant le comte Raymond ; eh bien ! j'aime cela, je penserai à lui.

— Monseigneur, je vous assure que cet enfant, qui paie si peu de sa mine, a des raisonnements qui ont la taille de ceux d'un homme sensé. Voilà pourquoi je me suis permis d'oser vous en parler.

J'ai la certitude qu'il ne trompera point mon attente.

— Bien, bien ! père Ambroise, reprit le comte ; je vous ferai remettre ce soir les aumônes que je destine aux pauvres gens de mon comté. Il y en aura une partie pour votre monastère, entendez-vous ?

— Monseigneur, je vous remercie au nom de tous ; je vous remercie particulièrement pour mon petit Gerbert.

— Gerbert ! s'écria le comte ; mais il me semble que ce nom a déjà frappé mon oreille.

— C'est tout simplement celui d'un petit pâtre qui va garder les chèvres dans le Cantal, et qui....

— Et qui, dit-on, entretient commerce avec le diable, dit une voix.

— Pure ou plutôt impure calomnie, dit le bon religieux. On a des envieux dans toutes les positions.

— Arrière au sorcier ! C'est la peste du pays, cria brutalement un chevalier qu'on n'avait point encore remarqué, et qui, en lançant des regards formidables sur le pauvre petit Gerbert, s'apprêtait à le frapper de sa pesante hache d'armes.

— Doucement, doucement, sire de Roquebrune, dit le comte d'Auvergne à ce chevalier ; avant de frapper, il faut savoir. Vous vous repentiriez, peut-être, d'avoir porté un coup à faux.

— Moi ! reprit le sire de Roquebrune ; je ne me suis jamais repenti d'avoir frappé un manant, que sais-je ? un pâtre, un chevrier, qui préside peut-être aux danses infernales du sabbat.

— Entre la vérité et ce mot *peut-être*, dit Gerbert, il y a un abîme, messire chevalier, et il ne me serait pas difficile de prouver que je ne suis pour rien, Dieu m'en préserve ! dans les rondes des suppôts du démon.

— Gerbert, dit le comte avec autorité, je vous promets ma protection ; ne craignez rien ; et vous, sire de Roquebrune, montrez à cet enfant des sentiments plus doux, plus raisonnables.

— Je ne fais qu'ajouter foi à la rumeur populaire, répondit Geoffroy de Roquebrune, d'un air fort mécontent.

— La rumeur populaire ne se trompe-t-elle pas souvent ? Ne va-t-elle pas chercher quelquefois les victimes qu'elle s'immole parmi les êtres les plus innocents ? Nous avons vu cela, et nous le voyons

encore tous les jours. Je vous en prie donc, Roquebrune, ne portez pas la main sur Gerbert, ici présent, ou sinon....

— Regardez, comte, comme il me brave.

— Non, ce serait folie à lui, chétif enfant, que de braver un chevalier aussi redoutable que vous l'êtes, les armes à la main. Mais il vous regarde d'un œil intrépide, parce qu'il met sa confiance en celui qui est là-haut et qui protège les faibles.

— C'est bien plutôt dans le diable qu'il met sa confiance, dit Roquebrune en grinçant les dents et en lançant comme des éclairs à travers les ouvertures de sa visière.

— Allons, allons, mon cher Roquebrune, dit le comte, foulez aux pieds la rumeur populaire, et allons nous mettre à table; car on vient de m'annoncer que nous sommes servis.

D'où venait cet aveugle ressentiment du sire de Roquebrune? De sa profonde ignorance, de sa crédulité superstitieuse. On lui avait rapporté mille choses plus saugrenues les unes que les autres sur le compte du petit chevrier d'Arpajon, et depuis ce moment il avait attribué aux prétendus sortilèges du petit pâtre tous les malheurs qui avaient

désolé le pays : pertes de bétail, incendies, inondations, il avait mis sur son compte tous ces sinistres, qui peuvent si bien s'expliquer naturellement. On n'aurait pu lui ôter de la cervelle qu'ils étaient le résultat des maléfices de ce prétendu petit sorcier.

Le religieux, comme représentant de son ordre, fut admis à la table du comte d'Auvergne, et s'assit en société des barons de la contrée, hommes de combat et hommes de table, parfaitement étrangers aux mœurs des cloîtres. Le père Ambroise dit le *Benedicite* pour toute l'assistance, mangea du premier service seulement, et se retira au moment où les têtes, échauffées par les vins du Médoc et du Roussillon, commençaient à oublier les règles d'une sage retenue. Il retrouva dans la chambre qui lui avait été préparée son petit compagnon qui avait pris son repas avec les pages du comte. Gerbert était occupé à résoudre, avec les seules puissances du raisonnement, un problème d'arithmétique. Cette tête pensante ne pouvait restée inoccupée. Elle cherchait à se rendre compte de la division des unités et des quantités dans les nombres.

— Que faites-vous là, mon enfant? dit le religieux en remarquant des chiffres arabes et des signes géométriques que Gerbert avait tracés avec son ongle sur des tablettes de cire.

— Mon père, je cherche la solution d'un problème, et ces exercices ont pour moi un charme qui me fait désirer bien vivement que notre comte me tienne sa promesse, en me faisant entrer dans les écoles du couvent.

— Vous serez satisfait, mon enfant, dit le moine; mais il faut attendre le printemps prochain. M. le comte en a décidé ainsi.

— Que c'est long, mon père, jusqu'au printemps prochain! Voyez donc! encore plus de six grands mois!

— L'étude les abrégera, mon enfant, dit le père Ambroise.

— Je l'espère bien, ajouta Gerbert.

— Il me paraît, mon ami, reprit le religieux, que vous n'avez pas un protecteur bien chaud dans la personne du sire de Roquebrune, et sans M. le comte d'Auvergne....

— Oh! je sais..., dit Gerbert; ce baron veut absolument voir en moi l'auteur de tous les sorts

qu'il prétend être jetés sur toute l'étendue du pays. Ah! si Dieu me le permettait, je lui en jetterais bien un pour le débarrasser de son ignorance et de sa stupidité. Pauvre homme! il mérite qu'on ait pitié de lui!

— Oui, sans doute, Gerbert, il a droit à ce sentiment chrétien; mais le sire de Roquebrune est un homme dur et cruel par l'effet même de son ignorance; et je vous engage très-fort à tâcher d'éviter de tomber entre ses mains; car il a dit positivement....

— Qu'a-t-il donc dit si positivement, mon père?

— Il a dit qu'il voulait vous faire un peu roussir au feu.

— Est-il possible? Oh! je ne le crains pas.

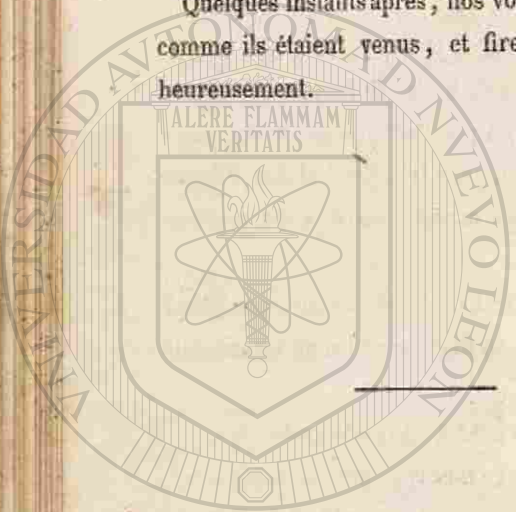
— Il faut toujours tout craindre des méchants.

Le père Ambroise faisait cette réflexion d'un air chagrin. Il savait quel était le despotisme des barons, et voulait prémunir son jeune protégé contre leurs attentats. Il reprit la parole quelques moments après :

— Maintenant, mon cher enfant, notre présence n'est plus nécessaire ici. J'ai fait ma collecte pour les pauvres. Nous allons retrouver ma bonne mule,

et reprendre sur son dos le chemin d'Arpajon, où je crains que nous n'arrivions bien tard ce soir. Je veux vous remettre entre les mains de vos parents.

Quelques instants après, nos voyageurs parlaient comme ils étaient venus, et firent la route fort heureusement.



V.

LES SORCIERS.

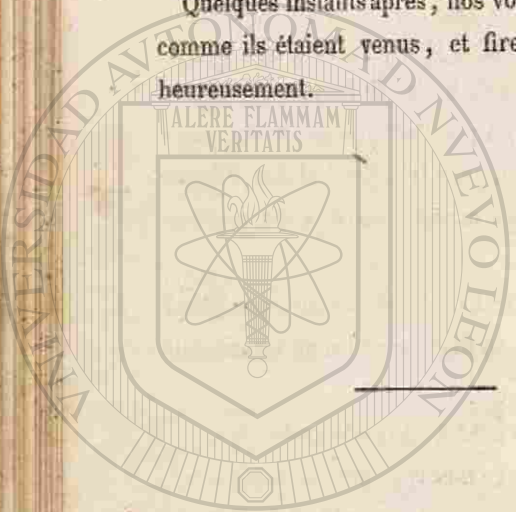
Transportons-nous à quelques mois plus tard. L'hiver se faisait sentir dans les campagnes. La terre était couverte de neige et de glaçons. Les animaux, comme les hommes, souffraient de l'âpreté de la froidure.

Le soir, toutes les chaumières étaient soigneusement fermées. D'énormes paquets de broussailles, jetés dans le foyer, ranimaient un moment dans

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

et reprendre sur son dos le chemin d'Arpajon, où je crains que nous n'arrivions bien tard ce soir. Je veux vous remettre entre les mains de vos parents.

Quelques instants après, nos voyageurs parlaient comme ils étaient venus, et firent la route fort heureusement.



V.

LES SORCIERS.

Transportons-nous à quelques mois plus tard. L'hiver se faisait sentir dans les campagnes. La terre était couverte de neige et de glaçons. Les animaux, comme les hommes, souffraient de l'appreté de la froidure.

Le soir, toutes les chaumières étaient soigneusement fermées. D'énormes paquets de broussailles, jetés dans le foyer, ranimaient un moment dans

la salle basse une chaleur qui ne tardait pas à se dissiper.

Pierre, Jean, Antoine, Claude et d'autres pâtres, qui ne se quittaient jamais, étaient assis sur des escabeaux autour de la cheminée, et devisaient des nouvelles du jour. Ils attachaient un grand intérêt à l'objet de leur conversation.

— J'ai entendu dire aujourd'hui, dit Claude, que toutes les brebis du père Delphin, vous savez, le vieux métayer du sire de Roquebrune, étaient mortes ou malades.

— Ah bah ! dit Pierre ; contez-nous donc ça.

— Vous conter ça ! reprit Claude ; eh ! ne voyez-vous pas que c'est quelque sort qu'on aura jeté sur ces brebis ?

— Un sort ! dit Jean ; ça suppose généralement des sorcières, et je n'en ai jamais vu.

— Oh ! il n'en faut qu'un pour faire bien du mal, dit le vieux Rainaldy ; j'ai entendu raconter dans ma jeunesse des choses qui nous faisaient trembler de tous nos membres, des choses qui vous feraient frissonner encore aujourd'hui.

Pendant ce colloque, qui promettait les histoires les plus terribles, des histoires où l'absurde prend

la place du vrai, et n'en cause pas moins d'épouvante, les escabeaux s'étaient rapprochés les uns des autres ; ils tremblaient, ou plutôt leurs maîtres tremblaient de ce qu'ils allaient entendre.

— Voici ce que je puis vous dire, dit le vieux Rainaldy, en faisant le signe de la croix ; d'abord, il n'y a pas de sorcières sans sabbat, c'est une chose certaine. Qu'est-ce que le sabbat ? me direz-vous. C'est l'assemblée des démons, des sorcières et des sorcières, dans leurs orgies nocturnes. Car c'est toujours pendant la nuit, comme les voleurs, que ces honnêtes gens tiennent leurs conciliabules. On s'occupe au sabbat à faire ou à méditer le mal, à donner des craintes et des frayeurs, à préparer les malélices, en un mot à célébrer des mystères abominables.... Le sabbat se tient habituellement dans un carrefour isolé ou dans quelque lieu désert ou sauvage. Moi qui vous parle, je l'ai vu en marche vers la rivière de Truyère, au bas du village de Courlande, dont les sorcières n'osent approcher....

— Vous avez vu le sabbat, père Rainaldy ? interrompit Pierre avec une expression de terreur.

— Je l'ai vu comme je vous vois à cette heure... C'était un cortège dans lequel figuraient toutes sortes d'oiseaux, des oies, des canards, des poules noires, qui descendaient du côté de Fontanes. C'étaient autant de sorciers et de sorcières qui m'invitaient à les suivre. Mais ils m'avaient pris pour un autre. Je tins bon et me signai par trois fois, et la troisième fois, le signe du chétien mit en déroute tous ces adeptes du démon, qui prirent la fuite en poussant des cris affreux. Au reste, chaque pays, chaque mode. Le lieu qui sert à ce rassemblement impie reçoit une telle malédiction, qu'il n'y peut croître ni herbe, ni autre chose. Les nuits ordinaires de la convocation du sabbat sont celles du mercredi au jeudi, et du vendredi au samedi.

— Tiens, interrompit Pierre, c'est aujourd'hui mercredi, et....

— C'est donc un de leurs jours de réunion. Les sorciers et les sorcières portent une marque qui leur est imprimée par le diable; cette marque, par un certain mouvement intérieur qu'elle leur cause, les avertit de l'heure du ralliement. En cas d'urgence, le diable fait paraître un mouton

dans une nuée pour rassembler son monde en un instant. Dans les circonstances ordinaires, lorsque l'heure du départ est arrivée, après que les sorciers ont dormi, ou du moins fermé un œil, ce qui est d'obligation, ils se rendent au sabbat, montés sur des bâtons ou sur des manches à balai, oints de graisse d'enfant; ou bien des diables subalternes les transportent, sous des formes de boucs, de chevaux, de chats noirs ou autres animaux. On a remarqué que la forme de l'âne, animal qui porte une croix sur le dos, n'est jamais employée dans ces circonstances. Quand les sorcières s'éloignent pour monter sur le manche à balai qui doit les porter au sabbat, elles répètent plusieurs fois ces mots : *Emen hêtan ! emen hêtan !* qui signifient, dit-on : *Ici et là ! ici et là !* On dit que les sorcières d'Italie ont toujours un bouc qui les attend pour les emporter. Elles ont coutume, comme les nôtres, de sortir généralement par la cheminée. Lorsqu'on est arrivé au sabbat, la première chose qu'il faut faire est d'aller rendre hommage à maître Léonard, le grand nègre, président des sabbats. Il est assis sur un trône infernal, ordinairement sous la figure d'un grand bouc,

ayant trois cornes, dont celle du milieu jette une lumière qui éclaire l'assemblée; quelquefois sous la forme d'un levrier, ou d'un bœuf, ou d'un tronc d'arbre sans pied, avec une face humaine fort ténébreuse, ou d'un oiseau noir, ou d'un homme tantôt noir, tantôt rouge. Mais sa forme favorite est celle du bouc. Alors il a ordinairement sur la tête la corne lumineuse; les deux autres sont au cou. Il porte une couronne noire, il a les cheveux hérissés, le visage pâle et troublé, les yeux ronds, grands, fort ouverts, enflammés et hideux, une barbe de chèvre, les mains comme celles d'un homme, excepté que les doigts sont tous égaux, courbés comme les griffes d'un oiseau de proie, et terminés en pointes; les pieds en pattes d'oie, et une longue queue comme celle d'un renard. Léonard a, dit-on, la voie effroyable, une gravité superbe, avec la tenue d'une personne mélancolique, et porte toujours sous la queue un visage d'homme noir, visage que tous les sorciers baisent en arrivant au sabbat. Léonard donne ensuite un peu d'argent à tous les sorciers; puis il se lève pour le festin, où le maître des cérémonies place tout le monde selon son rang, mais

toujours un diable à côté d'un sorcier. S'il faut en croire quelques sorcières, la table est fort bien servie; la nappe en est dorée; on y sert toutes sortes de mets recherchés, avec du pain et du vin délicieux. Mais le plus grand nombre de ces femmes ont déclaré, au contraire, qu'on n'y sert que de hideux crapauds, de la chair de pendus, des petits enfants morts sans baptême, et du pain fait de millet noir. Pendant le repas, on chante des choses abominables; et quand le repas est terminé, on se lève de table, on adore le grand maître; puis chacun se divertit comme il l'entend. Les uns dansent en rond, ayant un chat pendu au derrière. D'autres rendent compte des méchancetés qu'ils ont faites, et ceux qui n'ont pas fait assez de mal sont punis. Des sorcières répondent aux accusations des crapauds qui les servent; quand ils se plaignent de n'être pas bien nourris par leurs maîtresses, les maîtresses subissent un châtement. Les correcteurs du sabbat sont de petits démons sans bras, qui allument un grand feu, y jettent les coupables et les en retirent quand il le faut. Ici, on fait honneur à des crapauds, habillés de velours rouge ou noir, portant une sonnette au cou et une

autre aux pieds. On les donne aux sorcières qui ont bien mérité des légions infernales. Là, une magicienne dit la messe du diable pour ceux qui veulent l'entendre. Ailleurs se commettent les plus révoltantes et les plus honteuses horreurs. Il en est qui forment des quadrilles et des danses avec des crapauds, vêtus de velours et chargés de sonnettes. Ces divertissements condamnables durent jusqu'au chant du coq. Aussitôt qu'il se fait entendre, tout le sabbat est forcé de disparaître. Alors le grand nègre, qui n'est autre que Satan en personne, les congédie, et chacun retourne chez soi. Telle est à peu près ce qui se passe ordinairement dans l'inférieure solennité du sabbat. J'ai entendu dire là-dessus des choses vraiment merveilleuses et toujours dégoûtantes; ce qui est un signe bien certain de la réprobation divine.

En finissant ce récit diabolique, le vieux Rainaldy se tordait sur son banc; une froide transpiration annonçait combien ces souvenirs lui étaient pénibles, lui faisaient horreur. Chacun des jeunes pâtres, les yeux fixés sur lui, dévorait pour ainsi

dire ses paroles à mesure qu'elles tombaient de sa bouche.

— Je pourrais, ajouta le vieux Rainaldy, je pourrais vous entretenir encore des lutins, des feux-follets, des loups-garous. Les lutins sont, dit-on, des démons qui ont plus de malice que de méchanceté. Ils portaient ce nom, parce qu'ils prenaient quelquefois plaisir à lutter avec les hommes. On m'a dit que les feux-follets étaient les âmes des enfants morts avant le baptême. Quant aux loups-garous, vous savez tous que ces sortes de gens sont des sorciers que le diable lui-même transforme en loups, et qu'il oblige à errer dans les campagnes avec des hurlements qui y répandent la terreur.

L'ami Pierre ne perdait pas une seule de ces paroles; il n'avait point envie de dormir, quoique la veillée fût déjà avancée. On voyait à toute sa pantomime qu'il avait grand envie de parler à son tour.

— Je pourrais dévoiler ici, dit-il, ce que je sais : c'est qu'à n'en plus douter, nous avons dans le village un sorcier, un suppôt du diable....

— Fais-nous le connaître, Pierre, dit le père Rainaldy.

— Je le connais bien ; mais je ne veux pas qu'on m'accuse de dénonciation, d'autant plus que le coupable est un de nos compagnons de pâturage. Parbleu ! vous le connaissez tous ; je suis sûr que son nom erre sur toutes les lèvres. Vous ne devinez pas ?

— Tu veux encore parler du petit Gerbert, dit Rainaldy ; je crois que tu te trompes, Pierre.

— Oui, je me trompe, voyez-vous ça ! reprit Pierre ; vous qui êtes à la charrue tout le long de la journée, vous ne pouvez l'avoir étudié comme moi, le petit sournois. Aussi ne suis-je pas étonné de le voir si bien captiver les bonnes grâces de tout le monde, des religieux du monastère de Saint-Gérauld, celles de notre sire d'Arpajon, celles enfin de M. le comte d'Auvergne. Cela n'est pas du tout naturel, voyez-vous. Il emploie sans doute quelque charme magique pour produire sur tous les esprits cette sorte de fascination. Toutefois, il n'a pu en imposer par tous ses sortilèges au brave seigneur de Roquebrune, qu'on m'a dit fort irrité contre lui, à cause de la perte de ses brebis, qu'il

attribue, avec une apparence de raison, au petit chevrier de notre village.

— Une apparence de raison, dit Jean, est loin quelquefois d'être une raison capable de porter la conviction dans les esprits. Juger d'après les apparences me semble d'une absurdité révoltante ; car enfin ce n'est pas juger. C'est condamner sans jugement.

— Jean a bien raison, reprit Rainaldy d'un grand sang-froid ; Pierre se trompe, à moins qu'il n'ait d'autres preuves à fournir.

— J'en fournirai, s'il le faut, devant la justice ; je ferai voir, dit Pierre, que ce petit pâtre, dont l'orgueil est insoutenable, est un de ces mystérieux esprits dont Rainaldy nous entretenait tout à l'heure, et qui ont l'art de renverser toutes les lois de la nature et de faire sortir même les ombres des morts de leurs tombeaux. Que signifient, je vous le demande, tous ces caractères inconnus, indéchiffrables, qu'on lui voit tracer du matin au soir ? Me prouvera-t-on que tout ce grimoire est aussi pur, aussi saint que l'Évangile ? Que j'aie demandé, moi ou n'importe quel autre, à entrer

parmi les pages de M. le comte d'Auvergne, on verra comme je serai accueilli....

— Ne serait-ce pas la jalousie qui te ferait parler ainsi? dit Rainaldy. Ce ne serait pas bien, tout de même.

— Jalousie ou non, reprit Pierre en colère, on verra si je ne dis pas la vérité.

— Comment cela? dit Jean avec toutes les marques de l'étonnement.

— Comment! reprit Pierre; eh! crois-tu donc que le sire de Roquebrune va laisser là cette affaire? Oh! non; il est trop irrité pour cela; il va la poursuivre d'ailleurs dans l'intérêt général; car il n'est bon pour personne que nous ayons des sorciers parmi nous, que nous soyons sans cesse exposés à leurs mauvais tours, sans cesse menacés de voir périr nos bêtes, manquer nos récoltes, ou périr nos parents les uns après les autres. Il faut faire un exemple, sans quoi....

— Ah! tu dis qu'il faut faire un exemple, dit Rainaldy de son air le plus sévère, et tu veux qu'on le fasse sur un de tes camarades, sur un jeune enfant que nous avons tous vu naître! C'est bien mal à toi....

— Un camarade! reprit Pierre; ce n'est pas vrai; car il ne prend jamais part à aucun de nos jeux; il est toujours enfoncé dans ses calculs diaboliques, et c'est encore ce qui le condamne. Il n'est pas naturel qu'un jeune enfant de son âge, qui ne connaît que le jeu, soit toujours plongé dans les études et ait constamment les yeux fixés sur les astres....

— Pierre, dit Jean, on a cinq doigts dans la main qui ne se ressemblent ni pour la taille, ni pour la grosseur; ils nous servent à des usages différents. Diras-tu aussi que cela n'est pas naturel? Tu ne voudrais pas sans doute faire ainsi le procès au Créateur de toutes choses?

— Je sais ce que je veux dire, reprit Pierre; l'arrêt que rendra le sire de Roquebrune sera une justification. Nous verrons, nous verrons! ajouta-t-il avec un sourire méchant.

— Qu'y a-t-il donc, Pierre, dit Rainaldy? Tu en sais donc plus que tu ne veux en dire? Il s'est donc passé ici quelque chose que nous ignorons?

— Je vais vous parler en toute sincérité, dit Pierre; écoutez-moi avec attention.

A ces paroles, toutes les interruptions se con-

tinrent. Qu'allait dire Pierre? Quelle révélation allait-il faire? C'était là ce que chacun se disait, sans faire part aux autres de ses pensées.

— Pas plus tard qu'hier, dit Pierre, je faisais paître mes vaches dans le pré qui touche au bois de la grande chasse; j'étais seul et commençais à m'ennuyer beaucoup de cette solitude, lorsque je vois tout à coup s'arrêter devant moi un coursier de bataille qui hennissait et qui piaffait en même temps, de manière à m'étourdir.

— Est-ce qu'il était seul, ce cheval de bataille? dit Antoine.

— Bestias! peux-tu me demander cela? répondit Pierre. Alors notre conversation aurait bientôt tari, par cette raison que je n'entends pas le langage des chevaux. C'est pour le coup que je serais sorcier! Non, ce cheval portait son cavalier, et ce cavalier était.... devinez qui, si vous pouvez.

— Eh! c'était le petit Gerbert qui allait peut-être au sabbat, dit Antoine.

— Nenni, tu n'y es pas, mon ami Toinou.

— C'était peut-être le père Ambroise, dit Jean, qui revenait pour achever sa tournée chez les seigneurs du voisinage.

— Non, c'était mieux que cela, dit Pierre d'un air malicieux, et paraissant tout ravi d'intriguer son auditoire.

— Alors c'était M. le comte d'Auvergne en personne, dit curieusement le vieux Rainaldy.

— Ce n'était ni le petit Gerbert, que je n'appellerais pas un cavalier; ce n'était non plus ni le père Ambroise, ni le valeureux comte d'Auvergne. Au moins aucun de ceux-là ne m'aurait fait peur, car ils n'ont fait de mal à personne; j'en excepte le surnois de Gerbert, dont je ne répondrais pas.

— Mais enfin, qui était-ce que ce cavalier? dit la vieille Catherine, qui tournait son rouet et ses fuseaux à peu de distance du foyer, d'où une bûche de sapin vert jetait une lueur bleuâtre dans toute la salle.

— Eh bien! curieuse, je vais vous le dire : c'était ce bourru de Roquebrune que nous n'aimons ni les uns ni les autres, parce que généralement il est dur aux pauvres gens, parce que c'est un pillard d'églises, et qu'il usurpe souvent le droit de chasse et de pêche, et parce que aussi, pour permettre qu'on fasse cuire le pain dans ses fours banaux, il est d'une âpreté intolérable; tan-

dis que, nous autres, pauvres serfs, nous laissons bien paître ses chevaux et ses cavales dans nos prés. « C'est moi, Pierre, qu'il me dit d'une voix bien radoucie; je viens te demander avis dans une affaire qui me touche. Mes brebis périssent toutes, et l'on a lieu de croire qu'en haine de leur maître, on leur a jeté quelque mauvais sort. — Ça se pourrait bien, messire, lui dis-je; il y a par ici des gens que nous en croyons bien capables, et, s'il faut les nommer, je le ferai bien volontiers. — Tu me feras plaisir en les nommant, Pierre; il est juste de savoir si tes soupçons s'accorderont avec les miens; car j'en ai aussi des soupçons, vois-tu? » En prononçant ces paroles, le sire de Roquebrune me regardait à travers la visière de son casque d'une étrange façon qui me faisait trembler. Il est si méchant cet homme-là! Je m'empressai donc de lui dire : « Sire, vous voulez parler sans doute de notre camarade Gerbert, qui garde ses chèvres tout là-haut. — Oui, me répondit-il; c'est un petit drôle sur le compte de qui je n'ai que de très-mauvais renseignements, et qui doit m'avoir joué plus d'un tour. — Oh! c'est lui, messire, qu'il faut inquiéter, c'est à lui qu'il faut de-

mander des nouvelles de vos brebis. — Tu crois? me dit le baron. — Je le crois fermement, répondis-je; car il en sait plus qu'il n'est gros. — J'aime ton assurance, me dit le sire de Roquebrune. — Je dois ajouter, dis-je encore, messire, que c'est un petit orgueilleux, qui est fier de ce qu'il appelle sa science, et qui croit bien qu'il en sait plus que tout le monde. — C'est bien cela, dit le sire de Roquebrune; je crois comme toi, et si tu veux m'aider, je veux l'accuser de la mort de mes brebis, et le condamner à mon tribunal, avec l'agrément, toutefois, du seigneur baron d'Arpajon, que je vais demander aujourd'hui même, par égard pour les juridictions. — Seigneur, vous croyez qu'il vous le donnera? dis-je à voix presque basse. — Si je le crois, répartit le sire de Roquebrune en mettant la main sur le pommeau de son épée; je voudrais bien voir qu'il me refusât une demande si légitime! — C'est que le petit Gerbert est son Benjamin; notre seigneur le protège et l'a recommandé à notre excellent comte, M. le comte d'Auvergne. Et puis il est si bon naturellement, que je doute qu'il consente volontiers à voir traduire Gerbert devant votre tribunal, et pour cause de sorcellerie

encore.... — Ne t'inquiète pas de cela, et promets-moi de venir déposer quand tu en seras requis. — Je suis tout à votre service, messire, et soyez persuadé que je ferai de mon mieux pour vous satisfaire. — A la bonne heure ! Pierre, c'est convenu, me dit le sire de Roquebrune. Sois sûr que tu me retrouveras en temps utile. Adieu. » Aussitôt il m'a quitté et a fait galoper son cheval du côté du manoir d'Arpajon.

— Je serais curieux, dit Jean, de savoir comment sa demande aura été accueillie.

— Oh ! repartit Pierre, les loups ne se mangent pas entre eux ; c'est ce qui me rassure.

— Oui ; mais le seigneur d'Arpajon est-il un loup ? et pourtant il a le bras assez fort pour se défendre des loups, crois-le bien. Allons nous coucher, car il est tard, répondit Jean en fermant la porte. Bonsoir, la compagnie !

VI.

LE SIRE DE ROQUEBRUNE.

Le fier sire de Roquebrune, en quittant Pierre le pâtre, avait piqué des deux pour se rendre au manoir d'Arpajon, manoir simple et modeste comme le maître qui l'habitait.

Quand il arriva, il trouva le noble baron se promenant sous l'ombrage de quelques tilleuls qui commençaient à fleurir. Il mit pied à terre, attachant son cheval à un arbre, jusqu'à ce qu'un homme

encore.... — Ne t'inquiète pas de cela, et promets-moi de venir déposer quand tu en seras requis. — Je suis tout à votre service, messire, et soyez persuadé que je ferai de mon mieux pour vous satisfaire. — A la bonne heure! Pierre, c'est convenu, me dit le sire de Roquebrune. Sois sûr que tu me retrouveras en temps utile. Adieu. » Aussitôt il m'a quitté et a fait galoper son cheval du côté du manoir d'Arpajon.

— Je serais curieux, dit Jean, de savoir comment sa demande aura été accueillie.

— Oh! repartit Pierre, les loups ne se mangent pas entre eux; c'est ce qui me rassure.

— Oui; mais le seigneur d'Arpajon est-il un loup? et pourtant il a le bras assez fort pour se défendre des loups, crois-le bien. Allons nous coucher, car il est tard, répondit Jean en fermant la porte. Bonsoir, la compagnie!

VI.

LE SIRE DE ROQUEBRUNE.

Le fier sire de Roquebrune, en quittant Pierre le pâtre, avait piqué des deux pour se rendre au manoir d'Arpajon, manoir simple et modeste comme le maître qui l'habitait.

Quand il arriva, il trouva le noble baron se promenant sous l'ombrage de quelques tilleuls qui commençaient à fleurir. Il mit pied à terre, attachant son cheval à un arbre, jusqu'à ce qu'un homme

du manoir vint à passer et pût se charger de le conduire à l'écurie.

— Sire d'Arpajon, dit-il en s'approchant du baron, recevez mes salutations; vous voyez que je profite du voisinage, et ma démarche vous atteste que je désire rester dans les meilleurs termes avec votre seigneurie.

— Je suis charmé, sire de Roquebrune, de recevoir votre visite, que je n'attendais pas, répondit le sire d'Arpajon; mais je vous prie de croire que je n'en suis pas moins tout à votre service, avec la simple restriction qui concerne les droits de l'équité.

— C'est entendu; je vous dirai plus tard quelle est l'affaire qui m'amène ici. Pour le moment, je vous prierai de me faire servir à déjeuner.

— Bien volontiers. On conçoit qu'on puisse avoir l'estomac creux quand on galope à jeun sur un coursier de cette force-là.

— Oh! à jeun, pas tout à fait; car j'ai déjà mangé deux pigeonneaux de mon colombier, et lu une bonne bouteille de vin vieux.

Le sire d'Arpajon, qui n'avait pas de ces appétits voraces, sourit en donnant des ordres pour la

prompte satisfaction de son hôte. Quoique prenant beaucoup d'exercice, il avait une vie si bien réglée, qu'il ne pouvait concevoir qu'on éprouvât le besoin de manger ou de boire entre ses repas.

Il fit néanmoins servir à son voisin de Roquebrune un repas auquel celui-ci fit honneur avec un appétit très-ouvert.

— Vous avez là d'excellents pois nouveaux; d'où les faites-vous venir? dit-il au sire d'Arpajon, qui le regardait manger, et qui veillait à ce qu'il ne manquât de rien.

— De mon potager; du reste, ce ne sont que des pois ordinaires....

— Voilà d'excellent vin de table. Vous ne le tirez pas de vos vignes probablement?

— Non, certes; car je n'ai qu'une douzaine de ceps qui grimpent le long des murailles; cependant je ne vais pas loin pour le chercher. Un mé-tayer intelligent se charge de faire le voyage d'Espalion, dans le Rouergue, et m'apporte ce petit vin, qui est, en effet, fort agréable à boire.

— Diable! mais c'est très-commode, dit Roquebrune, d'avoir ainsi sous sa main un très-bon vin d'ordinaire, et sans dépense apparemment!

— Il me revient à très-bon marché.

— Eh bien ! cher baron, la première fois que vous enverrez à Espalion pour votre provision, vous m'obligerez, en bon voisin, de me le faire savoir, et d'en faire prendre plusieurs muids pour mon usage.

— Très-volontiers.

Le sire de Roquebrune but encore quelques rasades de ce petit vin, qui ne laissait pas d'être capiteux; puis il se retira de table, voyant que le seigneur d'Arpajon ne se disposait nullement à lui tenir compagnie. Tous deux repassèrent ensuite dans l'allée des tilleuls. Le sire de Roquebrune s'était débarrassé des pièces les plus gênantes de son armure. Celui d'Arpajon, vêtu fort simplement, un manteau brun sur les épaules, une baguette de cèdre à la main, comme le ferait un honnête bourgeois de notre temps, marchait côte à côte avec son voisin.

— Eh bien ! dit-il, sire de Roquebrune, vous vouliez me parler de quelque chose, quand vous êtes arrivé ? Je suis prêt à vous entendre....

— Et moi très-peu prêt à vous expliquer cette affaire.... Excusez-moi, cher baron ; votre petit

vin m'a fait plus d'effet que je n'aurais cru. Il tape joliment ! J'aurai de la peine à réunir mes idées.... Essayons cependant : je suis menacé, mon cher baron, de perdre toutes mes brebis, et je ne puis attribuer ce malheur qu'à quelque sort qui aura été méchamment jeté sur mon troupeau. J'ai fait une enquête minutieuse, et il s'est trouvé qu'un serf de votre domaine est véhémentement soupçonné du fait. Je veux aujourd'hui que l'affaire soit envoyée par-devant mon tribunal, et comme il s'agit d'un de vos vassaux, je venais vous demander votre autorisation.

— Et comment se nomme ce coquin de vassal si véhémentement soupçonné de sorcellerie ? J'ai entendu parler beaucoup de sorciers ; je veux croire qu'il y en a ; mais je crois bien plus encore qu'il y a des charlatans, des saltimbanques qui se font donner ce nom pour mieux tromper les gens. Du reste, je n'en ai jamais vu, et je serais assez curieux d'en voir.

— En ce cas, vous n'avez qu'à faire venir Gerbert.

— Comment ! Gerbert, le pâtre des chèvres ?

— C'est lui-même ; c'est lui qui devra se disculper en justice, s'il est innocent.

— Je gagerais pour lui, s'il comparaisait devant des juges dont l'impartialité me serait connue. Mais, ici, vous serez juge et partie tout à la fois ; je ne vois donc aucune garantie en sa faveur. Il ne lui reste qu'à subir la condamnation qu'il vous plairait de lui infliger, si je le permettais toutefois, mais je ne le permettrai jamais, entendez-vous, sire de Roquebrune ?

Le seigneur d'Arpajon accentua ces derniers mots d'un ton si ferme, que Roquebrune en fut terrassé. Il regardait son voisin avec une colère contenue qui en aurait fait trembler d'autres. Mais le ton du sire d'Arpajon, sa valeur, son caractère bien connu rassuraient pleinement à cet égard. Il n'avait ni la taille ni la force de Roquebrune ; mais, outre beaucoup d'adresse, il avait ce qui ne se trouve jamais que dans un cœur d'honnête homme, un courage de lion pour défendre les faibles et les opprimés.

— Non ! non ! sire de Roquebrune, s'écria-t-il après un moment de réflexion ; non, je ne vous accorderai pas cela. Je dois protection à mes ser-

viteurs, et je les défendrai envers et contre tous. Je me mêlerai surtout de cette affaire, parce qu'elle concerne le petit Gerbert, un enfant bien frêle et bien délicat, et qui serait incapable de supporter les épreuves de votre barbare torture....

— Comme vous défendez sa cause avec chaleur, sire d'Arpajon !... On dirait....

— Sire de Roquebrune, trêve de débats, reprit avec dignité le sire d'Arpajon ; je prends comme mienne la cause de Gerbert ; je la défends, parce qu'il est mon serf, parce qu'il est faible, et surtout parce que je le crois innocent.

— Mais moi, sire de Roquebrune, dit l'autre en s'échauffant, moi, dis-je, je veux le juger et je l'appelle devant mon tribunal.

— Je veux ! Faites donc attention, noble sire, qu'il ne vous appartient pas, qu'il n'appartiendrait à personne de tenir un tel langage en ma présence, sur mon héritage.... Retirez ces expressions insultantes, retirez-les....

— Non, je ne me rétracte pas, dit Roquebrune avec fureur ; nous verrons si vous êtes aussi bon à manier l'épée ou la lance qu'à chanter au lutrin

des hymnes ou du plain-chant comme un clerc d'église.

— Roquebrune, je vous rappelle au bon sens, reprit le sire d'Arpajon. Vous êtes chez moi ; il me semble qu'au lieu de dire : *Je veux*, vous devriez vous contenter de chercher à dire : *Nous voulons* ; car enfin je suis un peu maître dans ces domaines....

— Soyez maître tant que vous voudrez, dit Roquebrune en grinçant des dents ; mais je le suis aussi de vous appeler en champ clos pour vider une querelle devenue la nôtre.

En disant ces mots, plein de courroux, il jeta son gantelet aux pieds du sire d'Arpajon, qui le ramassa aussitôt, en s'écriant :

— Mon Dieu, vous le voyez, soyez témoin de ma modération. J'accepte le combat qui m'est offert ; je l'accepte, mais ce n'est qu'après le jugement de Gerbert que je ceindrai l'épée pour châtier tant d'insolence. Je veux donc, et j'ai le droit de parler ainsi, je veux, dis-je, que le petit chevrier comparaisse d'ici à quatre jours devant ses juges, c'est-à-dire devant les hommes qui se sont arrogé le droit de le juger. Mais je vous le déclare ici, à

la face du ciel, qu'il ne tombe pas un seul cheveu de sa tête, ou vous m'en répondrez.... Après cela, nous réglerons notre affaire suivant les lois de la chevalerie. Vous m'entendez?... Si cet enfant souffre quoi que ce soit en sa personne, c'est entre nous la guerre, une guerre à outrance et sans merci. Ce sera le jugement de Dieu !

La parole stridente et ferme du seigneur d'Arpajon, son geste, son attitude martiale rappelèrent un peu à la raison le sire de Roquebrune. Le baron d'Arpajon imprimait à ce voisin, tout bardé de fer, un respect mêlé de crainte. Celui-ci était tout honteux de sa conduite. Qu'allait dire le comte d'Auvergne en apprenant les causes de ce débat ? Que penseraient les seigneurs de Fontanges, d'Estresses, d'Aurillac, de Turland, de Malompise, et tant d'autres encore ? Ne s'empresseraient-ils pas de faire cause commune avec le sire d'Arpajon contre un agresseur de si peu de loyauté ? Ne venait-il pas de défier un homme considéré, un seigneur aimé de tous ses vassaux, un homme dont le nom n'était prononcé qu'avec respect et affection à la cour du comte d'Auvergne ? Toutes ces réflexions lui venaient en foule pendant que le

sire d'Arpajon parlait encore. Mais une mauvaise honte l'empêchait de revenir sur ses pas; il ne pouvait, lui sire de Roquebrune, descendre jusqu'à faire des excuses; ce serait, suivant lui, s'avilir au dernier point.

Il était dans cette perplexité, ne sachant que dire, ne sachant que faire, lorsqu'un enfant arriva sur le lieu de la scène, courant à toutes jambes.

— Monseigneur, dit-il, excusez-moi de venir devant vous sans avoir été appelé. Mais on vient de me dire que mon nom avait été prononcé, qu'il s'agit de sorcier et de brebis mortes. On m'accuse d'être ce sorcier, d'avoir jeté un sort à ces pauvres bêtes; je viens pour dissiper ces vaines rumeurs, détruire ces calomnies, et confondre le calomniateur. Vous avez été assez bon, monseigneur, pour prendre ma défense; mais je saurai bien me défendre moi-même.

— Oh! oh! fit le sire de Roquebrune. Petit orgueilleux, va!

— Vous vous défendrez dans quatre jours devant le sire de Roquebrune ici présent.

Le Seigneur de Roquebrune, dont on pouvait voir la physionomie à travers la visièrre de son

casque, lançait en ce moment sur le jeune pâtre le regard flamboyant de la haine. Gerbert saisit cet éclair au passage.

— Avec votre permission, monseigneur, dit-il, je serais en droit de demander un autre juge; mais puisque vous consentez à voir juger un de vos vassaux par une autre juridiction que la vôtre, c'est que vous avez de puissantes raisons; je dois donc obéir et me préparer à comparaître devant le sire de Roquebrune dans quatre jours. Dans quatre jours je comparaitrai.

Le sire de Roquebrune, en entendant les paroles nettes et claires de cet enfant, qui semblait braver l'accusation dont il était l'objet, se mordait les lèvres de manière à en faire jaillir le sang. Il se trouvait mal à l'aise en présence de l'enfant qu'il accusait. Il blâmait dans son for intérieur la liberté que son voisin laissait à des serfs de venir se jeter au milieu d'une explication des plus graves, des plus sérieuses.

— Ce drôle aura-t-il bientôt fini? s'écria-t-il; ne peut-il donc nous laisser en paix?

— Sire de Roquebrune, dit Gerbert avec une imposante fermeté, je ne repousse pas votre in-

sulte, elle tombe à mes pieds; elle ne saurait m'atteindre.... Dans quatre jours, je saurais me justifier à tous les yeux. A présent, je me retire.

Le petit gardeur de chèvres se retira avec moins d'impétuosité qu'il n'était arrivé. Il fut accompagné des regards étincelants du baron de Roquebrune, qui se voyait encore défait en cette rencontre.

— Vous le voyez, sire de Roquebrune, dit le baron d'Arpajon, il ne craint ni vos menaces, ni vos injures, ni votre haine; il est fort de son innocence....

— Et de votre protection, dit Roquebrune avec un sourire amer; et ce qui le prouve, c'est qu'il ait osé paraître ici sans votre permission, et prendre la parole dans ce grave débat.

— Expliquez la chose comme vous le voudrez, mon voisin; j'ai pour habitude de permettre à mes vassaux de m'aborder en toute circonstance, quand il s'agit de leurs affaires. Le petit chevalier n'a fait qu'user du privilège de l'usage établi.

— A la bonne heure, baron, si cela vous convient.

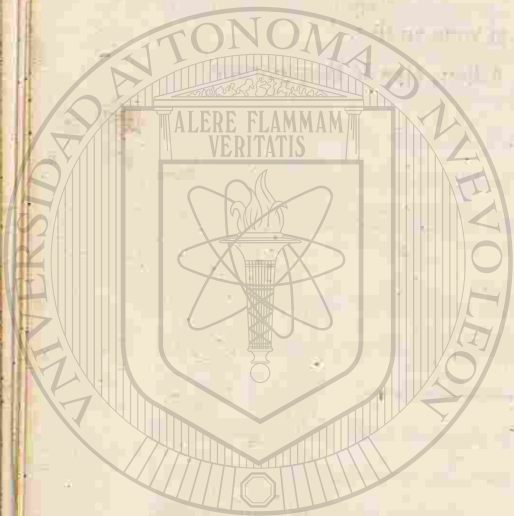
— Résumons-nous, si vous le voulez bien. Après le jugement, vous savez....

— Oui.... je sais.... Mais.... dit en balbutiant Roquebrune.

— Quelles armes? Peu m'inporte, dit le sire d'Arpajon.

— A fer émoulu, si vous voulez.

— C'est entendu. Adieu, sire de Roquebrune.



VII.

GRAND SERVICE MAL RECONNU.

Pour retourner d'Arpajon à Roquebrune, il fallait traverser une vallée qui prend naissance au pied du Cantal et se termine à la plaine d'Arpajon. Sa longueur est d'environ six lieues sur une lieue de largeur. Elle est arrosée par la rivière de Cère, qui, après avoir descendu de cascade en cascade jusqu'à la commune de Vic, célèbre dans le pays par ses eaux minérales, serpente lentement dans

une contrée délicieuse et fertile, et va, au-dessous d'Arpajon, se réunir à la Jordanne, pour verser ensuite leurs eaux réunies dans la Dordogne.

Cette vallée est la plus grande et la plus belle des vallées de ce pays. Son aspect console un peu de la vue désolée que présentent les énormes aspérités du Cantal, effroyables cônes souvent couverts de neige qui s'élancent vers les nues avec une égale raideur et qui, par leur aspect menaçant, répandent dans l'âme une involontaire terreur.

Ces antiques montagnes ont été évidemment dans les temps primitifs de terribles volcans ; il y a eu là sans doute un des plus célèbres embrasements que le globe puisse compter dans ses révolutions ; mais la science de l'homme, science dont il est si vain, ne pourra jamais assigner l'époque de cette vaste conflagration, dont il reconnaît pourtant les indices. Les laves ont coulé avec une telle abondance, qu'elles ont comblé les vallées qui séparaient quelques montagnes inférieures, et formé de vastes plateaux, finissant par laisser entre eux de larges et profondes vallées.

Ces vallées, où l'œil ne rencontre que de la neige pendant cinq mois de l'année, se parent de ver-

ture à la belle saison et offrent d'excellents pâturages.

L'herbe la plus fraîche, le gazon le plus touffu les tapissent ; les violettes, les hyacinthes, les muguets sauvages, les marguerites de tout genre, les primerolles, les œillets champêtres émaillent et parsèment à l'envi cette verdure délicieuse, dont la délicate saveur appelle au printemps les troupeaux avides d'en jouir.

En présence de ces vallées, qui, bien qu'elles n'eussent pas encore repris leur parure, contrastaient d'une manière si tranchée avec le Puy-de-Griou et le Plomb du Cantal, ces horribles sommités qui dominant toute la contrée ; en présence, dis-je, de ce contraste, le seigneur de Roquebrune se sentait plus disposé à faire de saines réflexions sur la scène qui venait de se passer, et dont, au fond de son cœur, il conservait de la honte et même de la confusion.

Car enfin, non-seulement le sire d'Arpajon l'avait vaincu sur tous les points par l'arme de la raison, mais encore le petit gardeur de chèvres, ce petit être sans mine et sans force, venait de le terrasser avec la seule puissance de la vérité.

Ce jugement qu'il allait rendre, le défi qu'il avait fait au seigneur d'Arpajon, quelle que fût l'issue de ces deux affaires, allaient le vouer au ridicule et au mépris de tout le monde dans la contrée. Cette pensée commençait à le torturer. Elle modifiait les opinions qu'il avait eues d'abord, et dans son cœur haut et fier faisait succéder une tristesse mortelle aux élancements de la colère.

Il se laissait conduire par son cheval à travers les chemins fort mal frayés et sillonnés de fondrières, lorsqu'il aperçut à quelque distance le petit Gerbert occupé à lire dans un parchemin, et qui ne faisait nulle attention à ce qui se passait autour de lui.

L'application de cet enfant, son immobilité comparable à celle d'une statue, son attitude méditative, au lieu de le toucher, firent sur lui un effet contraire, et rappelèrent dans son cœur tous ses motifs de courroux.

Il faut le dire même, il fut un moment tenté de tuer cet enfant et de se débarrasser par un meurtre des soucis de toute cette affaire, qui faisait le tourment de sa pensée. De sa puissante main il pouvait étrangler ou étouffer ce petit pâtre, sans qu'aucun

témoin pût élever une voix accusatrice contre lui. Mais le sire de Roquebrune était au fond un homme craignant Dieu, et l'idée de ce juge tout-puissant qui voit tout l'arrêta.

— Non, non, se dit-il, il vivra, il faut qu'il vive pour prouver combien j'ai raison.... On le dit innocent; moi je le dis coupable, et coupable de sorcellerie au premier chef. De quoi s'occupe-t-il encore en ce moment? C'est sans doute un grimoire qu'il déchiffre au lieu de garder ses chèvres. Il prépare encore quelque conjuration, quelque sort pour se donner de l'importance dans le pays, et se fait craindre comme magicien. Oh! va, suppôt de Satan, tu seras confondu avant qu'il soit peu, au grand jour de la justice! Tes noirceurs, tes crimes, commis dans l'ombre, seront dévoilés. Voilà pourquoi il faut que tu vives, voilà pourquoi il faut que je laisse encore subsister un vil insecte qu'il ne tiendrait qu'à moi d'écraser dans son trou!

En se tenant ce langage à lui-même, le sire de Roquebrune était en proie à un combat intérieur infiniment pénible; de grosses gouttes de sueur coulaient de son front sur son armure; un poids

énorme oppressait sa poitrine. Le remords l'atteignait de son aiguillon.

— Ce n'est jamais qu'un obscur, qu'un dangereux sorcier, reprit-il ; je ferais peut-être bien d'en purger le pays. Mais Dieu me le défend, et la volonté de Dieu est sacrée pour moi. D'ailleurs, on ne l'enfreint point impunément, et quand même je resterais impuni dans ce monde, il me resterait toujours le châtiment de l'éternité et le déshonneur d'avoir consommé le meurtre d'un enfant sans défense. Va, race maudite, tu comparatras en justice, et tu me rendras compte de mes brebis mortes par ton fait, de mes innocentes brebis, mortes victimes de tes sortilèges diaboliques.

Il se parlait encore, lorsqu'un cri perçant vint retentir dans toute la vallée. Ce cri avait été poussé par Gerbert, qui avait interrompu sa lecture, et qui, levé, agitait le grand bâton qui lui tenait lieu de houlette.

A ce cri, le sire de Roquebrune retourne la tête, et aperçoit un animal énorme qui suit sa trace et menace de l'avoir bientôt atteint ; et c'est à Gerbert, à celui dont il rêvait la mort, qu'il devra ce service !

Il arrête son cheval, qu'un sentiment instinctif avait rendu presque tremblant. Il tire son glaive, seule arme qu'il eût à sa disposition, et, au lieu d'attendre le féroce animal, qui était sans doute affamé, il le charge avec une vigueur peu commune, et le blesse au-dessous de l'épaule. L'ours, sentant couler son sang, et n'ayant devant lui qu'une armure que ses dents ne peuvent entamer, veut fuir du côté de la forêt ; mais le cavalier lui coupe la retraite, et lui enfonce son glaive dans le corps jusqu'à la garde.

La bête chancela, fit encore quelques pas en perdant beaucoup de sang, puis elle tomba sur le dos pour ne plus se relever.

Cependant le sire de Roquebrune, que l'appel de Gerbert avait préservé de l'attaque inopinée de l'ours, revenait, malgré lui, à toutes ses défiances. Il n'était pas étonnant que, dans un esprit ignorant et accoutumé à toutes les préventions, on rencontrât un pareil entêtement.

Ce sorcier, pour se bien faire venir du comte de Roquebrune, ne pouvait-il pas avoir fait apparaître un ours pour avoir l'air d'avoir sauvé la vie au comte ? Le diable ne prend-il pas quelquefois la

forme de cet animal ? N'avait-on pas vu à Cîteaux, dans le chœur de l'église de l'abbaye, un ours considérer attentivement tous les moines, comme un officier de police qui fait sa ronde ? Tous ces récits que les légendes nous ont transmis lui repassaient dans la mémoire. Il jeta alors un regard sur l'endroit où il avait vu le chevrier. Mais chevrier et chèvres, tout avait disparu.

VIII.

LE PETIT CHEVRIER TRADUIT DEVANT LA JUSTICE.

Cette circonstance de la subite disparition du petit chevrier, circonstance très-simple en elle-même et très-facile à expliquer, avait replongé le baron de Roquebrune dans toutes ses perplexités et lui avait rendu tous ses injustes soupçons. Il n'en songea que plus activement aux préparatifs de la séance de justice qu'il devait tenir dans son castel de Roquebrune, sur le territoire de l'évêque de Saint-Flour.

forme de cet animal ? N'avait-on pas vu à Cîteaux, dans le chœur de l'église de l'abbaye, un ours considérer attentivement tous les moines, comme un officier de police qui fait sa ronde ? Tous ces récits que les légendes nous ont transmis lui repassaient dans la mémoire. Il jeta alors un regard sur l'endroit où il avait vu le chevrier. Mais chevrier et chèvres, tout avait disparu.

VIII.

LE PETIT CHEVRIER TRADUIT DEVANT LA JUSTICE.

Cette circonstance de la subite disparition du petit chevrier, circonstance très-simple en elle-même et très-facile à expliquer, avait replongé le baron de Roquebrune dans toutes ses perplexités et lui avait rendu tous ses injustes soupçons. Il n'en songea que plus activement aux préparatifs de la séance de justice qu'il devait tenir dans son castel de Roquebrune, sur le territoire de l'évêque de Saint-Flour.

D'abord, avis très-respectueux fut donné au prélat, qu'il s'agissait de ne pas mécontenter ; car les évêques du temps de la féodalité étaient des seigneurs puissants et qui, d'ordinaire, ne souffraient pas avec mansuétude les empiétements des barons batailleurs et pillards dont ils étaient entourés. Roquebrune s'occupa ensuite de réunir ses témoins à charge, le père Pierre en tête ; puis il donna à maître Seguiniol, son intendant, la commission de veiller à ce qu'il ne manquât rien de nécessaire à la cause extraordinaire qui allait être jugée publiquement.

Dans ces temps d'ignorance, on donnait un grand apparat à ces procès de sorcellerie, qui sont renvoyés aujourd'hui tout simplement devant la police correctionnelle et confondus, comme ils doivent l'être, avec les affaires d'escroquerie.

Les sires de Marmagnac, de Lavoix, de Faveroles, de Fournols, de Malompise, et tout le baronnage de la contrée, furent convoqués à cette solennité judiciaire. Roffiac, Saint-Urcise y furent aussi représentés. Le comte d'Auvergne, en voyage pour le moment, ne put se trouver à ce procès, qui devait avoir un certain retentissement dans le pays ;

mais le comte de Carlat, possesseur de la plus forte place de l'Aquitaine et qui jouissait d'une grande considération dans toute l'Auvergne, devait naturellement tenir sa place.

L'antique château de ce comte de Carlat était entouré de rochers escarpés, et ne communiquait avec la campagne que par un sentier en zigzag pratiqué dans le basalte. Indépendamment de la forteresse, qui est très-vaste, il existait dans la double enceinte qui l'entourait, les bâtiments nécessaires à la garnison, la maison du gouverneur, un couvent de religieuses, une église et un cimetière. Le château de Carlat avait résisté avec succès aux armes de Clovis. Il avait été aussi une des principales barrières contre les conquêtes de Thierry. Louis le Débonnaire en avait fait le siège, et il lui avait fallu toutes ses forces pour le prendre sur les partisans de son fils.

Ce château, d'une si grande importance, donnait à son noble possesseur un rang très-distingué dans la province. Il devait encore jouer dans l'histoire des siècles suivants un rôle marquant. Mais ces événements sont hors de notre sujet. Revenons au comte de Carlat.

C'était un homme de sagesse, brave à la guerre, comme tous les seigneurs féodaux. Mais il avait un grand sens ; sa vie était irréprochable ; on ne pouvait lui reprocher aucun de ces méfaits qui font abhorrer la mémoire de ces temps reculés. Des liens d'alliance et d'amitié l'unissaient au sire de Roquebrune, qui lui ressemblait si peu ; aussi ne lui épargnait-il pas les avis, et dans l'occasion, les reproches et les vertes semonces. Le sire de Roquebrune, naturellement si impatient, si brutal, supportait, le front baissé, toutes ces remontrances quelquefois sévères. Tant est grand l'ascendant de la vertu unie à la force.

Le comte de Carlat vint donc à Roquebrune au jour indiqué. On y avait déployé tout l'appareil de la justice. Cet appareil avait quelque chose de formidable et capable d'agir sur les imaginations du vulgaire.

Le comte de Carlat, un moment après son arrivée, prit à l'écart le sire de Roquebrune, et lui dit :

— Mon cher cousin, à quoi pensiez-vous donc quand vous avez évoqué cette procédure à votre tribunal ? Je ne vous comprends pas, en vérité, de faire tant de bruit pour rien.

— Comment ! cousin, répondit avec feu le sire de Roquebrune, vous ne me comprenez pas ? Quoi ! vous auriez un sorcier sur vos terres, vous auriez à souffrir de ses maléfices et de ses sortilèges diaboliques, et vous le souffririez sans mot dire ! Je ne le crois pas.

— Non, reprit le comte, non, je ne souffrirais jamais une méchanceté faite ouvertement, reconnue, prouvée, bien avérée enfin. Mais une affaire comme la vôtre n'est rien de tout cela, et j'entrevois tout le ridicule qui doit en résulter pour vous. Plus vous donnez d'éclat à cette affaire, plus vous l'ébruitez, plus vous vous exposez à être bafoué. Il faut être bien sûr de ce qu'on avance pour avoir les honneurs du tribunal. Vous me direz que vous êtes juge, et que votre arrêt sera sans appel ; je le veux bien. Mais croyez-vous que les clerks qui assisteront à ce jugement, que les barons, que les serfs eux-mêmes ne seront pas frappés de l'absence de preuves et de témoins ?

— Quant aux témoins, comte, j'en ai un dont la déposition fera d'autant plus d'effet qu'il est pâtre comme l'accusé, et qu'ils se trouvent souvent ensemble.

— Cousin, prenez note, je vous prie, de mon observation : tout le monde croira, et moi tout le premier, que c'est un témoin que vous aurez suborné pour perdre un innocent.

— On dira, ma foi, ce qu'on voudra, je m'en soucie fort peu, dit le sire de Roquebrune, pourvu que....

— Pourvu que vous tiriez vengeance d'une chose que vous ne pourriez prouver. Oh ! la belle justice que vous allez rendre ! Que Dieu vous vienne en aide !

— Comment ! que Dieu me vienne en aide ! J'espère bien du moins qu'il ne se mettra pas contre nous.

— Cousin, dût-il m'en coûter ma jolie vallée de Raulhac, reprit le comte, je ne voudrais pas avoir une pareille affaire sur les bras.

— Oh ! comte, vous êtes toujours trop bon à votre ordinaire, dit le sire de Roquebrune. Vous avez toujours peur qu'il n'arrive malheur à vos serfs. Ils vous en ont bien de la reconnaissance, mais n'y comptez pas du tout....

— Là, là, cousin, reprit le comte de Carlat ; je

vous trouve quelquefois plus raisonnable ; mais aujourd'hui....

— Ah dame ! aujourd'hui je juge....

— C'est peut-être pour cela que vous tenez si fort à votre opinion.

— Vous verrez, vous verrez tout à l'heure, reprit Roquebrune, et les paroles que le déposant fera entendre contre l'accusé seront assez claires pour faire entrer la conviction dans votre esprit.

— Encore une fois, c'est bien possible, dit le comte de Carlat ; mais je persiste dans mon opinion qu'il aurait mieux valu assoupir cette affaire que....

— Assoupir cette affaire, comte ! Mais vous n'y pensez pas ! Est-ce que je pouvais fermer la bouche à tout le monde ?

— Comment tout le monde se trouve-t-il dans le secret de cette affaire ? dit le comte de Carlat.

— Je vais vous le dire : dans toute la montagne, on sait que mes brebis ont péri victimes d'un sort. Cette nouvelle a passé de bouche en bouche. On l'a colportée à plaisir....

— A plaisir, cela est bien vrai, dit le comte ; on n'entend plus parler d'autre chose.

— Je ne nie pas que les serfs, si amis du merveilleux, qui leur fait peur, n'auront pas, chacun à sa manière, amplifié et grossi toute cette affaire déjà passablement grave. Je crois bien que l'exagération a sa part dans tout cela. Que voulez-vous ? c'est le sort de tout ce que touchent ces gens-là.

— Il faut croire, ajouta le comte, que le bon sens est rare dans toutes les classes. Comment voudriez-vous qu'il se rencontrât toujours sur les lèvres d'un pâtre ?

En ce moment, un des hommes du seigneur de Roquebrune, arrivant en toute hâte, interrompit brusquement cette conversation.

— Monseigneur, dit-il à Roquebrune en s'inclinant très-respectueusement, je viens vous annoncer l'arrivée de Mgr l'évêque de Saint-Flour... C'est pour lui que le pont-levis s'est abaissé tout à l'heure... Il a pris place dans la salle d'audience avec tout son clergé, et demande si le procès commencera bientôt ?

— Qui a pu convoquer l'évêque de Saint-Flour ? Ce n'est pas moi, dit Roquebrune en regardant le comte de Carlat ; je me serais bien gardé de faire

appeler un homme avec lequel je suis presque toujours en guerre.

— Il est venu, il en a le droit, dit le comte ; les causes de sorcellerie sont toujours fort curieuses, comme celle-ci le sera, je n'en doute pas. Il veut pouvoir se rendre compte des choses....

— Il veut, il veut, interrompit Roquebrune avec un mouvement de colère, il veut imposer à toute l'assistance et préserver le jeune Gerbert des fâcheuses conséquences de l'arrêt de la justice. Voilà ce qu'il veut pour sa satisfaction personnelle et pour l'honneur du corps ; car déjà il regarde le petit pâtre comme un des siens.

— Roquebrune, lui dit brusquement le comte de Carlat, Roquebrune, vous vous êtes laissé aller trop légèrement à porter une accusation très-grave, qui peut entraîner la peine de mort, et vous verrez que bientôt vous vous en repentirez. Car votre confusion éclatera en présence de toute la province, qui se trouve ici par représentants.

— Comment ! ma confusion ! reprit le sire de Roquebrune, en frappant l'air de son poing fermé ; vous croyez donc que les frais du procès retomberont sur moi ?

— Si je le crois ! répondit le comte de Carlat ; c'est ma conviction profonde...

— Alors, vous êtes contre moi ? s'écria Roquebrune.

— Que le ciel m'en préserve, cousin, répondit le comte. Je veux toutefois garder la neutralité qui sied si bien à la justice. Si vous le voulez, maintenant nous rentrerons au château, où j'entends un grand mouvement ; mais surtout je vous recommande de la modération, beaucoup de modération dans les paroles et dans les actes. Il y va de votre honneur, de celui de votre maison....

— Je le sais, dit Roquebrune ; je me confie donc en la justice de Dieu. Rentrons, puisqu'on n'attend plus que nous.

Le comte de Carlat passa devant ; le sire de Roquebrune donna quelques ordres pour l'audience solennelle, et tous deux entrèrent bientôt dans la salle du château destinée à cet usage.

IX.

PROCÉDURE ET JUGEMENT.

La justice, au x^e siècle, n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. On ne connaissait ni le jury, qui a bien ses avantages, quand il ne sert pas d'instrument à la politique, ni des tribunaux sagement organisés comme les tribunaux modernes. Pour qu'un procès quelconque soit bien jugé, il importe que les juges puissent être réunis promptement, facilement, souvent ; il faut qu'ils vivent habituellement rapprochés, qu'ils aient des intérêts communs, qu'il leur soit aisé et naturel de considérer sous le même point de vue et de bien connaître les

— Si je le crois ! répondit le comte de Carlat ; c'est ma conviction profonde...

— Alors, vous êtes contre moi ? s'écria Roquebrune.

— Que le ciel m'en préserve, cousin, répondit le comte. Je veux toutefois garder la neutralité qui sied si bien à la justice. Si vous le voulez, maintenant nous rentrerons au château, où j'entends un grand mouvement ; mais surtout je vous recommande de la modération, beaucoup de modération dans les paroles et dans les actes. Il y va de votre honneur, de celui de votre maison....

— Je le sais, dit Roquebrune ; je me confie donc en la justice de Dieu. Rentrons, puisqu'on n'attend plus que nous.

Le comte de Carlat passa devant ; le sire de Roquebrune donna quelques ordres pour l'audience solennelle, et tous deux entrèrent bientôt dans la salle du château destinée à cet usage.

IX.

PROCÉDURE ET JUGEMENT.

La justice, au x^e siècle, n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. On ne connaissait ni le jury, qui a bien ses avantages, quand il ne sert pas d'instrument à la politique, ni des tribunaux savamment organisés comme les tribunaux modernes. Pour qu'un procès quelconque soit bien jugé, il importe que les juges puissent être réunis promptement, facilement, souvent ; il faut qu'ils vivent habituellement rapprochés, qu'ils aient des intérêts communs, qu'il leur soit aisé et naturel de considérer sous le même point de vue et de bien connaître les

faits sur lesquels ils sont appelés à prononcer. Or, rien de tel n'existait dans la société féodale.

Le plus souvent les vassaux s'inquiétaient peu de venir à la cour de leur suzerain; ils y venaient ou n'y venaient pas. Personne n'était là pour les y contraindre. Le seigneur appelait ceux qui lui convenaient, rien ne l'obligeait à les convoquer tous, à convoquer les uns plutôt que les autres; l'arbitraire régnait ainsi dans la composition de la cour féodale, et ceux qui s'y rendaient y étaient le plus souvent attirés soit par quelque intérêt personnel, soit par le seul désir de complaire à leur suzerain. Il n'y avait pas là de véritables garanties. C'est ce qui donna lieu, par la suite, au duel judiciaire.

Etrange justice, en vérité, que celle qui n'offrait pas d'autres garanties que le combat judiciaire et la guerre privée!

C'est dans ces conditions que le petit père, accusé de sorcellerie, comparait par-devant le seigneur de Roquebrune.

Quand celui-ci entra dans la salle d'audience avec le comte de Carlat, il se fit un mouvement que l'on pouvait prendre pour un signe de désap-

probation. La salle était remplie d'assistants. Les uns avaient été attirés par le désir de voir un sorcier, les autres par l'envie de connaître à fond les éléments de cette cause. L'évêque de Saint-Flour était du nombre de ces derniers.

On avait donné les places d'honneur suivant le rang et la dignité des personnes. Le comte de Carlat, comme représentant du comté d'Auvergne, occupait la première stalle à droite du tribunal.

La salle était toute tendue de toile blanche, sur laquelle se détachait un grand christ d'ébène, ouvrage sans doute de quelque moine d'un monastère; car il se trouvait de grands artistes parmi ces religieux voués à la solitude et à la prière. Ce christ s'élevait au-dessus du tribunal, où siégeait le sire de Roquebrune, assisté de son intendant Seguinol et de plusieurs autres clercs du pays, remplissant l'office de gens de justice.

Le petit Gerbert causait amicalement, à demi-voix, avec plusieurs de ses camarades. Il était aussi tranquille sur l'arrêt qui devait être prononcé que s'il ne se fût point agi de lui. Sa grave tranquillité formait un contraste frappant avec l'agitation fébrile qui se faisait remarquer dans la voix et dans toute la personne du sire de Roquebrune.

Gerbert était assis sur un siège voisin de la stalle de l'évêque de Saint-Flour, et ce prélat lui adressait de temps en temps des paroles encourageantes. Le père Ambroise figurait auprès de lui comme son avocat, et le sire d'Arpajon se montrait à peu de distance.

A l'ouverture de l'audience, maître Seguinio donna lecture de l'acte d'accusation.

Le petit chevrier y était accusé d'avoir, pendant qu'il gardait ses chèvres sur la montagne, fait des conjurations avec le diable, d'avoir tracé des caractères inconnus propres à la magie, d'avoir employé des signes cabalistiques, d'avoir lu dans des grimoires, et d'avoir enfin jeté des sorts sur plusieurs troupeaux. Tous ces faits imaginaires étaient attestés, certifiés et garantis par le pâtre Pierre et plusieurs autres.

— Levez-vous, accusé Gerbert, dit le sire de Roquebrune; qu'avez-vous à répondre pour votre justification?

— Par égard pour la justice, répondit l'accusé, je répondrai le plus sérieusement qu'il me sera possible à tant d'imputations que je trouve souverainement ridicules. Ainsi, on me fait l'honneur de

me regarder comme un magicien, parce que je m'occupe, avec trop d'ardeur peut-être, du cours des astres et des calculs des nombres. Je vous le demande, savants prélats et seigneurs, venus tous ici pour m'entendre, quel rapport y a-t-il, peut-il y avoir entre ces innocentes occupations et les machinations illicites dont un sorcier se rend coupable?

— On va entendre les témoins, dit le sire de Roquebrune avec impatience.

— Doucement, cousin, vous êtes juge, et la modération ne doit jamais abandonner la justice, dit le comte de Carlat,

— Appelez le témoin Pierre, dit Roquebrune; qu'il vienne confondre ce petit impudent!

— Oui, qu'il vienne, dit l'accusé, je l'attends.

On cherche partout le pâtre Pierre, et Pierre ne se trouve pas dans tout le château. On fouille toutes les chambres, tous les recoins: pas de Pierre.

— Il était là tout à l'heure; c'est bien extraordinaire, dit Jean en se grattant la tête.

— Ce sera encore un tour du sorcier, je le parierais, dit le sire de Roquebrune en se rengorgeant.

— Ne gagez pas, dit le comte de Carlat; car ce pourrait bien être tout autre chose.

— Trouvez Pierre, trouvez Pierre, s'écria le petit Gerbert; c'est lui qui m'a accusé par des motifs que je ne puis comprendre; c'est lui, c'est sa déposition ici qui peut me justifier. Il faut que Pierre se retrouve dans l'intérêt de la vérité. Monseigneur l'évêque, je vous en conjure, intervenez pour que ce témoin accusateur compare.

— Cette demande de l'accusé est de toute justice, dit l'évêque; on ne peut se refuser, ce me semble, à y faire droit.

Le sire de Roquebrune, toujours sous le poids de ses hallucinations magiques, persistait à croire que le père Pierre n'avait disparu ainsi que par l'effet de quelque sortilège; mais, cédant enfin à la rumeur de l'auditoire, il dit :

— Dans tous les cas, ce témoin ne pourrait être bien loin; que l'on fasse une battue autour du château, et, s'il y est, on le retrouvera certainement.

Aussitôt les serviteurs du château se mettent en quête; les uns courent d'un côté, les autres d'un autre; tous cherchent avec soin; enfin, après une suspension d'une demi-heure, l'audience peut être reprise.

Pierre, redoutant le grand jour d'une déclaration publique, était sorti de la salle d'audience, sous un prétexte banal auquel on n'avait pas pris garde, et était allé se blottir dans un arbre creux, où il s'était couvert de feuillage. Mais on avait fini par trouver sa cachette, et il comparait tout honteux de son personnage.

— Pierre, lui dit le sire de Roquebrune, votre devoir vous retient ici. Pourquoi vous êtes-vous caché? C'est manquer de respect pour tout le monde, et en particulier des égards que vous devez à l'accusé. Ecoutez-le, il va vous interroger.

— Pierre, dit Gerbert, je t'ai toujours connu pour un bon camarade. J'ai donc été bien étonné de te trouver à la tête de mes accusateurs. Comment! c'est toi qui m'accuses d'avoir jeté un sort sur les brebis du sire de Roquebrune! c'est moi que tu désignes comme un sorcier redoutable! Qui donc a pu te suggérer des pensées de cette nature?

— Gerbert, l'offense a été publique, répondit Pierre; je te dois une réparation éclatante. Je dois, à ma honte, avouer que l'envie est la seule chose qui ait fait mouvoir ma langue. Les hautes protec-

tions que tu t'es faites par ton mérite ont tellement stimulé mes instincts jaloux, que j'ai été poussé à accueillir le bruit que j'ai propagé sans y croire, que tu es sorcier et que tu as commerce avec le diable. Mais je n'y crois pas, je ne saurais y croire, malgré toutes les assurances qui m'ont été données.

En prononçant ces paroles, qui avaient peine à sortir de sa bouche, Pierre lançait un coup d'œil expressif sur le seigneur de Roquebrune, qui était pâle de colère, circonstance qui semblait toute naturelle en présence de la subite rétractation de Pierre.

Les paroles du père Pierre avaient fait naître dans toute l'assemblée un sentiment de surprise très-grande, et d'autant plus inattendue que, le matin même, il parlait encore avec la véhémence la plus prononcée contre celui qu'il appelait alors le petit sorcier. Tous les esprits étaient confondus.

L'évêque de Saint-Flour, le comte de Carlat et tous les seigneurs appelés pour assister à cette cause se regardaient avec une sorte de stupeur, comme s'ils se fussent demandé comment cela allait finir.

— Messeigneurs, reprit Pierre d'un ton plus

ferme, la vérité veut que je déclare devant vous que ce qui a provoqué mes sentiments jaloux, loin de tenir à des sortilèges, est tout simplement le goût de Gerbert pour l'étude. Ce qu'il m'a plu d'appeler grimoires et livres de magie, n'est autre chose que des livres de science, que notre ignorance nous fait trouver magiques, parce qu'ils sont au-dessus de notre intelligence. Punissez-moi donc; car je suis un faux témoin; j'ai menti. Mais Dieu m'a fait la grâce de ne pas soutenir mon mensonge jusqu'en présence du Christ que voilà, et devant messeigneurs qui m'écoutent. Oui, poursuivit Pierre à haute et intelligible voix, je le déclare de nouveau, Gerbert est innocent, et l'on a amassé contre lui toutes sortes de faussetés. Il est innocent, dis-je, et je me plais à lui faire réparation.

— Comment! s'écria d'une voix courroucée le sire de Roquebrune, tu m'as donc abusé par des contes?

— J'ai fait l'aveu de mon crime, reprit Pierre; c'est à vous, monseigneur, à reconnaître que vous vous êtes laissé tromper. La réparation sera plus complète....

— Et mes moutons, qui leur a jeté un sort ? demanda Roquebrune suffoquant de rage.

— Vos moutons, monseigneur, dit Pierre, sont morts de la clavelée, naturellement, comme il en meurt tant chaque année.

— Qui m'en donnera la preuve ? dit Roquebrune d'une voix altérée.

— Monseigneur, l'expérience de tous les ans, qui nous montre ce fléau tombant tantôt sur un troupeau, tantôt sur un autre, tantôt sur tous. C'est comme la peste pour les humains.

A cette réponse de Pierre, le sire de Roquebrune, jusque-là toujours hautain, toujours certain du triomphe, baissa la tête d'un air pensif. En ce moment, on apporta dans la salle des livres arabes, des cahiers, des instruments grossiers qu'on déposa sur la table. Tous les assistants regardaient ces choses d'un air curieux.

— Voilà, dit Gerbert, en désignant de la main ces divers objets, voilà mes pièces à conviction. Vous voyez là, messeigneurs, tout mon attirail de sorcier, c'est-à-dire tout ce qui m'a fait accuser de sorcellerie. Ces livres appartiennent au monastère de Saint-Gérauld. Ils m'ont été procurés par le vé-

nérable père Ambroise, ici présent. J'en ai le plus grand soin, parce qu'il me serait impossible de les remplacer. Ces caractères inconnus, qui semblent des signes cabalistiques, sont des caractères arabes. Ces instruments grossièrement façonnés, puisque je n'avais que mon couteau pour les travailler, sont des cadrans solaires pour marquer les heures qui fuient. J'en ai aussi d'autres pour prendre les hauteurs des endroits élevés, comme montagnes, tours, églises. Voilà toute ma sorcellerie ; je n'en connais, je n'en ai jamais connu d'autres, messeigneurs, et j'attends avec respect l'arrêt qui va être rendu tout à l'heure.

Le père Ambroise, dont la parole avait une grande autorité dans le pays, confirma les assertions du petit Gerbert.

— Cet enfant, dit-il, m'a paru avoir une telle soif de la science, que j'ai cru devoir céder à sa vocation et à ses instances en lui prêtant des manuscrits vermoulus que dévorait la poussière du couvent. Souvent je l'ai trouvé enfoui dans les endroits les plus retirés des bois, et se livrant à ses calculs et à ses méditations. C'est ce que je puis affirmer par serment. Du reste, on n'a pas com-

merce avec l'esprit des ténèbres, quand on a, comme Gerbert, une conduite aussi régulière, aussi chrétienne. Il assiste avec assiduité aux offices et semble se plaire à tous les exercices de piété.

Après cette apologie, qui était concluante, l'évêque de Saint-Flour se leva.

— Messieurs, dit-il avec onction, cette cause m'afflige sous un certain rapport. Elle m'apprend que de petites passions s'agitent dans la dernière classe de mon troupeau. Mais ce qui me console, c'est que, par la grâce de Dieu, l'innocence de l'accusé sortira pure et triomphante des débats de cette cause. D'abord, nous voyons tout l'échafaudage de l'accusation tomber par le fait de la rétractation du principal accusateur. Les autres s'évanouissent comme des ombres, et ne peuvent soutenir l'éclat de la lumière. Que reste-t-il maintenant devant vous? Un innocent, plus que cela peut-être, un enfant heureusement doué de Dieu, et qui, par ses rares dispositions, me semble mériter l'intérêt général. Aussi, dès ce jour, et si ses parents y consentent, comme j'ai lieu de le croire, je lui ouvre les portes du monastère de Saint-

Gérauld, pour y être élevé à la vie monastique. J'accorde bien volontiers cette faveur à un si grand mérite. M. le comte d'Auvergne m'en avait déjà fait parler; mais maintenant sa recommandation est inutile. Mes oreilles en ont assez entendu, mes yeux en ont assez vu pour que je donne la main à la faveur que sollicitait le petit Gerbert depuis longtemps. Êtes-vous satisfait de ce dévouement, mon ami? demanda le prélat à Gerbert.

— Monseigneur, ma joie est au comble, dit le petit pâtre; j'aurai donc le bonheur de me livrer en paix à l'étude et à la prière! Il y avait longtemps que je rêvais cela. J'en prends à témoin le vénérable père Ambroise, qui m'a surpris au milieu de mes expériences solitaires.

Le père Ambroise fit un signe d'assentiment, et comme l'assemblée était sur le point de lever le siège, le sire de Roquebrune, dont tout le monde avait remarqué l'agitation intérieure, qui se trahissait par les tiraillements musculaires de la face, se leva avec précipitation et parla ainsi :

— Je ne sais, messeigneurs, comment vous faire agréer mes excuses en cette circonstance. Vous êtes venus tous pour assister au jugement

d'un sorcier, et voilà qu'il se trouve qu'il n'y a plus de sorcier dans toute cette affaire. Je vous prie de croire à ma parfaite bonne foi. J'étais persuadé, convaincu qu'il y avait de la sorcellerie dans tous les faits dont on a parlé. Mais peut-être le diable est-il encore pour quelque chose dans ce qui se passe ici à l'instant où je vous parle. Le diable a plus d'esprit que nous tous, messeigneurs; il voulait tromper le bon Dieu, qui ne permet pas qu'on le trompe. Il me semble que tout cela ne se passe pas d'une manière naturelle. Mais enfin, puisque Mgr l'évêque, dont je respecte les lumières, puisque le comte de Carlat, qui est la sagesse en personne, puisque tous les barons ici présents sont d'avis unanime pour que l'accusation de sorcellerie soit abandonnée entièrement, je m'incline devant ce jugement préliminaire, et je m'y sou mets sans restriction. Je proclame donc Gerbert, chevrier de nos montagnes, je le proclame innocent, dis-je, et comme je lui ai quelque obligation particulière, je veux lui prouver ma reconnaissance en assurant l'existence de ses père et mère, et je leur donne, leur vie durant, le petit champ que j'ai du côté de Tourlande; ils en

jouiront sans aucune redevance, et, à leur mort, ledit champ retournera à ma famille, comme de raison.

Ces paroles furent prononcées avec lenteur et une hésitation singulière, qui contrastait d'une manière très-sensible avec la brusquerie ordinaire du baron, et qui peignait bien l'état tourmenté de son âme. Après avoir cessé de parler, il salua l'assistance et se retira en chancelant sur ses jambes.

Mgr l'évêque de Saint-Flour, accompagné des gens de sa suite, tous les barons du voisinage, venus au château de Roquebrune, sortirent alors de la salle pour respirer quelques instants l'air pur du vallon et pour deviser sur toute cette affaire.

Les pâtres, venus sur l'appel du sire de Roquebrune, se réunirent alors autour de Gerbert, et, malgré tous ses efforts, le prirent sur leurs épaules pour le reconduire d'une manière triomphale au bourg d'Arpajon. Et le pâtre Pierre n'était pas le dernier à se faire remarquer dans les préparatifs de cette petite ovation.

— Jean, Antoine, criait-il à ses camarades, laissez-moi, vous tous; c'est moi qui dois faire les

honneurs de la fête; ne l'ai-je pas bien gagné, dites-moi? Quel effort ne m'a-t-il pas fallu faire sur moi-même pour vaincre une mauvaise honte, et pour faire l'aveu de mon crime?

— Mes amis, leur dit Gerbert avec douceur, laissez-moi, je vous en prie; je saurai bien retourner à pied à la maison. Je suis accoutumé à faire de plus longues routes....

— Il ne s'agit pas de cela, reprit Pierre en jetant son chapeau en l'air; il faut que l'innocence fasse sa rentrée avec tous les honneurs de la guerre. C'est sur mes épaules que le pâtre incriminé de sorcellerie doit faire sa rentrée à Arpajon. Et toi, Jean, baisse-toi, que je mette sur ton dos le petit Gerbert, qui, du reste, n'est pas si lourd qu'un boisseau de truffes.

Et ces jeunes gars enlevèrent, avec des cris de joie, le petit chevrier qui s'y opposait vainement; car il n'était pas de force à résister à cinq ou six gaillards habitués à conduire le soc de la charrue, et dont les mains calleuses serraient comme les deux mâchoires de fer d'un étai.

Ils allaient se mettre en marche, chargés de branches de feuillage comme des triomphateurs,

lorsqu'un des domestiques du château, accourant tout effaré, leur dit :

— Que faites-vous là, vous autres? C'est bien là le moment des ris et des jeux! Le sire de Roquebrune est en train de trépasser, et ne vivra plus dans un quart d'heure.

— Vraiment! dit Pierre avec stupeur. Est-ce une punition du ciel? est-ce une mort bien naturelle? Il avait pourtant bonne mine lorsqu'il est sorti tout à l'heure de la salle.

— Oui, dit Jean, en remettant le petit Gerbert sur ses pieds, m'est avis que monseigneur s'enluminaient le teint avec des boissons qui ne pouvaient que lui faire du mal. Nos eaux de sources lui auraient fait beaucoup de bien, s'il avait voulu, et lui auraient entretenu le teint frais, comme à nous qui ne buvons guère que cela. Vous connaissez l'eau de la source du bois du Roi; nous n'avons qu'à laisser surnager sur l'eau quelques tranches de notre pain noir, et nous avons l'assurance que l'eau limpide et fraîche est purgée du venin des crapauds et des serpents....

— Mais qui est-ce qui te demande tout cela, bavard? interrompit Pierre; est-ce que tous les

pâtres de notre pays ne savent pas tout cela sur le bout de leur doigt? Demandons donc plutôt dans quel état se trouve le sire de Roquebrune?

— Il est perdu sans ressource, dit le domestique; vous l'avez vu sortir de la salle d'audience?

— Oui, dit Jean, et même j'ai remarqué qu'il n'était pas bien solide sur ses grandes jambes.

— Eh bien! reprit le serviteur, il lui a pris aussitôt des vomissements violents, puis il est tombé sans connaissance; il est maintenant sans remède sur son grand lit, et ne bouge pas plus que s'il était mort. Son cousin, le comte de Carlat, est auprès de lui; mais il ne semble reconnaître personne. Le sire d'Arpajon, en apprenant cette nouvelle, est venu aussitôt près du malade; le sire de Roquebrune a tourné un peu les yeux vers lui, et sa main, que Mgr d'Arpajon tenait dans les siennes, a semblé se serrer un peu. C'est là tout le témoignage de connaissance qu'il a pu donner.

— C'est singulier, dit Pierre; ne devait-il pas se battre avec Mgr d'Arpajon, après le jugement?

— Non, non, dit Gerbert; c'était une affaire

finie entre eux, puisque j'ai été déclaré innocent.

— Et par lui-même encore, dit Jean.

— C'est peut-être cela, reprit Pierre, qui lui aura fait monter le sang à la tête. Il lui a fallu sans doute de grands efforts dans cette circonstance pour convenir loyalement qu'il avait été induit en erreur. Dame! voyez-vous, il est toujours bien pénible de revenir sur ce qu'on a affirmé. J'en sais quelque chose, vous l'avez bien vu; les paroles avaient de la peine à me passer le nœud de la gorge, et cela, dans une certaine disposition, doit secouer bien rudement.

Le sire de Roquebrune, en proie aux plus violentes perplexités, et de plus d'un tempérament sanguin, avait été saisi d'une attaque d'apoplexie, et le mal était si grave, qu'il ne pouvait en revenir. Le père Ambroise fit diligence pour lui administrer l'extrême-onction; mais le baron reçut ses soins sans recouvrer ni la connaissance, ni la parole, et il rendit l'âme avant que tout le monde fût sorti de son château.

Par suite des superstitions qui régnaient alors dans les montagnes, et un peu partout, peu s'en fallut que l'accusation de sorcellerie ne revint sur

l'eau. Les rumeurs populaires disaient que c'était bien étonnant que le sire de Roquebrune eût été frappé de mort au moment même où il s'apprêtait à condamner un sorcier. Le diable, disait-on, avait voulu montrer sa puissance en s'immolant un tel ennemi. Et Pierre, ajoutait-on, devait aussi trembler dans sa peau ; car c'était lui, après tout, qui s'était renié lui-même.

Les funérailles du sire de Roquebrune se firent trois jours après sa mort. Il laissait après lui peu de regrets. Homme sensuel, il avait passé sa vie dans les violents exercices de la chasse ou dans des entreprises batailleuses, si fréquentes alors parmi les comtes féodaux. Il n'était point de seigneur qu'il n'eût lésé par quelque endroit, pas d'homme d'église qu'il n'eût cherché à dépouiller, pas de serf qu'il n'eût foulé aux pieds.

Aussi ses obsèques, d'ailleurs pompeuses pour la contrée, offrirent-elles plus de visages indifférents qu'empreints d'une véritable tristesse.

— Notre baron est mort, disait un de ses serfs ; c'est malheureux ; car un autre aussi superbe que lui va le remplacer sur-le-champ, et nous nous apercevrons à peine du changement de maître.

Cette réflexion était l'écho de la pensée de tout le village de Roquebrune. Le mort laissait un jeune fils qui était élevé, depuis la mort de sa mère, dans des habitudes fanfaronnes et superbes. Mais il n'était pas d'âge à s'occuper de l'administration de ses biens. Toutefois, le jeune baron paraissait disposé à suivre les exemples paternels. Il était exigeant, despote, et même méchant. Il fallait qu'on lui obéît sur l'heure, quand il voulait quelque chose. Un jour il avait fendu la tête d'un de ses bergers, parce qu'il ne lui apportait pas tout de suite un nid d'hirondelles placé sur la cime d'un rocher élevé.

— Nous allons être heureux pendant quelque temps, disait l'un ; nous n'aurons affaire qu'au régisseur.

— Oui, comptez-y, répondait l'autre ; les régisseurs sont pires que les maîtres, et nous ne sommes pas au bout de nos peines. Est-ce que tu ne te souviens pas de tout ce qu'on disait sur le compte de ce Désortiaux, si vilain, si méchant et si dur pour le pauvre monde ?

— Si, parbleu ! je m'en souviens. C'était un monstre que ce régisseur-là. On aurait dit que

tous ses efforts ne tendaient qu'à se faire haïr au profit du baron défunt qu'on va coucher dans la tombe, dont il ne sortira qu'au jour du jugement dernier.

Ainsi raisonnaient ces pauvres gens, qui ne voyaient dans la mort de leur maître qu'un changement de tyrannie, et pour eux une chaîne continue.

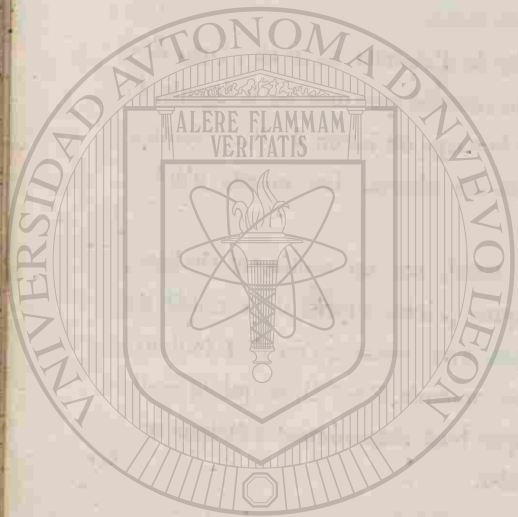
Les obsèques du sire de Roquebrune se firent avec un grand concours de peuple. C'était le dimanche : on avait laissé le travail des champs pour le reprendre le lundi. Tous les paysans, vêtus de leurs vestes de laine noire, leur grand chapeau à la main, suivaient le corps, qui était porté par quatre vigoureux montagnards. Le cortège funèbre s'avancait par deux files, et au milieu des deux files, s'avançaient les seigneurs qu'on avait vus, quelques jours auparavant, dans la salle d'audience du château de Roquebrune, le comte de Carlat, les sires d'Arpajon, de Faverolles, de Magnac, de Fournols, de Malompise et quelques autres.

L'Eglise ne manqua pas de figurer dans cette cérémonie où le premier plan lui appartenait de

droit. Le chapelain du château, assisté de plusieurs religieux, au nombre desquels était le père Ambroise, rendit les derniers devoirs à l'homme naguère si arrogant qu'un coup de foudre avait précipité dans la fosse.

La cérémonie de l'absoute terminée, l'eau bénite jetée sur le cercueil par tous les assistants, la terre recouvrit le corps du baron de Roquebrune, et l'on se retira en silence. Les chants d'église avaient cessé.

Gerbert, lui aussi, par un sentiment chrétien, vint faire quelques prières auprès du cercueil du défunt. Il pensait avec raison qu'on doit toujours pardonner à ses ennemis. C'est Dieu qui le veut. Il veut aussi que tout ressentiment s'éteigne auprès d'une tombe.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

X.

LA SÉPARATION.

La mort du sire de Roquebrune, ses obsèques, avaient préoccupé tous les esprits, de telle sorte qu'on n'avait pu s'occuper de l'entrée du petit Gerbert au monastère de Saint-Gérauld. Gerbert n'en avait pas parlé à ses parents, de crainte de les affliger par avance; mais il pensait constamment à ce grand bonheur qui lui arrivait. Le père Ambroise, le premier protecteur de Gerbert, celui qui avait appelé sur lui les faveurs de Mgr l'évêque de Saint-Flour, y pensait aussi de son côté, et se pro-

posait bien de l'emmener avec lui après la cérémonie des funérailles.

Les serfs et les seigneurs s'écoulèrent peu à peu, et le religieux restait à peu près seul en prière dans la chapelle du château de Roquebrune. Le petit Gerbert était agenouillé dans l'ombre, sous les arceaux gothiques. Le père Ambroise le reconnut, et vint à lui en lui adressant la parole avec cette discrétion respectueuse que commande le lieu saint.

— Si vous voulez, Gerbert, lui dit-il, vous ferez votre entrée aujourd'hui même à Saint-Gérauld. Tout est disposé pour vous recevoir, et vous profiterez de ma mule.

A ce nom de Saint-Gérauld, l'enfant fit un bond de joie, et remercia le bon religieux avec effusion. Mais un nuage de tristesse parut bientôt sur son front, et le père Ambroise, s'en apercevant :

— Est-ce que vous seriez fâché à présent, mon ami, lui dit-il, d'entrer avec nous au monastère ? Il est encore temps de renoncer à cette faveur.

— Y renoncer ? Non, non, mon père, répondit Gerbert avec vivacité ; ce que j'ai désiré avec tant d'ardeur, je ne pourrais y renoncer volontaire-

ment. C'est une auguste profession que celle de religieux, quand je serai en âge toutefois de prononcer des vœux. Mais s'il faut vous l'avouer, mon père, en ce moment c'est la pensée de ma mère désolée qui m'occupait l'esprit.

— Vous ne lui avez donc pas parlé des bontés de Mgr l'évêque de Saint-Flour pour vous ? dit le père Ambroise.

— Non, mon père, pas encore, reprit l'enfant ; j'attendais toujours une occasion favorable.

— Mais elle se présente aujourd'hui ; car nous allons partir tout de suite pour Saint-Gérauld.

— Tout de suite, mon père ? mais j'ai besoin d'un petit trousseau à mon usage.

— C'est vrai ; mais on pourvoira à tout cela, croyez-moi. Il faut aller faire vos adieux à votre père et à votre mère. Allez, mon enfant, je vous rejoins tout à l'heure.

— J'y vais, mon père.

Et Gerbert partit comme un éclair et vint tomber dans les bras de son père, occupé à raccommoder une charrue, et qui prenait ses mesures pour que le soc fonctionnât avec aisance dans les terrains

pierreux, où le roc se rencontre souvent, comme un écueil dans la mer.

Bernard leva la tête, et, apercevant son enfant qui sautait de joie autour de lui :

— Qu'as-tu donc, petit ? lui dit-il ; tu me fais l'effet d'être bien content aujourd'hui.

— Et je le suis réellement, répondit Gerbert ; car, voyez-vous, père, je viens vous demander votre consentement pour entrer au couvent de Saint-Gérauld, aujourd'hui même.

— Ah ! c'est pour aujourd'hui, à ce qu'il paraît, repartit Bernard comme un homme au fait de l'affaire. Notre maître, le sire d'Arpajon, m'avait bien dit que cela ne pouvait beaucoup tarder, vu les bonnes dispositions de Mgr l'évêque de Saint-Flour....

— Oui, père, c'est une chose arrangée, dit Gerbert, et notre bon père Ambroise, qui m'a ramené sur sa mule, depuis le château de Roquebrune, veut bien avoir la bonté de venir me prendre pour me conduire à son couvent et m'y présenter aux dignitaires, si toutefois vous n'y mettez pas d'empêchement, mon père.

— Oh ! je n'en mettrai pas, sois tranquille,

cher petit ; je me suis fait une raison, vois-tu ; je me suis dit : Les mains délicates et tendres de notre enfant ne pourront jamais manier la charrue comme il convient ; il veut être savant, étudier dans les livres.... C'est le bon Dieu qui veut cela ; que sa volonté soit faite, je m'y résigne de tout mon cœur. Mais ta mère, comment va-t-elle prendre la chose ? Je ne saurai comment lui annoncer que....

— Ma mère, dit Gerbert, c'est moi qui vais la prier de me donner sa bénédiction, et de me laisser aller aux études du couvent. J'entends son pas auprès de notre chaumière.

— A la bonne heure ! reprit Bernard ; j'aime mieux que tu te charges de la commission. Tu t'en acquitteras mieux que moi ; tu lui parleras de manière à la persuader.

— Cela me coûte pourtant ; je suis embarrassé, dit Gerbert en regardant avec inquiétude du côté de la porte.

La porte s'ouvrit en effet, et Marguerite entra portant un fagot d'épines sur la tête, et suivie de plusieurs petits agneaux qui bêlaient comme pour lui demander à manger.

— Ah ! voilà ma bonne mère, s'écria Gerbert en se précipitant dans les bras de la paysanne.

— Oui, me voilà, répondit Marguerite avec un air soucieux. Ah ça ! qu'est-ce que je me suis laissé dire tout à l'heure ? Oh ! non, ce n'est pas.... tu ne voudrais pas nous quitter, n'est-ce pas, mon petit Gerbert ?... Oui, le père Ambroise passait presque auprès de nous, il nous a dit bonjour, et moi je lui ai fait une profonde révérence. Pour lors, Madelon del Gaba, qui était avec moi pour ramasser du bois le long des clôtures, m'a dit comme ça : « Marguerite, vous pouvez bien sauver ce bon religieux ; car c'est lui qui va emmener votre petit Gerbert au moutier d'Aurillac.... » Eh bien ! tu ne dis rien, mon enfant, tu restes là les yeux fichés en terre !

— Pardonnez-moi, mère, c'est que tout cela est vrai.... Je ne voulais vous en parler qu'au dernier moment, en vous demandant votre permission, et en vous priant de me bénir.

— Comment vrai ! Mais non.... ce n'est pas possible ! Tu n'aurais jamais consenti à te séparer de nous qui t'aimons tant, qui avons tant soin de toi, qui te faisons cuire les truffes les plus farineuses

pour te régaler. N'est-ce pas, mon petit Gerbert, que tu ne consens pas à cet arrangement et que c'est un conte de Madelon ?

— Non, mère, ce n'est pas un conte, reprit lentement Gerbert. Mgr l'évêque de Saint-Flour a bien voulu me faire admettre au monastère d'Aurillac, et je lui rends grâce de cette faveur, qui me comble de joie.

— Qui te comble de joie ! Ah ! Gerbert, ce n'est pas bien ce que tu dis là ! dit Marguerite les larmes aux yeux et en sanglotant ; puis, se tournant vers son mari qui continuait à travailler. Mais, parle-lui donc, toi, Bernard, lui dit-elle ; parle-lui, à cet enfant qui n'aime plus ses parents.

— Moi ! je n'aime plus mes parents ! s'écria Gerbert. Ah ! mère, c'est un reproche que je ne mérite pas ! Je veux entrer au couvent, non pas pour y passer ma vie loin de vous, mais pour y étudier selon mes goûts. Mais soyez-en bien sûre, mère, sans votre permission, je n'y entrerai jamais. Un acte de désobéissance, au début de la carrière, me pèserait toute la vie. Je viens vous demander votre consentement. Si vous ne me le donnez pas, tout

est dit; il n'en sera plus question d'ici à ce que je meure.

Marguerite fondait en larmes, elle suffoquait et ne pouvait articuler une seule parole. Alors Bernard, qui était homme de sens, lui dit :

— Femme, il faut que nous nous fassions une raison. Cet enfant, qui a toute notre tendresse et qui la mérite bien, je le pense, nous demande notre consentement pour entrer dans un monastère. Il nous le demanderait de même pour se marier, s'il était en âge. Que peut-il faire de mieux ?

— Mais si jeune ! reprit Marguerite.

— C'est vrai, répondit Bernard, notre enfant est encore bien jeune. Mais il paraît que l'âge ne fait rien à la chose. Mais raisonnons un peu, femme : en serait-il plus avancé quand il garderait nos chèvres quelques années de plus ? J'ai entendu dire que les jeunes années sont les meilleures pour les études auxquelles il veut se livrer. Ce serait donc un bon temps perdu. D'ailleurs Mgr l'évêque de Saint-Flour....

— Oui, interrompit brusquement Marguerite ;

mais Mgr l'évêque n'est pas sa mère, et c'est bien différent.

— Mgr l'évêque de Saint-Flour, reprit très-gravement Bernard, est un homme bien savant dans les choses de la vie; il sait que les petits des oiseaux du ciel quittent le nid dès que la plume leur est venue. Il en est de même des enfants. Chacun va où Dieu l'appelle. Notre enfant se sent appelé au cloître. Ce n'est pas un lieu de divertissements et de plaisirs que le cloître. Il faut donc qu'il s'y trouve un attrait irrésistible qui l'entraîne. Ne nous opposons point à la volonté de Dieu, qui a toujours été si bon pour nous, qui enfin nous a donné cet enfant, que nous devons lui rendre avec plaisir, et qui est peut-être destiné à faire le bonheur de nos vieux jours.

Ces paroles calmèrent la douleur de la pieuse mère et la rappelèrent à des sentiments raisonnables. Elle leva son visage que couvraient ses cheveux épars, tout trempés de ses larmes, et regardant avec tendresse et tour à tour son mari et son enfant :

— Tu as raison, Bernard, dit-elle d'une voix solennelle, c'est un sacrifice que je dois faire à l'a-

venir de notre cher petit. Si je ne le faisais pas de bonne grâce, j'aurais tout contre moi : Mgr l'évêque de Saint-Flour, Mgr et maître le sire d'Arpajon, le révérend père Ambroise, et de plus que tout cela le bon Dieu, qui manifeste ici clairement sa volonté ! Va, mon cher enfant, ajouta-t-elle en passant ses bras autour du cou de Gerbert, va, je ne résiste plus, suis ta destinée; je me résigne, sois heureux selon tes désirs.

— Mère, dit Gerbert en rendant à Marguerite ses caresses, Dieu m'est témoin que j'ai toujours pour mes parents les sentiments d'un bon fils. Je les conserverai, si le ciel exauce tous mes vœux. Peut-être l'occasion de le prouver se présentera, et vous verrez que je ne la fuirai pas.

— Maintenant, dit Bernard, femme, fais un paquet de ses hardes, afin de ne pas faire attendre le père Ambroise, quand il va venir.

Marguerite réunit toutes les pièces du trousseau de son enfant. Tandis qu'elle possédait à cette besogne, de nouvelles larmes lui roulaient dans les yeux comme si elle eût enseveli un mort. Il lui semblait qu'elle ne reverrait plus son petit Gerbert parce qu'il allait franchir les barrières du cloître.

Quant à celui-ci, plein de l'idée qu'il allait entrer à l'abbaye de Saint-Gérauld, il s'apprêtait par avance à vivre au milieu d'un nouveau monde, et sa gravité ressemblait à de la tristesse.

Il embrassait sa mère avec une tendresse filiale, et la pria de compter sur sa reconnaissance et sur sa tendresse. Rien n'était oublié dans les adieux qu'il faisait à la maison paternelle : la vache et la génisse de l'étable, le chien du foyer, les chèvres qu'il gardait chaque jour, tout était l'objet de ses solitudes.

Une de ses chèvres nommée Jeannette, celle-là que nous l'avons déjà vu faire venir à sa parole, paraissait, le cou penché, l'air triste et ennuyé, avoir l'intelligence de sa situation. Gerbert ne lui avait pas encore parlé, qu'elle savait déjà de quoi il s'agissait. Aussi se tenait-elle assez tranquille, contre ses habitudes remuantes. Gerbert, d'abord d'un air distrait, lui passait les doigts dans les longues soies de son pelage et en la caressant comme une ancienne compagne.

Il entourait son cou de ses deux bras et lui disait mille choses tendres.

— Bonne Jeannette, disait-il, je ne serai plus là

pour te mener à tes pâturages favoris. Je vais m'éloigner pour un temps de ces lieux qui m'ont vu naître. Mais, bonne Jeannette, ma mère me remplacera; elle te donnera de bonne racines, bien succulentes, et te mènera souvent promener sur les rochers. Adieu, Jeannette, adieu. Je vais chercher à Saint-Gérauld la science dont j'ai soif, et que je ne saurais trouver ici. Adieu, Jeannette; je reviendrai.

Et, en disant ces paroles, il la caressait d'une manière enfantine. Sur ces entrefaites, les pas d'une mule se firent entendre dans la cour. C'était le père Ambroise qui revenait prendre Gerbert pour le conduire à Saint-Gérauld.

Gerbert, à la voix du bon religieux, tressaille et semble se réveiller d'un long sommeil. Il se lève, renouvelle ses adieux à ses parents, et monte en croupe auprès du père Ambroise.

La mule docile prend la douce allure de l'amble et se met en route pour le couvent. A sa marche assurée, on croirait qu'elle connaît le chemin. Elle le connaît en effet; car l'écurie est pour elle un appât qui se fait sentir de loin, et ses joyeux hennissements témoignent de ses dispositions à l'égard

du sainfoin et de la luzerne qui l'attendent à son retour.

Mais, pour arriver au couvent de Saint-Gérauld, il fallait traverser une forêt épaisse de marronniers qui garnissait le flanc d'une montagne. Cet endroit était mal famé. Dans ces temps, où les seigneurs féodaux se faisaient un jeu de piller et de détrousser les voyageurs, on faisait très-bien d'éviter de passer le soir à travers une forêt sur laquelle on débitait mille fables plus ou moins puériles.

Tout à coup la mule, dressant les oreilles, s'arrête et semble donner l'éveil à ses cavaliers. Elle a entendu dans le lointain des pas de chevaux qui se rapprochent, et ces pas sont précipités; on croirait qu'on est à la poursuite de quelqu'un. Le père Ambroise s'arrête, ou plutôt arrête sa monture. Il écoute, et bientôt paraît à ses yeux un chevalier hautain qui lui barre le chemin avec sa lance.

Gerbert, se tenant derrière lui sur la mule, s' imagine que la fin de cette scène ne peut qu'être tragique; mais, quoi qu'il en soit, son cœur est insensible à la frayeur. C'est lui qui souffle à son

compagnon ces paroles que la situation lui suggérerait :

— Le sire d'Arpajon est à peu de distance d'ici ; il est suivi de ses gens, et, armé de pied en cap, vaillant comme il l'est, il saura bien châtier les chevaliers félons qui pourraient vouloir nous dépouiller.

Ce peu de mots rendit au vénérable religieux toute sa présence d'esprit.

— Qui que vous soyez, dit une voix fortement timbrée, retirez-vous, si vous ne voulez tout à l'heure avoir affaire au vaillant sire d'Arpajon, qui va me rejoindre, et qui...

Le père Ambroise n'eut pas besoin de finir sa phrase : le chevalier pillard, au seul nom d'Arpajon, bien connu et redouté dans tout le canton, s'arrêta, tourna bride, et, piquant des deux, s'enfonça dans les replis ombreux de la montagne.

— Nous devons notre salut à un mensonge, dit le religieux ; j'aurais préféré ne pas mentir ; car c'est toujours un péché, il est vrai, mais il doit y avoir ici des circonstances atténuantes...

— Oui, mon père, répondit Gerbert, et ces circonstances atténuantes sont de la plus grande

gravité ; car il y allait pour vous, comme pour moi-même, non-seulement de tout ce que nous avons avec nous en ce moment, mais il y allait même de notre vie, si nous avions pu faire mine de faire quelque ombre de résistance. C'est la surprise, c'est le danger qui m'a fait recourir à cette méchante ruse de guerre, qui, du reste, vous le voyez, nous a parfaitement réussi. C'est un mensonge, en effet ; mais le ciel nous le pardonnera....

— Nous arrivons dans le port ; voilà l'abbaye, reprit le moine avec un geste de satisfaction ; là, du moins, nous n'aurons rien à redouter des voleurs qui infestent les chemins.

Les hauts clochers et les murs fortifiés de l'abbaye de Saint-Gérauld se dressaient alors devant eux, et le son des cloches était pour eux un gage de sécurité.

Cette abbaye, qui suivait la règle de Saint-Benoît, avait été fondée, vers la fin du ix^e siècle, par un comte d'Aurillac, qu'on avait surnommé le Père des Pauvres, et, sous le nom de son pieux fondateur, elle s'était acquise une grande réputation dans le Midi.

C'était pour le pays une très-belle construction ;

l'église surtout était d'un aspect imposant. Un grand nombre de fenêtres cintrées, étroites, élevées, l'éclairaient, mais y laissaient tomber d'en haut une lumière douteuse qui répandait dans le lieu saint cette religieuse obscurité qu'on demanda plus tard aux vitraux de couleur.

Ce n'était pas la première fois que Gerbert voyait cette fameuse abbaye de Saint-Gérauld : il était venu souvent à Aurillac avec sa mère Marguerite ; mais il ne lui avait jamais été donné de pénétrer dans l'intérieur du monastère. D'ailleurs, vue le soir à la lueur du crépuscule, l'abbaye le touchait plus vivement et faisait sur lui une impression qu'on ne saurait définir.

Lorsqu'avec la mule du père Ambroise, dont les pas retentissants réveillaient les antiques échos du monastère, il franchit les voûtes élevées de ce lieu d'études et de prières, il se figura faire son entrée dans le paradis, où les anges, groupés autour de Dieu, célèbrent sans cesse ses louanges.

XI.

L'ÉCOLE DU MONASTÈRE.

Gerbert, accoutumé à l'aspect misérable des chétives habitations de son village, contemplant avec plus d'admiration que d'étonnement ces immenses constructions, ces vastes et larges corridors qui sillonnaient l'intérieur du cloître. Le religieux lui fit visiter, après avoir mis pied à terre, les principaux endroits du couvent, le réfectoire, les salles où se réunissaient les frères pour leurs diverses occupations.

— Allons à l'église, dit l'enfant, pressé de rendre à Dieu l'hommage que lui doit toute créature.

l'église surtout était d'un aspect imposant. Un grand nombre de fenêtres cintrées, étroites, élevées, l'éclairaient, mais y laissaient tomber d'en haut une lumière douteuse qui répandait dans le lieu saint cette religieuse obscurité qu'on demanda plus tard aux vitraux de couleur.

Ce n'était pas la première fois que Gerbert voyait cette fameuse abbaye de Saint-Gérauld : il était venu souvent à Aurillac avec sa mère Marguerite ; mais il ne lui avait jamais été donné de pénétrer dans l'intérieur du monastère. D'ailleurs, vue le soir à la lueur du crépuscule, l'abbaye le touchait plus vivement et faisait sur lui une impression qu'on ne saurait définir.

Lorsqu'avec la mule du père Ambroise, dont les pas retentissants réveillaient les antiques échos du monastère, il franchit les voûtes élevées de ce lieu d'études et de prières, il se figura faire son entrée dans le paradis, où les anges, groupés autour de Dieu, célèbrent sans cesse ses louanges.

XI.

L'ÉCOLE DU MONASTÈRE.

Gerbert, accoutumé à l'aspect misérable des chétives habitations de son village, contemplant avec plus d'admiration que d'étonnement ces immenses constructions, ces vastes et larges corridors qui sillonnaient l'intérieur du cloître. Le religieux lui fit visiter, après avoir mis pied à terre, les principaux endroits du couvent, le réfectoire, les salles où se réunissaient les frères pour leurs diverses occupations.

— Allons à l'église, dit l'enfant, pressé de rendre à Dieu l'hommage que lui doit toute créature.

— Je le veux bien, répondit le père Ambroise, à qui plaisait cette impatience toute pieuse.

Aussitôt entré dans la belle basilique, Gerbert se prosterna et fit en silence sa prière.

Cette abbaye de Saint-Gérauld était un rare monument entre tous ceux qui précédèrent l'âge des cathédrales gothiques. Elle était peut-être moins remarquable par l'élégance des proportions ou la richesse des ornements que par l'austérité de ses formes simples et la grandeur de ses immenses dimensions.

Selon l'usage des temples chrétiens, elle était bâtie de l'occident à l'orient. Son portail, ses tours lui formaient un digne accompagnement. Dans l'intérieur, c'était une suite d'arcades légères supportées par des pilastres. On y voyait des statues d'apôtres, qui semblaient des gardes préposés à la défense du sanctuaire. Dans le tympan du portail dominait une figure majestueuse, assise, tenant un livre de la main gauche, et de la droite bénissant les fidèles. À ses côtés étaient représentées les figures symboliques des quatre évangélistes, et quatre anges, portés sur des nuages, embrassant et comme supportant le médaillon ovale dans lequel

le trône du Christ était enfermé. La première archivolte qui couronnait le bas-relief se composait d'une suite de petits cintres. Sous le cintre du milieu était le Père éternel ; sous les autres, des anges en adoration. Deux autres archivoltes concentriques à la précédente présentaient, la première des feuillages, et la seconde des médaillons d'où sortaient des têtes toutes variées d'expression.

De nombreuses peintures, ouvrage de religieux qui avaient deviné toute la sublimité de l'art chrétien, décoraient les murs de l'édifice sacré. Les colonnes de l'église étaient ornées de chapiteaux romans qui prouvaient bien toute l'habileté et toute la variété des sculptures de cet âge.

On voyait dans le chœur un grand nombre de stalles pour les religieux, toutes d'un travail remarquable, ainsi que la belle peinture qui remplissait l'abside. Elle représentait la figure du Christ portée sur des nuages, une main levée, l'autre posée sur l'Apocalypse fermé des sept sceaux. À ses pieds reposait l'Agneau sans tache. Cette composition gigantesque était accompagnée des figures ailées de l'homme, du lion, de l'aigle et du

bœuf. Toute cette peinture se détachait sur un fond d'or orné de losanges en forme de mosaïque.

Toutes ces choses s'expliquaient d'elles-mêmes à une intelligence aussi développée que celle du petit Gerbert.

Il en était autrement des tombeaux qui se montraient çà et là dans l'immense basilique. On y voyait les tombes d'un grand nombre de supérieurs de l'abbaye, entre autres celle de son pieux fondateur, qu'on avait représenté distribuant du pain aux pauvres pressés autour de lui. Son front calme inspirait la confiance à ces malheureux, qui le bénissaient, et ses mains semblaient leur faire signe d'approcher et de n'être pas honteux de leur misère, noble héritage du Christ.

— Et cette tombe-là, dit Gerbert, où l'on voit un trophée d'armes qui surmonte une armure brisée, qui renferme-t-elle ?

— Gerbert, répondit le père Ambroise, c'est la tombe d'un puissant prince, le fidèle Bernard, qui avait été aussi comte de Bourges avant de l'être d'Auvergne. Le roi Louis le Bègue lui confia la garde de Louis, son fils. Il perdit la vie dans un combat contre Gozon, roi d'Arles. C'était un homme

connu par sa valeur et par sa fidélité à tenir sa parole. Cette autre tombe, sur laquelle se montrent tous les attributs de la piété, est celle de Guillaume dit le Pieux. Il régna sur la première Aquitaine, qui comprenait l'Auvergne. Il s'intitulait pieusement *duc d'Aquitaine par la grâce de Dieu*. Il fut aussi comte de Bourges et marquis de Nevers. Ce bon prince mourut sans enfants. Voici le tombeau de son successeur, Acfred I^{er}, qui avait épousé Adatrée, sœur de Guillaume. Cet Acfred prit le titre de duc de la première Aquitaine, à laquelle était joint le Berry. Les deux fils d'Acfred I^{er} lui succédèrent tour à tour. Leurs tombes sont à côté l'une de l'autre. La première est celle d'Acfred II, dont le règne ne dura qu'une année; la seconde est celle de Raymond, prince modeste, que j'ai connu; il ne prit que le titre de comte d'Auvergne, que ses descendants ont conservé jusqu'à ce moment, et que, j'aime à l'espérer, ils conserveront encore longtemps.

Après cette petite digression historique, qui intéressait vivement Gerbert, le vénérable religieux lui dit :

— Une autre fois nous verrons la suite instruc-

tive de ces tombeaux; mais maintenant, mon enfant, il est temps que je vous installe auprès de vos jeunes camarades.

Le père Ambroise conduisit le jeune Gerbert dans une grande pièce, dont tous les meubles annonçaient une salle d'études. On y voyait des tableaux noirs couverts de figures mal dessinées avec de la craie. Quelques tables avec des encriers et des plumes, et plusieurs bancs de chêne, complétaient l'ameublement très-simple de cette pièce, où quelques jeunes gens en récréation se livraient diversement, loin de l'œil du maître, à la pétulance de leur âge.

C'étaient généralement des enfants de noble race, ou, comme on dit aujourd'hui, de bonne famille, qu'on envoyait étudier dans les écoles du monastère. Saint-Gérauld jouissait à cet égard d'une réputation si étendue, qu'il y venait de fort loin des jeunes gens destinés aux études. Tous étaient plus âgés et plus grands que Gerbert, dont on leur avait fait connaître l'origine obscure. Ils le regardaient du haut de la tête; ce qui choqua tout d'abord le petit chevrier, qui n'avait pas besoin qu'on lui fit sentir l'infériorité de sa naissance, et

qui se proposait bien de rendre dédain pour dédain à ceux qui le mériteraient.

Tant que le père Ambroise fut là, sa présence contint dans les bornes du respect ces jeunes éventés, qui ne demandaient qu'à s'égayer aux dépens du nouveau venu. Le père Ambroise, après avoir montré à Gerbert tout ce qui pouvait être à son usage, après lui avoir expliqué les règles pédagogiques établies dans l'école, sortit en l'emmenant avec lui pour le présenter à l'abbé du monastère, auquel il avait déjà parlé de lui.

A peine étaient-ils sortis de la salle, qu'un sourire éclata sur toute la ligne avec force quolibets de toutes les façons.

— Ah! c'est celui-là qu'on nous prône, qu'on nous propose chaque jour depuis quelque temps pour modèle! s'écriait avec exaltation un jeune homme nommé Guillaume, très-richement vêtu, et qui se rattachait à la personne du comte d'Auvergne; mais c'est se moquer de nous que de nous mettre en parallèle avec un pareil avorton!

— On dit qu'il gardait les chèvres, disait Robert de Provence; eh bien! franchement je ne le crois propre qu'à cela.

— Avec sa mine sévère et refrignée, reprenait Guillaume, il me fait l'effet d'un vilain petit vieux de soixante ans. C'est malheureux tout de même, avec les bonnes protections qu'il paraît avoir.

— Ah! le voilà qui revient, reprit Robert; vous allez voir, nous allons bien nous amuser! Voulez-vous?

— Moi, dit Guillaume avec une mine dédaigneuse, moi, je ne m'amuse pas du tout avec ces espèces-là! Fi donc!

— Messires, dit très-librement Gerbert, on me fait l'honneur de m'admettre à votre école; j'en suis très-flatté, vous n'en doutez pas; mais je ferai en sorte, en toute occasion, que vous n'ayez pas à rougir de votre nouveau camarade.

— Notre nouveau camarade! murmura Guillaume; le petit est modeste! il se place tout d'un bond sur la même ligne que nous! L'entendez-vous, vous autres?

— Mais ce n'est pas mal cela! dit Robert en ricanant. Voyons, jouons à la baguette cachée. Voyons, l'ancien, vous savez.... Tu sais sans doute ce que c'est que le jeu de la baguette cachée? On

connaît ça dans les montagnes. Tu as pu l'apprendre en faisant paître tes chèvres.

— Messeigneurs, reprit Gerbert avec une imposante gravité, quand Mgr l'évêque de Saint-Flour, le sire d'Arpajon, le comte de Carlat ou même le comte d'Auvergne me font l'honneur de m'adresser la parole, ils le font avec une politesse qui les honore. Vous allez peut-être me trouver trop exigeant, mais je demande avec instance qu'il vous plaise de faire de même.

— Des conditions! nous ne les acceptons pas! dit brutalement le fougueux Robert de Provence.

— Pardonnez-moi, messire, vous les accepterez, reprit froidement Gerbert, et j'ai d'excellentes raisons pour le croire.

— Lesquelles donc? dirent-ils tous avec un air de défi.

— C'est que, répartit Gerbert, je vous crois l'âme noble et généreuse comme il convient à tout bon gentilhomme, et que, pour satisfaire une envie déplacée de plaisanterie, vous ne voudriez pas avoir à vous reprocher d'avoir bouleversé la carrière d'un petit être chétif comme vous me voyez. Voilà mes raisons.

— Il a du bon, notre nouveau.... camarade, dit Guillaume avec un gros rire. Voyons, après....

— Je suis beaucoup en retard pour mes études, puisque je ne les ai pas encore commencées, continua Gerbert avec le même sang-froid; vous ne trouverez donc pas étonnant que j'étudie à ma manière, et j'exige de vous, c'est-à-dire je vous prie de me laisser libre de mes actions, et de ne pas vous formaliser en quoi que ce soit, quand je ne prendrai pas part à vos jeux.

— Voilà ce qui s'appelle s'expliquer nettement ! dit Guillaume; cela me plaît; je n'aime pas les détours, et je saurai que le sir Gerbert ne veut pas qu'on joue avec lui.

— Je ne suis ni sire, ni baron, je le sais, reprit Gerbert; je suis vilain, tout ce qu'il y a de plus vilain, grâce à Dieu; mais si je n'ai pas à m'en flatter, je n'ai pas non plus à en rougir. Je suis Gerbert, et j'espère bien porter ce nom avec honneur.

— Voyez-vous ça ! reprit Guillaume; son petit orgueil relève la crête. Ce sont de nobles instincts !

— Brisons là, messeigneurs, ajouta Gerbert; vous ne paraissez pas disposés à entendre raison

en ce moment. J'attendrai une heure plus favorable.

L'arrivée du chef de l'école, qu'on appelait alors l'écolâtre, mit fin à cette conversation aigre-douce, et rétablit le silence dans la salle d'étude. Tous ces jeunes gens étaient fort ignorants et paresseux. Ils savaient à peine lire dans les parchemins, malgré les peines infinies que se donnait l'écolâtre.

Celui-ci, du premier coup, vit que son nouvel élève, pour n'avoir pas reçu les premiers principes sur les bancs de l'école, n'en était pas moins fort avancé dans la grammaire et dans toutes les sciences du calcul. Il reconnut tout d'abord que cet enfant devait faire la gloire de l'école de Saint-Gérauld, et dès lors, par amour-propre, par esprit de corps, il lui donna tous ses soins avec une tendre sollicitude.

Cet écolâtre, religieux lui-même, se nommait frère Benoît.

Frère Benoît, lié intimement avec le révérend père Ambroise, n'avait pas eu de peine à partager sa sympathie pour son nouvel écolier. Il lui donnait, outre les leçons orales, tous les livres qui pouvaient compléter son enseignement: et tous ces

livres, le petit Gerbert les dévorait avec une ardeur sans égale. Aussi l'écolâtre aimait-il son élève comme son propre fils, et le proposait pour modèle de science et d'application à tous les ignorants paresseux qui fréquentaient son école.

Cette prédilection, jointe à l'isolement volontaire de Gerbert et à ses rapides succès, déclina de nouveau contre lui les mauvaises passions qui déjà une fois avaient voulu le travestir en magicien et en sorcier. Cet orage s'amassa peu à peu sur sa tête, et bientôt le nuage, chargé de fluide, allait crever, non pas à la honte de l'accusé, comme on le verra plus loin.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



Mégarde et C^e

1^{re} année Ch. XII.

Ne dirait-on pas que tu veux devenir cardinal ou pape.

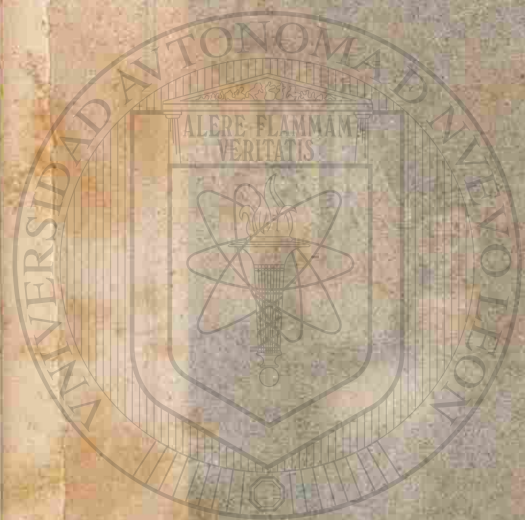


JANU

ÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

XII.

RETOUR MOMENTANÉ AU TOIT PATERNEL.

Il y avait environ huit mois que le petit Gerbert, placé sous la discipline scolastique de frère Benoît, se livrait avec une ardeur infatigable à toutes les études de ce temps. L'écolâtre était enchanté de son élève. Les sciences exactes étaient ce qui souriait le plus à sa haute intelligence. Sans maître, et presque par la seule force de son génie, il devinait presque toutes nos sciences. Tour à tour mathématicien, astronome, mécanicien, physicien,

il s'occupait toujours de choses ayant un but utile; il allait en éclaireur dans les champs à peu près incultes alors de la science humaine.

Les résultats de ses travaux pouvaient en effet donner lieu aux fables les plus absurdes.

Ainsi cet enfant si petit, si délicat, que nous avons vu naguère veiller à la garde de ses chèvres capricieuses, arrivait peu à peu à devenir la personification scientifique de son époque. Même il la précédait de plusieurs siècles. Il ouvrait la voie pour une foule de découvertes; il avait à cœur, comme il le disait souvent, de bien employer le temps qu'il consacrait à ses études, et, il faut le dire, le pauvre enfant, toujours les yeux sur les livres, donnait de studieux exemples à ses compagnons fainéants et joueurs.

Mais ces jeunes gentilshommes, comme ils avaient soin de le faire remarquer, étaient riches et n'avaient pas besoin de s'inquiéter de l'avenir, tandis que lui était pauvre et ne recevait que comme une sorte d'aumône le bienfait de la science.

Le père Ambroise était heureux d'avoir fait cette précieuse trouvaille dans les bois du Cantal, où l'on trouve d'ordinaire si peu de dispositions

pour les études littéraires. Son amour-propre était flatté d'avoir pu, par un tel choix, contribuer à la gloire de son monastère.

Gerbert vit tout à coup ses travaux suspendus par un de ces événements qui planent sur nos têtes à tous, et qui semblent de sérieux avertissements du ciel. Un songe vint l'avertir que sa bonne mère Marguerite était à toute extrémité sur son lit de douleur, et n'attendait plus que le moment de rendre son âme à Dieu. Il avait vu son père Bernard en proie au chagrin le plus poignant, retiré dans un coin de sa pauvre cabane, et demandant à Dieu la guérison de la malade qui était sans voix et sans connaissance. Les circonstances funèbres de ce songe avaient fait une forte et douloureuse impression sur l'esprit du studieux enfant. A chaque instant ces images de mort venaient se retracer avec leur triste couleur à son imagination épouvantée. En vain il chassait ces idées importunes, elles revenaient toujours, et toute sa force d'esprit ne pouvait en triompher.

Gerbert était en proie à une vive inquiétude; toutefois, il n'en parlait à personne. A cette époque, personne n'aurait pu le rassurer. On ne savait pas

encore que les songes sont le plus souvent le résultat des pensées et des travaux de l'homme à l'état de veille. Oui; mais on a vu, on voit quelquefois des songes être des pressentiments de quelque malheur, et l'on peut, sans être superstitieux, se livrer à cette croyance.

Quoi qu'il en soit, l'idée de sa mère morte ou mourante avait fait sortir notre studieux enfant de son état habituel de paisible méditation. Sous le poids de ses craintes, il se rendit à l'église du couvent de bonne heure, pour y demander à Dieu le calme dont son âme avait besoin. Sa prière était fervente, mais elle était vague comme sa pensée, puisqu'il ignorait absolument ce qui avait pu se passer dans l'habitation de ses parents.

La vue d'un homme de son village qui abordait, dans une des cours du couvent, le père Ambroise, le ramena tout de suite à l'objet de ses vives préoccupations.

Il s'approche et, usant de la faveur dont il jouissait auprès du vénérable religieux, il aborde aussitôt le sujet qui l'intéresse si vivement.

— Bonjour, maître Girald, lui dit-il; nous apportez-vous des nouvelles d'Arpajon?

— Je ne serais pas ici sans cela, répondit Girald; c'est Bernard qui m'envoie pour vous annoncer que votre mère Marguerite est au plus bas, et qu'il faut faire diligence, si vous voulez la voir encore avant sa mort.

— Hélas! s'écria Gerbert, voilà donc mon rêve de malheur réalisé! Grand Dieu! miséricorde! prenez pitié de votre indigne serviteur. Bon père, dit-il au religieux, je pars à l'instant; vous feriez comme moi.... Les instants sont comptés; ils sont précieux quand il s'agit d'une vie que je dois regarder comme bien précieuse. Je pars donc; vous aurez la bonté d'arranger tout cela avec l'écolâtre, je vous en prie. Au revoir, le plus tôt possible.

Et, sans rien prendre, sans même attendre celui qui vient de lui donner la nouvelle, Gerbert se lance sur le chemin d'Arpajon, parcourant ce trajet avec ses petites jambes, comme s'il eût eu les bottes enchantées dont parlent les contes de fées.

Il courait, il trottait sur la route avec cette vélocité que peut donner l'amour d'un bon fils

pour sa mère. Il filait comme une flèche lancée par un vigoureux archer. Il lui tardait d'arriver. Tous les fils qui ont de bons sentiments comprendront cela facilement.

Arrivé à la porte de la cabane, un battement de cœur le saisit. Il n'ose ni frapper, ni entrer. S'il allait trouver sa mère morte ! Dans sa précipitation, il n'a pas seulement demandé quel était le genre de son mal. Il se reproche cet oubli, pousse la porte et entre en tremblant.

— Mon père, dit-il à Bernard, je vous souhaite le bonjour; que je vous embrasse !

Gerbert suffoquait en pressant son père contre son cœur.

— Et ma bonne mère, ajouta-t-il, comment a-t-elle passé la nuit ?

— Ta pauvre mère, mon enfant ?

Et Bernard, en prononçant ces simples mots, fit un geste de désespoir.

— Dieu est grand ! Il peut la sauver, dit Gerbert vivement.

— Ah ! enfant, Dieu l'a abandonnée, je le crains bien ! Nous n'avons plus qu'à la pleurer.

— Hélas ! hélas ! le mire (1) n'est-il donc pas venu ? dit Gerbert.

— Si, si, je l'ai fait appeler, dit Bernard avec tristesse ; mais comme nous ne sommes pas riches, il ne nous a ordonné que de lui faire boire une tisane qui est bien inutile.

— Comment ! inutile ?

— Oui, puisqu'elle ne passe pas, et que Marguerite, les dents serrées, ne saurait l'avaler.

— Voyons ma mère, puisque le mire l'abandonne ainsi, dit Gerbert avec l'autorité d'un docteur.

— Elle est de l'autre côté, dans la pièce du fond.

Gerbert entre ; la main et le cœur lui battaient en levant le loquet de la porte. Il voit un tableau navrant. Sa mère, sans connaissance, sans mouvement, presque sans pouls, était étendue, froide comme le marbre, sur un lit sans couverture et sans chaleur.

(1) On appelait, à cette époque et longtemps après, mire ou physicien, celui qui avait la prétention de guérir les malades.

L'enfant lui saisit la main avec tendresse.

— Mère, dit-il, me voilà ! C'est moi qui vous soignerai. Je serai le mire, le garde-malade, et, avec l'assistance du bon Dieu, nous obtiendrons peut-être votre guérison.

Et, en parlant ainsi, il recouvrait le lit pour réchauffer les membres glacés de la malade. Il avait soupçonné que la maladie de sa mère n'était qu'une léthargie, et ses connaissances médicales, quoique très-bornées, lui faisaient pressentir que c'était la chaleur qui pouvait ramener la vie. Il commença alors à pratiquer des frictions douces aux pieds, aux mains, aux bras, aux jambes et le long de la colonne vertébrale. Puis il fit plusieurs aspersions d'eau froide sur le visage et sur la poitrine.

— Père, dit-il à Bernard, tâchez de trouver de la farine de moutarde; j'en ferai un cataplasme qui produira, je l'espère, de bons effets. Après les frictions, j'essaierai de cela. La malade me semble un peu mieux, quoiqu'elle ne donne pas encore signe de connaissance. Elle vient de faire un long soupir.... Attendons !

Pendant que Gerbert frictionnait le bas des

jambes, le mire revint, tenant à la main une petite fiole.

— Que vois-je là ? s'écria-t-il ; on me prend ma malade.... C'est un manque de foi.... Il ne faut point avoir de délicatesse pour agir ainsi....

— Auriez-vous guéri ma mère ? répondit l'enfant sans se déconcerter.

— Peut-être, dit le mire ; j'ai un spécifique merveilleux.

— Que vous ne lui administrerez pas ; car vous faites sans doute payer vos drogues au poids de l'or.

— Dame ! ne faut-il pas vivre de son état ?

— N'aviez-vous pas abandonné ma mère, quand vous avez vu que le cas était grave et la maison pauvre ?

— J'ai réfléchi qu'avec ce médicament elle pouvait revenir à la vie, et je l'apporte, à condition qu'on me le paiera ; car....

— Je vous dis que la malade se passera du remède et du médecin, dit Gerbert sans hésiter.

— Comment ! comment ! c'est comme cela qu'on traite l'art de guérir ! dit le mire d'un accent furieux ; eh bien ! l'art de guérir se vengera....

— Retirez-vous, reprit Gerbert, retirez-vous, et laissez à un fils le soin de rappeler sa mère à la vie....

— Vous n'y parviendrez pas !

— Peut-être.

— Non, non; vous êtes trop ignorant.

— Je ne suis pas mire, voilà tout, répliqua Gerbert.

— Et quand vous le seriez, auriez-vous ce spécifique précieux, fruit de tant d'années d'études et de sacrifices, et qui ne peut se trouver que dans les gorges de l'Atlas? Je l'ai préparé moi-même et j'en attendais le plus heureux....

— Assez, assez, interrompit Gerbert; il faut en finir, laissez-nous.

— Voilà une hardiesse bien grande, d'arracher le malade à son médecin! Vous me le paierez, stupide ennemi de la science! Un élixir que j'avais pris plaisir à composer moi-même! Me renvoyer de la sorte! C'est un attentat contre l'art de guérir!

— Mon fils! dit Bernard avec l'accent de la conciliation, doucement, je te prie; ménage d'avantage cet homme savant, que nous consultons dans

toutes nos maladies, que nous avons consulté pour toi-même....

— Mon père, je m'en souviens bien, reprit Gerbert; car je souffre toujours du bras qu'il m'a soigné. Ce n'est pas là un fameux certificat de science.

— Eh bien! en partant, j'appelle sur vos têtes toutes les plus mauvaises maladies qui règnent sur le monde, et enfin puissiez-vous mourir de la peste!

— Merci, merci, dit Gerbert en fermant la porte sur lui; retournons vers notre malade, qui est bien débarrassée, soyez-en sûr, mon père.

Gerbert, ayant fait bouillir de l'eau, la jeta sur la farine de moutarde déposée dans un linge, et du tout enveloppa les jambes de sa mère. Quand l'action de ce condiment énergique commença à se faire sentir, on remarqua de légers mouvements dans les jambes de la malade, et Gerbert augura très-bien de ce retour à la vie, et attendit la réapparition de la connaissance et de la raison. Il prit le poste de garde-malade, observant avec une tendre sollicitude les symptômes que présentait la position de sa mère, et épiait les moindres variations.

L'état de Marguerite changea peu sensiblement dans la journée ; mais, vers le soir, des couleurs vermeilles succédèrent graduellement à la pâleur de son visage ; le pouls commença à donner un mouvement régulier ; elle ouvrit même les yeux et témoigna d'abord une sorte de stupeur ; mais quand elle reconnut son fils chéri auprès d'elle , un éclair de joie brilla dans ses yeux et donna de légitimes espérances.

Puis refermant bientôt les yeux, elle parut retomber dans son premier assoupissement ; mais ce devait être un assoupissement réparateur. Gerbert s'attendait à un pareil dénouement de la crise. Pendant que sa mère reposait, il s'agenouilla dans un coin de la chaumière, et, s'adressant au Dieu qui peut tout, il s'exprima ainsi :

— Dieu saint, Dieu révérend dans tout l'univers, j'implore aujourd'hui votre bonté, qui est infinie. Vous avez une mère, vous voyez en elle un trésor de perfection et d'amour, et vous avez grandement égard à sa médiation auprès de vous. Daignez, dans votre miséricorde, prendre en pitié un être chétif, qui est votre fidèle serviteur ; daignez lui accorder ce qu'il implore avec tant d'instance, la

vie de sa pauvre mère, que voilà gisante sur son lit de douleur ! Daignez rendre à cette malheureuse femme la santé qui lui manque. C'est un fils bien dévoué, un chrétien fidèle, qui vous en supplie !

Après cette prière, exprimée avec feu et faite avec une foi profonde, le jeune Gerbert se releva avec cette douce sérénité de visage que donne la conscience d'une bonne action ; il alla reprendre au chevet de sa mère le poste que lui avait assigné sa tendresse. Il prenait la main de la malade, et s'apercevait avec satisfaction que la peau reprenait peu à peu son élasticité accoutumée. Il se disait, en pensant au charlatan qu'il avait éconduit un peu trop rudement, il est vrai, mais fort à propos toutefois : Les mires ne font pas de miracles, quoi qu'on en dise ; il fallait donc s'adresser à celui qui seul peut en opérer. C'est ce que j'ai fait, c'est ce que j'ai dû faire. Lui seul peut nous secourir.

Le père Bernard revenait de la ville, où l'avaient appelé ses obligations de serf ; il demanda à son fils par un signe de tête des nouvelles de la malade. Celle-ci venait de rouvrir les yeux ; Gerbert

s'en aperçut, et, pour donner plus de confiance à cette pauvre femme, il répondit à haute voix :

— Père, tout va bien ; la peau a repris sa fermeté, le pouls est devenu plus régulier, la respiration plus libre, et tout me fait croire qu'avec l'assistance de Dieu, ma mère Marguerite entrera en convalescence.

Ces paroles parurent ranimer la pauvre mère qui venait de les entendre ; elle put croiser ses mains l'une dans l'autre, et elle pria avec ferveur la bonne sainte vierge Marie, la grande consolatrice des affligés.

La nuit fut bonne, le sommeil paisible. D'heure en heure, on donnait à Marguerite une tasse d'une légère infusion de tilleul, et c'était Gerbert, le bon fils, qui, n'ayant pas voulu se coucher pour mieux veiller sur sa mère, était resté éveillé et tout habillé auprès du lit. Son but aussi avait été de soulager son père, qu'il savait avoir couru tout le jour au service de son maître. Deux besoins du cœur étaient satisfaits du même coup par le zèle pieux de Gerbert.

Les mêmes soins continuèrent le lendemain et les jours suivants. Marguerite était en convalescence ;

mais cette convalescence devait être longue et demander des précautions infinies. Gerbert se chargea aussi de veiller sur elle, d'éviter qu'elle ne fit la moindre imprudence d'une manière ou d'une autre. Son regard, fixé sur elle, ne la quittait pas un instant, excepté lorsque chacun allait prendre du sommeil.

Marguerite, grande et forte Auvergnate, d'une belle corpulence et d'un beau sang, se rétablit assez promptement. Gerbert avait passé environ un mois à la maison paternelle, et ce mois, loin d'être un temps de vacances pour lui, n'avait été qu'un temps de fatigue et d'anxiété. Enfin, sa mère remise dans son état normal, il pouvait songer à retourner à ses études si brusquement interrompues.

Il en hasarda quelques mots à sa mère ; mais celle-ci, pour prolonger le séjour de son fils, avait recours à toutes sortes de ruses innocentes, qui prouvaient la force de son affection maternelle.

— Mère, vous voilà à peu près maintenant comme avant votre maladie, lui disait Gerbert en caressant les grains d'un chapelet que Marguerite portait à son cou ; il faut que je songe à retourner

au monastère. Je finirais, en prolongeant mon séjour ici, par oublier le peu que je sais, et mes études se trouveraient retardées.

— Quel grand malheur, mon cher enfant ! répliqua la mère ; ne dirait-on pas que tu veux devenir cardinal ou pape ?

— Mère, je deviendrai ce qu'il plaira à Dieu ; mais il ne faut pas que la paresse et l'ignorance soient jamais mon partage. Vous seriez la première à m'en faire un reproche, et je le mériterais bien celui-là, mieux assurément que celui que vous me faites un jour de ne pas aimer mes parents. Je crois vous avoir prouvé....

— Ah ! cher enfant, n'achève pas ; j'étais bien injuste, ce jour-là ; je ne pouvais m'imaginer qu'on pût aimer à la fois sa famille et la science. Mais, dans cette malheureuse circonstance de ma maladie, comme tu as su me prouver le contraire !

— Bonne mère, vous le reconnaissez donc ? Eh bien ! votre jugement vous amènera à concevoir aussi que je dois avoir hâte de retourner à mes études de Saint-Gérauld, si je ne veux avoir du dessous dans mes études.

— Mon enfant, je reconnais aussi la justesse de ton raisonnement ; mais comme ma santé me laisse quelque chose à désirer, que j'ai de la peine à me servir de mes mains, j'aurais été ravie de pouvoir te garder encore une quinzaine avec moi.

— C'est impossible ; vous ne voudriez pas que, par ma faute, je manquasse les leçons d'un savant philosophe qui doivent commencer ces jours-ci ; vous ne voudriez pas que je me misse dans le cas d'être honni par les jeunes gentilshommes que nous avons parmi nous, jeunes gens de cœur pour la plupart, mais aussi grandement malicieux et moqueurs, et qui ne manqueraient pas de me berner et même de me faire les cornes pour mon ânerie.

Tandis que Gerbert s'exprimait ainsi avec une certaine véhémence, la porte s'ouvrit et laissa voir une paire de cornes bien fournies. L'enfant ne put s'empêcher de sourire.

— Vois-tu, mon enfant, dit Marguerite, c'est Jeannette qui vient joindre ses instances aux miennes. Tu n'as pu t'occuper d'elle, tandis que tu étais tout entier aux soins que tu me prodiguais. Elle vient se plaindre de cette négligence.... Est-ce que tu lui tiendrais rigueur ?

Gerbert alors appela Jeannette, comme autrefois ; elle accourut en faisant un bêlement tout à fait plaintif. Il lui donna un morceau de pain bis qu'il tenait à la main. La chèvre le léchait comme un ancien ami qu'elle venait de reconnaître, elle lui montrait avec un regard de tendresse deux petits chevreaux qui bondissaient autour d'elle.

— Oui, ma bonne Jeannette, dit Gerbert, je vois tes enfants ; ils sont bien jolis tes enfants, et j'aurais eu bien du plaisir à vous mener paître ensemble sur les rocs de la forêt ; mais j'ai eu des soins plus importants, et maintenant, ma bonne Jeannette, il faut que je m'éloigne encore, peut-être pour longtemps, peut-être pour toujours, à la volonté du bon Dieu ! Viens, ma Jeannette, que je t'embrasse ainsi que tes petits chevreaux.

Jeannette était une belle chèvre d'un beau pelage, de belles proportions ; elle s'approcha de son ancien maître avec ses deux petits, l'un tout blanc, l'autre blanc également, mais marqué en tête. L'ancien chevrier leur fit bien des caresses, leur émietta son morceau de pain bis, et revint auprès de sa mère, en considérant d'un œil affectueux les bons animaux qu'il venait de quitter.

— Vous le voyez, mère, dit-il, cette chèvre vient de me faire ses adieux, et je crois qu'elle a été sensible aux miens. Elle semble comprendre que je ne peux prolonger plus longtemps mon séjour ici. Mais, pour vous faire voir que je veux vous donner une raisonnable satisfaction, je veux bien rester encore une semaine. Après je partirai.

— Oui, mon enfant, répondit Marguerite avec affection, après cette semaine qui va commencer, je te laisserai partir.

— Tu n'y retourneras pas sitôt, dit Bernard, qui revenait de la ville : on vient de m'apprendre la nouvelle malheureuse de la mort de ton premier protecteur, et je crois que....

— La mort de qui ? demanda Gerbert avec un peu de préoccupation.

— Mon enfant, c'est le père Ambroise qui vient de mourir, m'a-t-on annoncé, et m'est avis qu'avant de retourner au couvent, la prudence te conseille d'attendre l'élection de son successeur.

— Le père Ambroise mort ! reprit Gerbert avec une profonde tristesse ; un si excellent homme, si bon chrétien, si doux, si plein d'aménité avec tout

le monde ! Espérons que ses vertus l'auront fait recevoir dans le saint paradis de Dieu.

Et, en prononçant cet éloge funèbre, il pleurait amèrement.

— Oui, c'était un bien digne religieux, reprit Bernard ; il était impossible d'être plus humain avec les pauvres gens. Il était toujours prêt à prendre la défense des serfs, et n'aurait pas souffert qu'ils fussent opprimés, malmenés en sa présence. Oh ! nous perdons gros à cette mort, voyez-vous ? Qui sait par qui on va le remplacer à l'abbaye ? C'est ce qui me faisait dire, Gerbert, que tu ferais bien d'attendre ici l'élection de son successeur.

— Oui, oui, dit Marguerite avec un mélange de tristesse et de joie, c'était le père Ambroise qui t'avait fait entrer au monastère et qui te protégeait ; il faut attendre qu'il ait un remplaçant avant d'y retourner.

— J'attendrai, ma mère, dit Gerbert en sanglotant.

— Oui, oui, dit Bernard, en accrochant sa veste à un clou dans la cabane, tout le monastère est en rumeur ; cette élection, quand elle aura

lieu, fera naître des intrigues, des cabales, comme ils disent ; il vaut mieux rester en dehors de tout cela.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

XIII.

LE NOUVEAU PRIEUR.

Pénétrons un moment dans le monastère de Saint-Gérauld, antique séjour des vertus chrétiennes et monastiques. On venait de célébrer les funérailles du bon père Ambroise, et son éloge trouvait place sur toutes les lèvres. Mais l'ambition, cette laide passion qui devrait rester étrangère à la profession religieuse, l'ambition couvrait des yeux sa dépouille, et à peine ses restes étaient-ils déposés sous la pierre tumulaire, que déjà les hommes s'agitaient autour du cercueil pour succéder à cet homme vertueux, à cet intègre administrateur.

Aux yeux des hommes d'un vil intérêt et de rapine, ce poste de prieur devait avoir quelque chose d'attrayant en effet. Le prieur n'avait-il pas la direction du couvent sous l'abbé, chef suprême du monastère ? Ce n'était que tous les ans qu'il rendait compte des riches revenus de l'abbaye, sur lesquels il prélevait les sommes nécessaires pour l'entretien des desservants. Les solides vertus du père Ambroise avaient entouré cette dignité de prieur d'une vénération universelle et d'une confiance extrême, qu'on ne pouvait sans une grande présomption, se flatter de jamais égaler.

Le père Ambroise, prieur affable, simple, modeste, avait, le premier, découvert dans le petit chevalier Gerbert de rares dispositions pour les études graves : il s'était déclaré son premier protecteur, et l'avait facilement fait admettre dans les bonnes grâces de l'abbé. Mais une seule tête de moins suffit pour changer la face d'un empire, ainsi que l'intérieur de la plus simple maison. On ne tarda pas à s'en apercevoir.

Le religieux qui fut nommé prieur s'appelait Onfroy. C'était un homme hautain, dur et naturellement méchant. Ennemi de la science et de tout

ce qui sentait l'étude, il avait une profonde antipathie pour le jeune Gerbert, qu'on s'était plu à prôner comme un parangon (1) achevé de l'écolier studieux. C'était même quelque chose dans le genre de la haine que lui inspirait le protégé du révérend père Ambroise.

A son entrée en fonction, il demanda avec aigreur et ironie si l'aigle de l'école s'était envolé.

— Non, dit l'écolâtre Benoit : sa mère était en danger de mort ; il a cru devoir aller lui donner des soins ; il a voulu payer sa dette filiale. Mais sa mère est rétablie aujourd'hui ; je crois pouvoir vous promettre, messire le prieur, qu'il ne tardera pas à revenir ici.

— Je le crois bien aussi, dit Onfroy ; nous le verrons sortir de son aire et venir s'abattre parmi nous. C'est un oiseau qu'on aurait bien dû laisser dans son nid, au lieu de l'en faire sortir. Je ne suis pas le père Ambroise, moi, et nous verrons bien ! ajouta le prieur d'un ton presque menaçant.

— Je ferai observer très-humblement à messire Onfroy, notre nouveau prieur, que notre écolier

(1) Vieux mot qui signifie *modèle*.

Gerbert remplit en ce moment un devoir sacré, un devoir qui l'honore, et qu'il serait déjà revenu ici, s'il n'avait consulté que son impatience de continuer ses études.

— Allez, allez, messire écolâtre, reprit le prier Onfroy, on sait que vous êtes coiffé aussi de ce petit docteur, et que vous êtes toujours prêt à l'ex-cuser en toute occasion. Mais cela n'était bon que du temps de mon prédécesseur. Les choses doivent marcher autrement aujourd'hui.

— Messire Onfroy, dit l'écolâtre Benoît, en se redressant de toute sa hauteur, toutes ces menaces sont déplacées ici, et cela n'empêchera pas que mon petit Gerbert ne soit un véritable prodige dans la grammaire et l'enseignement ecclésiastique. Je vous prédis que cet enfant fera un jour la gloire de notre école, et que vous-même vous serez fier qu'il soit sorti de notre monastère de Saint-Gérauld.

— Fier ! et comment ? je vous le demande. Ne voilà-t-il pas une fameuse trouvaille ! un petit gardeur de chèvres, enfant de serfs obligés de faire toutes les volontés de leur seigneur !

— Messire prier, ajouta Benoît, saint Pierre,

le chef de notre sainte Eglise, n'était-il pas un pauvre pêcheur de Galilée ? Et notre Seigneur Jésus-Christ lui-même ne se fit-il pas un honneur d'être le fils de Joseph le charpentier ? De tels exemples, ce me semble, ne sont point à dédaigner pour des chrétiens, et, à plus forte raison, pour des religieux.

— Maître Benoît, reprit Onfroy, tout fulminant de colère, restez écolâtre, rien de plus.... Quant à vos raisonnements, ils sont trop subtils pour moi, et je veux....

— Rien de plus clair, cependant, messire....

— C'est bon. Retirez-vous, vous dis-je, reprit Onfroy en lançant un coup d'œil furieux sur le pauvre écolâtre.

Celui-ci rentra dans son école, encore tout ému du violent début du nouveau prier ; il raconta à ses principaux élèves ce qui venait de se passer, et ceux-ci, qui aimaient l'écolâtre Benoît, ne manquèrent pas de se ranger à son sentiment contre Onfroy.

Robert de Provence, qui ne ménageait ses termes avec personne, et qui suivait aisément l'im-

pulsion un peu brusque de son caractère provençal, s'écria avec emportement :

— Cet Onfroy a-t-il juré de nous faire pleurer éternellement notre bon père Ambroise ? Mais c'est un butor que cet homme-là ! S'il continue à marcher de cette allure, est-ce qu'il croit que nous le suivrons ? Allons donc ! Il nous prend donc pour des imbéciles ! Au diable le prier !

— Ce que je blâme en lui surtout, dit Guillaume, c'est cet acharnement sur notre petit Gerbert, qui lui en remontrerait à lui, tout prier qu'il est.

— Ah ! bien certainement, reprit Robert de Provence ; car je vous donne cet homme pour un ignorant, un ignorant de la pire espèce, ainsi qu'on le qualifiait hier devant moi. Mais cet âne bête, qu'a-t-il donc à en vouloir si fort pour sa naissance à notre petit camarade ? Le cultivateur Bernard n'a rien à envier, je crois, au fils d'un bonnetier.

— Penh ! fit Guillaume, un bonnetier ! un bonnetier ! Comme c'est ridicule un bonnetier !

— Oui, le père de messire Onfroy, notre prier aujourd'hui, allait dans les fermes et villages voisins, criant sa marchandise à tue-tête. N'y a-t-il

pas de quoi s'étonner qu'un gaillard de cette trempe-là tienne tant à la naissance, au point de crosser sans pitié ni raison un jeune écolier, parce qu'il n'est pas le fils du duc de Guienne ou du prince des Asturies ?

— Oh ! moi, je lui en veux surtout, dit Guillaume, à cause de son manque total de sentiments d'humanité. Quoi ! notre camarade Gerbert est retenu auprès de sa mère mourante, et voilà qu'il y trouve à redire ! Mais il n'a donc pas eu de mère, cet homme-là ! Il a donc eu pour nourrice quelque ours des montagnes, pour avoir une pareille dureté de cœur !

— Qui n'a été touché, dit Robert, de l'empressement de ce petit homme, en apprenant la maladie de sa mère ? C'est une horreur qu'une pareille conduite ! Oh ! le fils du bonnetier nous donne un singulier échantillon de ses volontés !

— Il faudra bien qu'il se mette au pas, reprit Guillaume, s'il ne veut pas que nous fassions sa charge sur les murs et dans les couloirs. Ce bon père Ambroise, qui n'avait pas une seule parole dure et qui prenait tant de ménagements pour nous faire une petite remontrance souvent bien

méritée ! Saint homme, je bénirai toujours ta mémoire !

— Et moi aussi, Guillaume, dit Robert; mais il me semble apercevoir notre petit docteur sur le chemin de l'abbaye : comme il est prestre ! comme il marche ! Tiens ! le voilà qui s'arrête ; il trace sur le mur quelque figure.

— Oh ! il est coutumier du fait, reprit Guillaume ; il cherche toujours la solution de quelque problème.... C'est un esprit si occupé !

Quelques instants après, Gerbert entrait dans la salle d'étude pour saluer ses camarades et leur demander des nouvelles de leur santé et de leurs études.

— Messires, je vous salue, dit-il avec aisance. Comment allez-vous ?

— Mais très-bien, répondit Robert de Provence, sinon que nous avons un nouveau prier, qui ne me paraît pas disposé à continuer comme ce bon père Ambroise.

— C'est donc un méchant homme, à votre sens ? reprit Gerbert.

— Vous allez en juger par ce que je vais vous dire : d'abord, il réproûve votre amour pour la

science, et, d'un autre côté, il goûte fort peu votre tendresse pour votre mère mourante.

— Elle est rétablie, Dieu merci, et, n'en déplaise à messire le prier, mon amour pour la science et ma tendresse pour ma mère me restent, et je n'y renoncerai jamais.

— C'est digne d'un bon fils et d'un esprit élevé, dit Guillaume. Messire Onfroy ne gagnera rien de ce côté-là. Vous le verrez, Gerbert, dans l'exercice de ses nouvelles fonctions.

— Mais, dit Gerbert, je vois qu'il comprend singulièrement ses nouvelles fonctions, et qu'il se fait une très-fausse idée de ses nouveaux devoirs.

— Vous le verrez probablement bientôt, ce farouche minotaure, dit Robert de Provence ; car il paraissait fort contrarié de ne pas vous voir à votre poste ; il a même eu à ce sujet une discussion assez vive avec l'écolâtre Benoît, qui plaïdait chaleureusement votre cause....

— Je lui en suis bien reconnaissant, s'écria Gerbert ; mais je vais tâcher de me défendre moi-même.... car il lui a été impossible de faire valoir tous mes moyens. Je vais chez lui de ce pas, pour vider cette affaire.

Les jeunes gens qui se trouvaient être collaborateurs de Gerbert n'avaient pas grand goût pour l'étude ; mais un bon fond naturel, le caractère de Gerbert, et surtout les heureuses suggestions du père Ambroise avaient fini par faire disparaître leurs injustes préventions contre leur petit camarade, et ils avaient conçu pour lui autant d'estime qu'il en méritait. Leurs orgueilleuses prétentions de gentilshommes avaient fait place à un sincère attachement, ainsi qu'on a pu le remarquer lors de la première apparition de messire Onfroy. Ils étaient tout disposés, si le cas l'exigeait, à porter leur témoignage en faveur du jeune Gerbert.

Celui-ci comparaisait en ce moment devant le terrible prieur, qui, le regardant d'un mauvais œil, répondit à ses salutations en lui disant :

— Ah ! Gerbert, vous voilà depuis le temps de votre départ. Ce sont là de longues vacances !

— Comment ! messire, vous appelez cela des vacances ! Je ne vous comprends pas.

— Soyez plus respectueux ; je vous donne un premier avertissement, entendez-vous ?

— J'entends très-bien, messire ; mais je ne comprends pas que vous appeliez vacances un temps

d'angoisses et d'anxiétés passé au chevet du lit de ma mère mourante.

— J'ai peut-être exagéré ; car je sais que les sciences vous occupent tout entier, et qu'il n'est pas probable que vous ayez négligé leur culture pour....

— Pardonnez-moi, messire ; depuis le temps que j'ai quitté le monastère, j'ai rempli les fonctions de garde-malade, et je n'ai pas fait autre chose ; ce dont je suis bien heureux ; car la malade est guérie.. Maintenant que j'ai le cœur soulagé et tranquille, je reviens avec plaisir à mes études chéries.

— J'ai à vous parler de vos études.... Vous étiez le protégé de mon prédécesseur ?

— Oui, messire ; un digne homme, un excellent religieux, dont je garderai toujours la mémoire, tant il a été bon pour moi....

— Il a donc été bon pour tout le monde ? car je trouve unanimité à cet égard....

— Ah ! messire, si je pouvais rappeler ici toutes ses qualités, tous les services qu'il a rendus à l'établissement, vous vous joindriez à moi pour le louer. Oh ! son héritage est une lourde charge pour

des épaules vulgaires. Il sera bien difficile de le faire oublier.

— Je ne vous dis pas que j'aie aucunement cette envie; Dieu m'en préserve!

— Que Dieu vous préserve d'être bon, messire le prieur! pourriez-vous faire un pareil vœu? Je ne le pense pas.

— Que vous le pensiez ou non, peu m'importe, reprit l'arrogant prieur; mais j'ai aussi à vous parler de vos études solitaires.

— Parlez, messire, je vous répondrai, s'il y a lieu, répartit Gerbert avec fermeté.

— Il court sur votre compte d'étranges bruits de sorcellerie et de magie....

— Ah! encore! fit Gerbert.

— Oui, on parle encore de l'ancienne affaire du sire de Roquebrune, dont on attribue la mort subite à la puissance de vos sortilèges. Prenez garde, Gerbert; vous avez pu tromper des yeux prévenus par l'amitié, comme ceux du père Ambroise, du sire d'Arpajon, du comte de Carlat, et de beaucoup d'autres seigneurs du pays; mais je vous avertis qu'il en est tout autrement des miens.

— Vous me feriez croire, messire, qu'ils sont

prévenus par la haine; c'est en effet bien différent.

— Non, Gerbert, ne le croyez pas; je n'ajoute même aucune foi à la rumeur publique qui vous accuse. Que signifient ces figures qui ont été trouvées dans votre cellule, lesquelles se meuvent comme le corps de l'homme? Cela ne peut-il pas au moins donner matière à une accusation plus ou moins grave? Surveillez-vous bien, Gerbert; car, de mon côté, je vous surveillerai, et ne laisserai rien passer qui puisse appeler le scandale sur cette sainte maison.

— Messire le prieur, répondit Gerbert avec dignité, je continuerai à étudier comme par le passé; j'ai bien le droit de chercher à scruter les lois de la nature.

— Qui vous l'a donné, ce droit?

— C'est Dieu, qui est plus puissant que vous et moi, vous n'en doutez pas, messire.

— Je m'incline en toutes choses devant la volonté de Dieu; mais il faut tâcher qu'on ne lui attribue point les œuvres du démon.

— Je croyais avoir démontré, par ma conduite, que le démon ne se mêlait en rien de ce qui re-

garde mes études. Jamais je ne l'ai invoqué, jamais je ne l'invoquerai en quoi que ce soit. Bien au contraire....

— J'en suis convaincu, reprit Onfroy; mais il n'en est pas de même de tout le monde. Vous m'avez entendu; allez.

Le moine, en prononçant ces paroles d'un air de menace, tenait son œil fauve fixé sur le jeune Gerbert et paraissait dominé par une pensée particulière. Cet homme s'adonnait aussi à la science, mais non pas pour la science elle-même, mais pour des trésors chimériques. Si vous aviez pénétré dans sa cellule, vous auriez été frappé de son aspect austère. La lumière du jour y pénétrait à peine à travers une fenêtre garnie d'un grillage serré et laissait voir des murailles nues et sans aucun ornement.

En face du lit du prieur Onfroy se trouvait une table grossièrement façonnée, sur laquelle étaient un crucifix, une tête de mort et une Bible. Au-dessus était accrochée à la cloison une discipline, dont les lanières étaient armées de pointes de fer aiguës. Un escabeau de dur bois chêne montrait l'empreinte des genoux du moine, et attestait, par

deux cavités creusées à la longue, combien ses prières avaient dû être longues, fréquentes et assidues.

Maissuivons ce moine altéré d'or dans cette longue galerie, et entrons avec lui dans ce petit cabinet voûté, rempli de fourneaux, et qui ressemblait assez au laboratoire d'un chimiste. On y trouvait en effet tous les instruments et ustensiles qui garnissent ordinairement ces officines.

Près des murs noircis par la fumée, on voyait sur des étagères toutes sortes de vases, des bouteilles, des cruches, des boîtes, des caisses, des sacs et autres objets semblables. Dans des compartiments placés au-dessous étaient disposés par ordre des espèces variées de métaux, des terres diverses, des couleurs, des bocaux, des creusets, des alambics, et cent autres objets qu'on trouvait alors chez les alchimistes. Dans un coin du cabinet, se trouvait un monceau de charbon, et tout auprès un énorme mortier supporté par un billot en bois.

Près du foyer, au-dessous du manteau de la cheminée, reposait un vaste soufflet pareil à ceux qu'on voit dans les forges (1).

(1) C'est le soufflet des alchimistes qui les a fait surnommer *souffleurs*.

Onfroy, qui ne rêvait que des trésors, n'entraît qu'avec une sorte de volupté dans ce petit laboratoire isolé. Ses traits, assombris par le désir de savoir faire de l'or, se transfiguraient alors. Sitôt qu'il y mettait le pied, son œil semblait s'allumer d'un feu plus vif ; un sourire de satisfaction errait sur ses lèvres jusque-là fermées.

Après avoir examiné avec soin si la porte en fer du petit cabinet était bien close, Onfroy, dans un mouvement d'exaltation et de joie, se parla à peu près en ces termes :

— Enfin, sans avoir la crainte d'être trahi, je puis ici m'entretenir librement de mes espérances. Désormais ces murs ne seront plus les uniques confidents de mes secrets, de mon ambition, de mes désirs. Et quand j'aurai découvert le secret de la pierre philosophale, alors je serai bien certain que mon nom ne périra pas. Alors les têtes couronnées applaudiront à mon œuvre. Ah ! comme des flots de peuple se presseront innombrables autour de ce pauvre moine, dont le génie aura reculé les bornes de la science ! Onfroy sera honoré à l'égal du successeur de saint Pierre ; sa bouche dispense la vie morale, comme moi je donnerai

la vie matérielle. Moi, je répandrai à pleines mains l'or, lien des nations, l'or que ma science aura créé et fait sortir d'une poussière vile et sans valeur. Il ne sera donné à personne en ce monde de m'arracher le précieux secret, objet des recherches de toute ma vie. Je veux m'enrichir au point de pouvoir fouiller dans l'or comme l'abeille dans le calice des fleurs.

Ce jour-là, le charbon embrasé pétillait dans le fourneau, et le moine Onfroy, débarrassé pour le moment des soucis de l'administration du cloître, se livrait avec une ardeur fébrile à ses recherches incessantes. Obsédé par son idée fixe, il cherchait, cherchait toujours ; toute tentative infructueuse ne faisait qu'aiguillonner son zèle, au lieu de l'amortir.

Il mêlait ensemble les produits les plus hétérogènes des trois règnes de la nature, s'efforçait ensuite de liquéfier ce mélange au moyen d'un feu très-ardent. Sa robe noire, son visage pâle, ses mains reflétant les flammes du fourneau, semblaient tout en feu. Debout près du foyer, il tenait un œil étincelant fixé sur le creuset aussi embrasé que le charbon dont il était entouré.

Ce jour-là, Onfroy avait reçu de nouvelles provisions de substances qui lui semblaient propres à la recherche de la pierre philosophale, objet de ses vœux les plus secrets. Il lui était arrivé entre autres choses un cristal incolore, dont il n'avait pu faire l'analyse, faute de réactifs suffisants. Il prend le morceau de cristal, le jette dans son grand mortier avec du charbon et d'autres substances. Il le broie avec la ténacité de l'espérance, et voit avec une secrète joie le tout s'enflammer, et les étincelles tourbillonner sans faire de fumée.

Onfroy se croit au moment suprême d'arracher à la nature un de ses secrets ; mais tandis qu'il considérait avec une attention curieuse le résultat de l'opération, le feu du foyer lance un long jet d'étincelles ; une de ces flammèches tombe dans le grande mortier.

Tout à coup un torrent de feu jaillit avec le bruit de la foudre du sein de ce terrible mélange. L'énorme pilon est lancé avec un grand fracas à la voûte du petit laboratoire et retombe de tout son poids sur le pauvre moine, qui tombe renversé.... Ce n'est pas tout : le feu se communique rapide-

ment du laboratoire aux autres pièces adjacentes, et, en quelques minutes, le couvent se voit en proie à un incendie dont on ne connaît pas la cause.

En un instant, une fumée noire, épaisse, suffocante, partant du petit laboratoire, a envahi toute l'aile du bâtiment et menace d'envelopper tout le monastère. Des flammes rougeâtres, s'élançant comme des serpents du sein de cette fumée, éclairent par intervalles toute cette scène de désolation. Par moments, le feu s'éteint comme par enchantement, puis se rallume avec une nouvelle fureur.

Le désordre règne dans tout le couvent. On n'entend de tous côtés que des cris d'effroi ; on se précipite pour échapper aux flammes qui gagnent à chaque instant du terrain. On cherche partout le prieur pour organiser des secours et préserver le monastère d'une complète destruction. Déjà l'aile où l'incendie a éclaté ne montre plus qu'un monceau de cendre. La lingerie va bientôt être atteinte. Le feu commence à mordre sur des bâtiments appartenant à l'église. C'en était fait de la précieuse abbaye de Saint-Gérauld, si le ciel n'eût envoyé quelque secours inespéré.

A cette époque, la mécanique, en arrière de plusieurs siècles, n'avait point encore imaginé ces pompes à incendie qui, au moyen de tuyaux ou boyaux en cuir, habilement dirigés, vont attaquer le point incendié et se rendent maîtresses des flammes. Il fallait isoler l'incendie dans son foyer même, et personne n'était là pour organiser les secours.

Un jeune enfant seul, au milieu des flammes, donnait des ordres comme un général d'armée, et faisait porter les travailleurs du côté où l'incendie était le plus menaçant. Grâce à lui, grâce à sa prudence et à sa présence d'esprit, on voyait régner une sorte d'ordre au milieu de tout le désordre qu'occasionne ordinairement un événement aussi formidable.

— Le prieur ! le prieur ! cria Robert de Provence. Où est-il donc ? Qu'est-il devenu ?

— Oui, reprit Guillaume, où est le prieur ? Sa place devrait être ici pour donner des ordres....

— C'est vrai, dit l'abbé, qui venait d'arriver en désordre, où est messire Onfroy ?

— Venez, venez par ici, cria Gerbert ; suivez-

moi.... Nous pourrons trouver messire Onfroy de ce côté-là.

Et il emmenait tout le monde vers le laboratoire, foyer de l'incendie.

Or, tout le monde, excepté quelques religieux, était dans une ignorance complète des travaux mystérieux de l'alchimiste Onfroy ; seulement, l'interrogatoire qu'il avait fait subir à Gerbert, ses réticences, toutes ses paroles, où semblait percer la jalousie, avaient frappé l'attention de l'enfant et éveillé sa pénétration naturelle. Il avait mis le doigt sur la cause de son absence, et avait présumé qu'il devait être dans le petit cabinet.

Fort de cette idée, c'était de ce côté-là qu'il emmenait ses travailleurs. On n'avait pas besoin d'enfoncer les portes ; le feu les avait en partie consumées. Un épais nuage de fumée remplissait le laboratoire. Onfroy, encore sans connaissance, gisait sur la dalle, tout couvert de son sang.

— Le voilà, dit Gerbert, en pénétrant le premier dans le laboratoire ; prenez-le sur-le-champ, et sortez-le d'ici, l'air libre va le ranimer....

Aussitôt, à travers les flots de cette fumée noirâtre, plusieurs religieux robustes saisissent, non

sans être suffoqués, le malheureux prier, et le transportent sur leurs épaules hors du laboratoire. Ce qu'avait annoncé Gerbert se réalisa de point en point. Onfroy, placé dans un autre milieu, revint en peu d'instant à la vie et à la conscience de ce qui s'était passé. Il ouvrait de grands yeux hagards, et regardait avec stupeur tous les religieux qui l'entouraient.

— Qui m'a sauvé? dit-il avec un profond soupir.

— C'est Gerbert, dirent les religieux.

— O Gerbert! Gerbert! ajouta Onfroy; je lui ai d'autant plus d'obligations que, ce matin même, je lui ai adressé des paroles dures et hautaines. Où est-il ce petit Gerbert, qui deviendra un grand homme, si je ne me trompe?...

— Voici votre sauveur, messire Onfroy, dit l'abbé en mettant la main sur l'épaule de Gerbert.

— Gerbert, reprit Onfroy, je souffre... car je suis blessé... grièvement... Mais vous m'avez arraché à une mort inévitable; oubliez que je vous ai traité en ennemi.

— Messire, répondit l'enfant, vous étiez en danger de périr; cela m'a suffi... Je me suis souvenu

de l'exemple et du précepte que nous a donné le Sauveur du monde.

— Merci, merci, Gerbert, ajouta le moine; mais je souffre horriblement.... Ne pourrait-on rien faire pour me soulager?

L'incendie était à peu près éteint. On s'occupait aussitôt de l'état du prier. Il était couvert de blessures et de contusions. L'explosion l'avait plus maltraité encore que l'incendie, qui avait dévoré une partie de ses cheveux et de sa barbe. Mais l'énorme pilon, lancé avec une force si brutale par l'explosion, lui avait porté un terrible coup à la tête, dont le sang jaillissait en abondance, et ne pouvait s'arrêter tout seul, l'artère temporale ayant été atteinte.

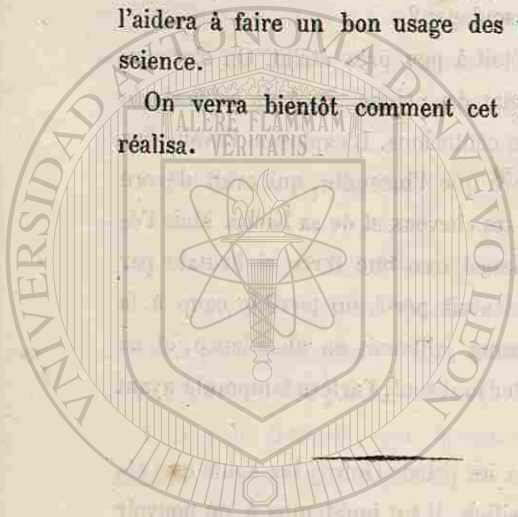
On prodigua au prier Onfroy les soins que réclamait sa position. Il fut longtemps à ne pouvoir marcher qu'avec des béquilles, et sa tête se ressentit plus longtemps encore du coup qu'il avait reçu.

Quand il fut à peu près rétabli, l'abbé lui fit une sévère mercuriale au sujet de l'accident qui avait failli réduire en cendres le couvent. Onfroy néanmoins conserva pour Gerbert un vif sentiment de

reconnaissance, qui s'élevait parfois jusqu'à l'admiration.

— Cet enfant, disait-il, nous dépassera tous, croyez-le bien ; le cœur est son guide, et le cœur l'aidera à faire un bon usage des trésors de la science.

On verra bientôt comment cet horoscope se réalisa.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

XIV.

TRENTE ANS APRÈS (999).

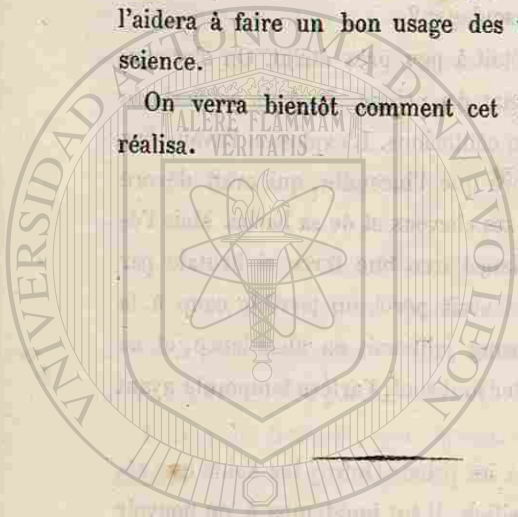
L'abbé, le prieur et la plupart des anciens religieux de Saint-Gérauld étaient descendus dans la tombe. Pendant ce long intervalle, Gerbert, devenu religieux à son tour, continuait à édifier ses compagnons, aussi bien par sa science que par sa piété. Un voyage qu'il fit à Barcelone, en Espagne, acheva de le perfectionner dans les sciences mathématiques. La renommée des écoles de Séville et de Cordoue attira cette ardente imagination.

Les sciences exactes avaient fait de grands progrès parmi les Arabes : la géométrie, les calculs

reconnaissance, qui s'élevait parfois jusqu'à l'admiration.

— Cet enfant, disait-il, nous dépassera tous, croyez-le bien ; le cœur est son guide, et le cœur l'aidera à faire un bon usage des trésors de la science.

On verra bientôt comment cet horoscope se réalisa.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

XIV.

TRENTE ANS APRÈS (999).

L'abbé, le prieur et la plupart des anciens religieux de Saint-Gérauld étaient descendus dans la tombe. Pendant ce long intervalle, Gerbert, devenu religieux à son tour, continuait à édifier ses compagnons, aussi bien par sa science que par sa piété. Un voyage qu'il fit à Barcelone, en Espagne, acheva de le perfectionner dans les sciences mathématiques. La renommée des écoles de Séville et de Cordoue attira cette ardente imagination.

Les sciences exactes avaient fait de grands progrès parmi les Arabes : la géométrie, les calculs

des astres, l'application des nombres et des mathématiques, de toutes ces sciences qui avaient obtenu dans les villes moresques un vaste développement. Les docteurs arabes avec lesquels il se mit alors en rapport étaient sur ce point plus habiles que tous les écolâtres du monastère de Saint-Gérauld.

Les *Tables de Ptolémée* s'étaient transmises, sous le califat des Arabes, aux savants docteurs de l'islamisme, et dans les écoles d'Espagne, au milieu des mosquées et des alcazars, l'enseignement trouvait des maîtres et des élèves nombreux. Gerbert vint puiser à ces sources de la science humaine, et il acquit une si merveilleuse intelligence, qu'on le regardait à son retour comme un puissant magicien dans le vulgaire, et le vulgaire, à cette époque, était presque tout le monde.

A l'époque dont il est question ici (982), Gerbert n'avait plus d'autre famille que ses frères du cloître. Il avait fermé les yeux à sa mère Marguerite avant d'entreprendre son voyage d'Espagne, et peu de temps après le vertueux Bernard était allé rejoindre sa fidèle compagne dans le séjour des justes. Gerbert versa bien des larmes sur ses bons parents. Mais leur perte ne l'attachait plus que faiblement à son

pays natal. La mort du sire d'Arpajon, arrivée aussi dans cette période, acheva d'affaiblir dans son cœur l'amour de la patrie. Il avait perdu tout ce qu'il avait chéri dans ce monde. Il se réfugia alors tout entier dans le sanctuaire et dans l'étude des sciences qui avaient fait le bonheur de sa vie.

L'histoire, qui est restée muette sur l'enfance de Gerbert, commence à nous le montrer à Rome sous le pontificat de Benoît VII. Il conquiert la faveur de l'empereur Othon II, qui lui confie l'éducation du jeune Othon, son fils, et lui confère l'abbaye de Bobbio, petite ville épiscopale du Piémont. Les désordres auxquels l'Italie était en proie l'empêchent de faire dans son abbaye tout le bien qu'il aurait voulu. Par suite des déprédations des seigneurs voisins de Pavie, les religieux de l'abbaye de Bobbio étaient réduits à la mendicité. Gerbert, ayant perdu son protecteur, l'empereur Othon II, et voyant d'ailleurs qu'il ne pouvait mettre un terme aux scandales qui désolaient son abbaye, se réfugie auprès d'Adalbéron, célèbre archevêque de Reims, homme très-capable de l'apprécier, et qui jouissait d'une grande considération, ayant été ministre sous Lothaire, Louis V

et Hugues Capet. Mais il n'abandonna pas néanmoins la cause de son élève Othon III, à qui le duc de Bavière, Henri, disputait la couronne impériale.

Il faut voir avec quel zèle infatigable Gerbert écrivait alors à tous les évêques d'Allemagne pour soutenir les légitimes prétentions de son élève, pendant qu'il surveillait d'un autre côté l'éducation du jeune Robert de France, que Hugues Capet lui avait envoyé.

Au milieu de tous ces embarras, son ardeur pour les sciences ne s'était pas ralentie. Il achète des livres de toutes parts, les rassemble en corps de bibliothèque, et compose lui-même un livre de rhétorique.

A la mort d'Adalbéron, Hugues Capet, roi de France, fit élire Gerbert à l'archevêché de Reims. Mais le pape, influencé par le tyran Crescentius, cassa cette élection, malgré la résistance de Gerbert, qui combattit avec une vigueur et une éloquence extraordinaires les prétentions du saint-siège. Mais les légats de Grégoire V l'emportèrent dans le concile tenu à Reims, et Gerbert fut déposé.

Ce fut alors (996) qu'il se retira à la cour d'Othon III, à Magdebourg, et c'est là qu'il imagina les horloges à ressort, pour lesquelles fut renouvelée la superstitieuse accusation de sorcellerie. Mais cette accusation vint échouer, comme les précédentes, contre la réputation du vertueux et pieux Gerbert.

L'empereur et le souverain pontife, celui-là même qui l'avait dépouillé de l'archevêché de Reims, le firent monter sur le siège archiépiscopal de Ravenne. Grégoire V étendit même la juridiction de Gerbert sur les évêchés de Plaisance et de Montefeltro, et l'appela, en 998, au concile de Rome, où fut prononcé le divorce de Robert de France et de Berthe.

Ce ne fut pas sans regret que Gerbert fut appelé à prononcer sur l'union de Robert et de Berthe, mariage approuvé, nonobstant les prohibitions canoniques, par tous les évêques du royaume de France. Mais le tribunal sévère de Rome en jugea bien autrement; car il fit prononcer dans ce concile, tenu à Rome, que le roi de France serait tenu de se séparer sans délai de la reine Berthe, et que l'un et l'autre feraient pénitence durant sept années.

Ce décret rigoureux fut publié en France. Le peuple, considérant le souverain pontife comme l'organe immédiat de Dieu, se courbait avec respect sous ses décrets.

Quant à l'élève de Gerbert, le roi Robert, la résistance qu'il opposa d'abord fut d'autant plus remarquable que jusqu'alors il avait été d'une grande soumission aux volontés du souverain pontife.

Robert, qu'on surnommait *le plus pieux des rois*, avait convoqué plus d'un concile pour y confondre les hérésies. Elève du pieux Gerbert, il composa pour les offices de l'Eglise des hymnes qu'elle conserve encore, et il se mêlait aux lévites du Seigneur pour chanter en chœur avec eux les louanges du Très-Haut. Ce prince faisait de fréquents pèlerinages et distribuait en aumônes une grande partie de ses trésors. Sa pieuse munificence avait élevé sept églises et quatorze monastères.

Mais l'attachement qu'il avait pour Berthe le porta à braver, malgré sa piété, les injonctions de Rome et même la menace foudroyante de l'anathème.

Gerbert, quoique très-attaché à son royal élève,

ne put détourner le coup qui le menaçait (1). Mais,

(1) Robert, fils de Hugues Capet et d'Adélaïs, naquit au Petit-Palais-en-l'Isle, à Pâques fleuries de 970, avant que Hugues prit le titre de roi des Français. Il reçut le nom de Robert; car c'était un prénom de race parmi les ducs de France et comtes de Paris. Un des ancêtres n'était-il pas ce Robert le Fort de grande mémoire, le Machabée du règne de Charles le Chauve?

Robert fut baptisé en l'église Saint-Barthélemy, pieuse fondation du duc son père; on remarqua que les pleurs et les cris de l'enfant accompagnaient le plain-chant des litanies, d'où l'on conclut que ce serait un fort en clergie; aussi, tout en le dotant des leçons d'armes, dons de courage et de bataille, Hugues, son père, l'envoya aux écoles des clercs, en la cathédrale de Reims, sous l'archidiacre Gerbert, cet esprit si éminent qui s'éleva haut dans l'époque féodale.

Dès l'adolescence on avait songé à marier Robert, et Hugues, son père, lui chercha une femme parmi les nobles dames, riches héritières dans la féodalité.

Robert épousa d'abord Adélaïs, veuve d'Arnould, comte de Flandre; elle était suzeraine d'un grand nombre de fiefs. Adélaïs mourut en devenant mère; Robert la pleura longtemps; mais, d'après les conseils de ses comtes, il épousa Berthe, fille de Gonrad, roi de Bourgogne, de race germanique; elle était veuve comme Adélaïs. Son premier mari avait nom Eudes, dit le Fort, comte de Chartres et de Blois.

Adélaïs et Berthe étaient les deux prénoms des femmes dans la famille du moyen âge. Berthe fut le symbole de la résignation et de la souffrance dans la vie.

Elle avait aimé Robert bien avant son mariage; un peu sa parente de lignage, Berthe avait tenu avec lui, sur les fonts de baptême, le premier de ses enfants mâles. Alors, les empêche-

peu après, Grégoire V étant mort, il s'assit lui-

ments de mariage pour cause de parenté étaient multipliés. Sans ces sages prohibitions, on aurait vu un mélange honteux de sang et de race; c'est pour éviter ces désordres que la discipline ecclésiastique avait établi les prohibitions à plusieurs degrés.... Les conciles veillaient sur la famille avec une rigidité sage qui luttait contre les instincts bruts d'une société toute d'armes et de batailles. L'Eglise voulait pourvoir à ce que les membres d'une même famille gardassent entre eux la plus grande pureté de mœurs.

Mais le roi Robert, tout pieux qu'il était, ne s'y arrêta pas. Il avait épousé Berthe, sa cousine, et de plus sa *commère*, comme on disait autrefois.

Cette douce union fut longtemps l'objet des ardentcs remontrances du pape. Robert alors passait sa vie dans son château de Dourdan, avec la reine, composant des hymnes d'église, s'appliquant au rythme du plain-chant, et sachant donner une mélancolique expression aux sublimes Psaumes de la Pénitence. Grégoire V lança contre lui l'excommunication, peine terrible au moyen âge. L'excommunié était le lépreux dans l'ordre moral au moyen âge; tous devaient le fuir comme un chrétien rejeté de la communion sainte. Berthe et Robert furent bien forcés de se soumettre à la décision du saint-siège. Roi et reine couronnés, on les fuyait, dit un historien, comme des lépreux à la figure hideuse; tous leurs serviteurs les avaient abandonnés. En vain faisaient-ils retentir le palais de leurs cris; personne n'allait à eux; on considérait leurs mets comme infectés de lèpre. Quelle solitude autour de Robert et de Berthe! Plus d'échanson pour verser le vin d'Orléans dans la coupe dorée; plus de sénéchal, plus de connétable pour caparaçonner le destrier; tous avaient fui. Mille légendes lamentables circulaient parmi les vassaux: ici on avait entendu des voix étranges et marmottantes qui frappaient

même dans la chaire de Saint-Pierre, et prit le nom de Sylvestre II.

l'air de leurs cris douloureux; les ancêtres agitaient leurs armures aux vieilles tours; des chevaliers tout armés se montraient à l'horizon, combattant dans des nuées sanguinolentes; enfin, on alla jusqu'à dire dans le peuple que la reine Berthe était accouchée d'un enfant beau de corps, bien fait de membres, mais qui avait la tête d'une oie! Quel monstre! répétait-on partout; comme la vengeance de Dieu flétrit les excommuniés! Cette tradition de l'enfant de Berthe à la tête d'oie se maintint longtemps parmi le peuple, et le titre de la *mère l'oie* devint par la suite une sorte d'injure, de sorcellerie et d'excommunication.

Robert céda enfin; il se sépara douloureusement de Berthe; il vint en pèlerinage à Rome, tout en pleurant et gémissant; il fut absous de sa grande faute, et s'en retourna, à travers les Alpes, au milieu de ses sujets, qui le reconnaissaient pour leur roi, surtout depuis qu'il s'était réconcilié avec l'Eglise. Dans la société du moyen âge, un roi excommunié n'était plus qu'un objet d'horreur. Eglise et royauté se tenaient fermement en défense contre l'ennemi commun, l'anarchie féodale.

Les chroniques nous disent combien fut douloureuse la séparation de Robert et de Berthe; mais la répugnance des chrétiens pour l'excommunié était alors si profonde, que ce fut une grande joie quand on vit le prince admis de nouveau dans la communion des fidèles. L'église était parfumée d'encens; les clercs remplissaient le parvis de Saint-Barthélemy en la Cité. Robert fut absous de son excommunication, et, au son de l'orgue, il récita les hymnes qu'il avait composées pour la cathédrale d'Orléans.

(Hugues Capet, par Capefigue.)



XV.

ÉPILOGUE.

Ainsi le petit chevrier des montagnes de l'Auvergne venait d'être élevé aux honneurs de la papauté. La faveur de son ancien élève, l'empereur Othon III, assura le succès de son élection ; après la mort de Grégoire V, en 999.

Le premier acte de son administration fut de confirmer le rétablissement de l'archevêque Arnoul sur le siège de Reims, qu'il avait déjà occupé après la mort d'Adalbéron. Il crut devoir faire cette amende honorable en présence des partis politiques déchainés les uns contre les autres.

Ce début de son règne pontifical était d'un heureux augure. Mais cependant quelques brouillons, profitant de l'absence de l'empereur, se révoltèrent à la fois contre le prince et le pontife. Othon III revint à la hâte pour réprimer et châtier les séditeux; mais l'empereur mourut quelques jours après, à peine âgé de trente ans. Cette mort laissa plus que jamais indécis ce long combat de la papauté et de l'empire, des Romains contre l'une et l'autre, et de la liberté de l'Italie contre la puissance de l'Allemagne.

Gerbert ne survécut que peu de mois à la mort de son élève. Il mourut le 12 mai 1003, n'ayant régné que quatre ans et demi, pendant lesquels il ne fut occupé qu'à convoquer des conciles en Allemagne.

Il faut donc le dire, son règne, rempli par de petites querelles indignes de l'histoire, ne répondit point à la célébrité des premiers temps de sa vie, dont nous avons reproduit une esquisse.

Gerbert fut en butte à de nombreuses accusations de magie. On parlait très-sérieusement de ses sortilèges; on disait qu'il avait de fréquents entretiens avec le diable, par l'intermédiaire

d'une tête d'airain, dont il avait en effet imaginé le mécanisme, et qui articulait quelques paroles.

Mais, disons-le hautement, son savoir, sa vertu, sa profonde politique et ses éminentes qualités firent toute sa magie.

On doit à un historien contemporain une éloquente récapitulation du règne de Gerbert et de l'influence qu'il exerça au x^e siècle.

« Chaque siècle, dit cet historien, trouve sa personnification scientifique dans un homme plus éminent que ses contemporains; toutes les idées se groupent autour d'une grande intelligence; elles font cortège à cette reine, comme les étoiles du firmament saluent le grand astre qui les illumine de ses rayons; ainsi, dans la nuit du moyen âge se leva Gerbert; cet esprit résuma toute la science, à l'époque où il parut. C'est une vie bien pleine que celle du pape Sylvestre II; il faut la suivre depuis sa naissance obscure jusqu'à son pontificat; elle est comme l'élévation du génie à la papauté. L'intelligence supérieure de l'époque fut ainsi appelée au gouvernement de l'Eglise.

« Gerbert ou Girbert, quelques chroniques disent Gerlent, naquit à Aurillac, dans l'Auvergne,

vers le milieu du x^e siècle. L'Auvergne était alors sous des comtes féodaux dont les habitudes batailleuses avaient acquis une grande renommée. Gerbert fut consacré à la vie monastique dans la solitude de Saint-Gérauld. On y remarqua bientôt son application à toutes les études, et l'écolâtre du monastère dit à l'abbé que Gerbert serait un prodige dans la grammaire et l'enseignement ecclésiastique.

« Le jeune moine fut envoyé à Barcelone, auprès des comtes de la Marche d'Espagne. La renommée retentissante qu'avaient acquise les écoles de Séville et de Cordoue attira cette ardente imagination; les sciences exactes étaient en grand honneur parmi les Arabes; la géométrie, les calculs des astres, l'application des nombres et des mathématiques, toutes ces sciences avaient pris un vaste essor chez les Maures.

« A cette époque, l'homme qui devinait le temps, mesurait les distances, ou savait prendre les hauteurs des tours élevées, passait aux yeux du peuple pour un être extraordinaire, pour un de ces mystérieux esprits qui soulevaient les ombres funèbres sous le marbre des tombeaux. On voyait

Gerbert incessamment occupé à tracer des caractères inconnus, des signes cabalistiques, des lignes courbes ou droites, des constellations sous toutes les formes; on le voyait, l'astrolabe en main, parcourir sur la sphère céleste la marche des astres et pénétrer dans la profondeur des temps. Tantôt Gerbert dessinait sur la muraille des cathédrales le cadran solaire, pour marquer les heures qui fuient; tantôt il animait, par les lois de la mécanique, un automate qui se mouvait comme le corps humain; tantôt enfin, par les combinaisons ingénieuses du vent et de l'eau, il donnait mille voix étranges ou harmonieuses à ces tuyaux des orgues qui bruissaient dans les églises.

« A l'aspect de tous ces résultats, le peuple accusait Gerbert de magie; on l'avait vu, disait-on, en compagnie de diables noirs et puants; on avait vu autour de lui voltiger les esprits aux noires ailes, comme les chauves-souris et les chats-huants des vieilles tours. Il avait employé des caractères inconnus pour deviner les sorts, pour remuer le passé, le présent et l'avenir.

« Ces accusations vulgaires n'empêchèrent point l'avancement de Gerbert; attaché d'abord à la ca-

thédrale de Reims, il en reçut le pallium d'archevêque, et, ainsi revêtu des hautes fonctions épiscopales, il ne cessa d'enseigner dans les églises, et les contrées diverses lui durent la fondation de plusieurs écoles de clercs et de serfs aux manoirs.

« Dans les disputes de l'archevêché de Reims avec la race capétienne, Gerbert donna sa démission : il vint en Italie, toujours dévoré du besoin de s'instruire ; il visita les écoles de Ravenne et de Milan ; il put joindre, de cette façon, les vastes études mathématiques des Arabes aux enseignements plus solides de l'Allemagne. Gerbert devint l'homme de la renommée ; l'univers catholique retentit de son nom et de sa gloire ; la protection d'Othon l'empereur le poussa d'abord au siège de Ravenne ; puis, après la mort de Grégoire V, Gerbert fut promu à la papauté. Les chroniqueurs ne tarissent pas sur les causes mystérieuses de cette élévation de Gerbert au pontificat ; ils l'attribuent à la magie, aux maléfices jetés sur le conclave par l'évêque de Ravenne ; alors on répéta toutes les accusations du temps où Gerbert avait étudié à Saint-Gérauld et dans les écoles de Séville et de Cordoue.

« Le nouveau pape prit le nom de Sylvestre II, et sa gloire parvint ainsi à son apogée.

« Sylvestre II fut un des pontifes les plus fermes, les plus décidés ; on le voit, à la tête de quelques soldats de Rome, comprimer les insurgés de Tibur et de Césène ; puis, le premier des papes, il conçut la pensée d'une grande délivrance de Jérusalem. Sylvestre II comprenait tout ce qu'il y avait de force et d'énergie dans une croisade ; il créait ainsi la milice du Christ. La lettre de Gerbert à l'Eglise universelle est d'une merveilleuse éloquence ; il s'identifie avec Jérusalem, il fait parler cette reine détronée, cette veuve dans la douleur ; Sion s'adresse à ses enfants, elle invite les cœurs brisés à venir la délivrer ; elle qui vit s'opérer dans son sein les mystères du Rédempteur.

« Ces paroles brûlantes firent une si grande impression, que les Pisans prirent spontanément la croix et préparèrent une expédition pour la terre sainte. Gerbert ne survécut pas longtemps à cette manifestation catholique ; il mourut la cinquième année de sa papauté, toujours occupé de la science et se vouant à elle, entouré d'astrolabes, de sphères, de livres écrits en caractères

arabes et hébreux, tout resplendissants de signes cabalistiques. Aussi, dans le vulgaire, Gerbert, bien que pape, passa toujours pour maître en sorcellerie. Quelques jours avant sa mort, il inventa encore les moyens de détourner la foudre quand l'orage grondait sur la plaine. Gerbert faisait planter des bâtons en terre avec un bout de lance fort aigu, si bien que la foudre, fournoyant, s'abîmait ensuite sous le sol (1).

« Les écrits de Gerbert sont nombreux; les plus remarquables de tous furent : 1^o l'*Abacus*, le livre subtil de l'arithmétique. C'est un développement de la règle des nombres, un traité complet des chiffres arabes et de géométrie, la division des unités et des quantités dans les nombres; 2^o le *Rhythmomachia*, traité du combat des nombres et des chiffres. Il existe aussi un traité de géométrie composé par le pape Sylvestre II. Tout y est examiné, et la mesure des temps, et l'intelligence des quantités; il applique les premières règles à la musique, aux rouages de l'hor-

(1) Ainsi Gerbert aurait devancé de huit siècles la découverte des paratonnerres de Benjamin Franklin.

loge, aux tuyaux de l'orgue qui bruissent harmoniquement par l'action de l'eau ou du vent introduit dans les soufflets.

« S'il aime les mathématiques, Sylvestre II n'oublie pas la versification et le rythme, qui sont la musique du langage; il étudie l'antiquité, il se complait à fixer les règles pour la parole écrite. Gerbert n'est point le partisan des langues vulgaires; il est grammairien dans ses épîtres (1). La philosophie, la dialectique, Gerbert les compare à deux sœurs qui marchent le front haut dans les voies de l'intelligence. Le pape les protège de tous ses efforts; il écrit beaucoup, il médite plus encore. Gerbert se pose comme le chef du catholicisme, et il veut élever l'Église comme un grand centre de lumière qui reflète tous ses rayons sur la société féodale (2). »

Tel était Gerbert, dont nous avons vu les humbles commencements. Sa piété, l'un de ses premiers échelons pour monter à la gloire, ne saurait être révoquée en doute. Sa vie et ses écrits l'attestent

(1) Il nous en reste cent quarante-neuf, avec plusieurs autres écrits.

(2) *Hugues Capet*, par Capéfigue.

suffisamment. Cependant ses ennemis le poursuivirent jusqu'au delà du tombeau. Ils attribuèrent sa mort au diable, qui serait venu le battre pendant qu'il offrait le saint sacrifice dans l'église de Sainte-Croix; accusation très-in vraisemblable et qui tombe d'elle-même. On répéta pendant tout le moyen âge que les ossements de Sylvestre II s'entre-choquaient toutes les fois qu'un pape devait mourir, et la Chronique des Belges dit stupidement que c'est une chose assez notoire que, dans le cas de la mort d'un pape, le corps de Sylvestre pleure et sue.

Des auteurs plus graves, cités par le judicieux Fleury, affirment que, lors de la reconstruction de l'église de Saint-Jean-de-Latran, en 1648, le corps de Sylvestre II fut retrouvé à la porte de cette église, dans un cercueil de marbre, mais qu'il tomba en poussière avec tous ses ornements, au premier contact de l'air.

Cette dernière circonstance, toute naturelle, et qui s'est reproduite plus d'une fois, ne prouve rien contre la sainteté du souverain pontife. Il est certain qu'il portait à son front la triple auréole de la piété, du savoir et du génie.

XVI.

SUITE DE L'ÉPILOGUE.

Il y a dans les gorges accidentées du Cantal des espèces d'oasis qui offrent des massifs d'arbrisseaux et d'herbes sauvages dans lesquels les troupeaux aiment à venir brouter.

Sur la fin de l'automne de l'année 1003, deux vieillards infirmes gardaient quelques vaches qui allaient çà et là cherchant leur nourriture au milieu de cette verdure déjà jaunissante.

suffisamment. Cependant ses ennemis le poursuivirent jusqu'au delà du tombeau. Ils attribuèrent sa mort au diable, qui serait venu le battre pendant qu'il offrait le saint sacrifice dans l'église de Sainte-Croix; accusation très-invraisemblable et qui tombe d'elle-même. On répéta pendant tout le moyen âge que les ossements de Sylvestre II s'entre-choquaient toutes les fois qu'un pape devait mourir, et la Chronique des Belges dit stupidement que c'est une chose assez notoire que, dans le cas de la mort d'un pape, le corps de Sylvestre pleure et sue.

Des auteurs plus graves, cités par le judicieux Fleury, affirment que, lors de la reconstruction de l'église de Saint-Jean-de-Latran, en 1648, le corps de Sylvestre II fut retrouvé à la porte de cette église, dans un cercueil de marbre, mais qu'il tomba en poussière avec tous ses ornements, au premier contact de l'air.

Cette dernière circonstance, toute naturelle, et qui s'est reproduite plus d'une fois, ne prouve rien contre la sainteté du souverain pontife. Il est certain qu'il portait à son front la triple auréole de la piété, du savoir et du génie.

XVI.

SUITE DE L'ÉPILOGUE.

Il y a dans les gorges accidentées du Cantal des espèces d'oasis qui offrent des massifs d'arbrisseaux et d'herbes sauvages dans lesquels les troupeaux aiment à venir brouter.

Sur la fin de l'automne de l'année 1003, deux vieillards infirmes gardaient quelques vaches qui allaient çà et là cherchant leur nourriture au milieu de cette verdure déjà jaunissante.

Ces deux hommes, cassés par l'âge et le travail des champs, étaient, dans tout le pays, les seuls qui eussent connu Gerbert, les seuls aussi qui eussent pu lui survivre. La mort avait moissonné tout autour d'eux, et ils étaient prêts à lui payer le tribut que lui paie toute l'humanité. Sous ces visages ridés et basanés, vous auriez eu bien de la peine à reconnaître les jeunes pâtres Pierre et Jean, qui figurent au début de cette histoire. C'étaient eux cependant.

— Eh ! Jean, te souviens-tu, dit Pierre, en élevant son regard vers les cimes du mont, d'une partie de cabre que nous avons faite ici même, il y a environ une soixantaine d'années ? Nous sommes bien changés, mon vieux, depuis ce temps-là ; mais la nature est toujours la même.

— Non, Pierre, je ne me rappelle pas de si loin.

— Tu te souviendras mieux sans doute du petit chevrier Gerbert.

— Pardienne oui ! C'est celui-là qui est pape, à ce qu'ils disent.

— Oui, il l'était encore il y a quelques mois...

— Est-ce qu'on l'aurait destitué ?

— Eh ! non, Jean, il est mort. Dame ! il se faisait vieux aussi, vois-tu.

— Ma fine ! c'est vrai. Ah ! il est mort ? Tant pis : on dit qu'il voulait du bien à son pays, et c'est toujours dommage....

— Oui ; mais on dit qu'il sera un éternel honneur pour le pays.

— Qu'est-ce que cela nous fait, à nous ? répondit Jean en baissant la tête ; est-ce que nous sommes éternels ?

— Tu as raison, mon vieux, reprit Pierre ; nous irons bientôt l'un et l'autre rendre compte de nos actions au juge souverain. Mais cela n'empêche pas d'être fier des gloires de son pays, et Gerbert est peut-être la plus belle de toutes celles de l'Auvergne ; car sa science n'a fait couler ni sang, ni larmes, comme on dit que les guerriers le font par leur gloire. Gerbert est un grand homme, et il promettait cela dès son enfance.

— Oui. Et toi, il me semble me rappeler que tu l'avais accusé de sorcellerie....

— C'est vrai ; c'était le baron de Roquebrune qui m'avait poussé dans cette voie-là, et je me suis bien repenti, au point de rétracter tout ce que je lui

avais dit. C'était la vérité qui me serrait le gosier, vois-tu, et qui me forçait de parler malgré moi.... Mais j'ai parlé, quoique je fusse tout rouge de honte, et j'ai rendu hommage à l'innocence.

— Est-ce qu'il ne s'est pas souvenu de cela, quand il a été pape? Il me semble qu'il aurait dû....

— Il a fait ce qu'il devait faire, et je conserve de lui un souvenir bien précieux.

— Quoi donc? fit Jean.

Tu sais, ce beau chapelet garni en or; eh bien! c'est Gerbert qui me l'a envoyé, lorsqu'il n'était encore qu'archevêque en Italie.

— Tu ne nous avais pas dit cela.

— Non; j'avais cru devoir en faire un mystère, à cause de ce qui s'était passé; mais maintenant....

— A présent, tu n'as plus rien à craindre, pas même le ridicule, et tu peux dire hautement ce que tu penses.

— Oui, et je le dirais sur les toits; il faut que le monde entier sache qu'un petit chevrier de nos montagnes est arrivé par sa science aux honneurs de la papauté, et qu'il a su mériter la considération de tous les siècles.

— Nos religieux de Saint-Gérauld avaient bien pressenti cela, quand ils disaient qu'il était leur maître à tous.

— Le père Ambroise n'avait pas attendu ses succès pour lui prédire un brillant avenir. L'évêque d'Aurillac et défunt Mgr d'Arpajon avaient lu sur son front et dans ses yeux sa haute destinée.

— Un de ces jours, mon vieux, dit Jean, nous irons le rejoindre; tu comprends, n'est-ce pas?

— Très-bien; mais je n'espère point aller dans le même lieu.

— Pourquoi donc? dit Jean étonné.

— Parce que les hommes du mérite de Gerbert sont dignes d'occuper dans le paradis des places bien éloignées des nôtres assurément.

— Mais, Pierre, reprit Jean, tu ne te souviens donc plus de ce que dit M. le curé, quand il prêche : « Tous les hommes sont égaux devant Dieu. »

— Que si, je m'en souviens; mais, sans révoquer en doute cette parole, il m'est bien permis de croire qu'il a des places plus élevées pour les grands hommes qui furent aussi de grands saints.

— Je ne sais pas trop ce que c'est qu'un grand homme, mais je te crois, parce que Dieu est juste.

Les deux villageois, après avoir échangé ces paroles, se touchèrent dans la main et se séparèrent.

Peu de mois après, tous deux étaient couchés dans le cimetière de leurs ancêtres, et bientôt l'herbe touffue eut recouvert leurs restes tout à fait ensevelis. On avait même oublié leur passage sur la terre, tandis que la postérité reconnaissante élève des statues à Gerbert, et le proclame un homme au-dessus de son siècle, en ajoutant que ces temps d'ignorance et de barbarie n'étaient pas dignes d'un aussi grand pontife. Sylvestre II est le premier Français qui ait occupé la chaire de Saint-Pierre.

FIN.

TABLE.

	PAGES.
I. — Exposition du Sujet.	7
II. — L'Auvergne au x ^e siècle.	19
III. — Heures dispositions du petit Chevier.	35
IV. — Premières Épreuves.	47
V. — Les Sorciers.	59
VI. — Le sire de Roquebrune.	77
VII. — Grand Service mal reconnu.	91
VIII. — Le petit Chevier traduit devant la Justice.	99
IX. — Procédure et Jugement.	109
X. — La Séparation.	133
XI. — L'École du monastère.	149
XII. — Retour momentané au toit paternel.	161
XIII. — Le nouveau Iricur.	183
XIV. — Trente Ans après (999).	207
XV. — Epilogue.	217
XVI. — Suite de l'Épilogue.	227

FIN DE LA TABLE.

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Rouen. — Imp. MÉGARD et C^e, rue Saint-Hilaire, 136.

Les deux villageois, après avoir échangé ces paroles, se touchèrent dans la main et se séparèrent.

Peu de mois après, tous deux étaient couchés dans le cimetière de leurs ancêtres, et bientôt l'herbe touffue eut recouvert leurs restes tout à fait ensevelis. On avait même oublié leur passage sur la terre, tandis que la postérité reconnaissante élève des statues à Gerbert, et le proclame un homme au-dessus de son siècle, en ajoutant que ces temps d'ignorance et de barbarie n'étaient pas dignes d'un aussi grand pontife. Sylvestre II est le premier Français qui ait occupé la chaire de Saint-Pierre.

FIN.

TABLE.

	PAGES.
I. — Exposition du Sujet.	7
II. — L'Auvergne au x ^e siècle.	19
III. — Heures dispositions du petit Chevier.	35
IV. — Premières Épreuves.	47
V. — Les Sorciers.	59
VI. — Le sire de Roquebrune.	77
VII. — Grand Service mal reconnu.	91
VIII. — Le petit Chevier traduit devant la Justice.	99
IX. — Procédure et Jugement.	109
X. — La Séparation.	133
XI. — L'École du monastère.	149
XII. — Retour momentané au toit paternel.	161
XIII. — Le nouveau Iricur.	183
XIV. — Trente Ans après (999).	207
XV. — Epilogue.	217
XVI. — Suite de l'Épilogue.	227

FIN DE LA TABLE.

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

Rouen. — Imp. MÉGARD et C^e, rue Saint-Hilaire, 136.



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

®



NUEV
LIOTE